

Aimé Bocquet

LA GRANDE TRAVERSEE DES ALPES

PAR HANNIBAL

218 avant Jésus-Christ

A la lumière des textes antiques, de l'archéologie
et de la géographie

Préface de
Christian Goudineau



Toute ma gratitude va :
au professeur Christian Goudineau, du Collège de France, pour son aide, ses encouragements et l'honneur qu'il me fait de préfacer cet ouvrage,
au professeur Jean Guilaine, du Collège de France, pour son soutien et son amitié,
au professeur Henry de Lumley, Directeur de l'Institut de Paléontologie humaine, pour son amicale confiance,
au professeur Gilbert Kaenel de l' Université de Genève et au professeur François Bertrand de l'Université de Chambéry pour leurs encouragements amicaux,
ainsi qu'à Guy Barruol pour les trésors que j'ai trouvés dans son ouvrage sur *les Peuples pré-romains du Sud-Est de la Gaule* et que je remercie pour ses remarques.

Je témoigne ma reconnaissance :

au professeur Colette Jourdan-Annequin, de l'Université Pierre Mendès-France de Grenoble, pour ses avis et ses remarques toujours pertinentes,
au professeur Bernard Rémy, de l'Université Pierre Mendès-France de Grenoble qui, par sa grande connaissance des Allobroges et des Gallo-Romains alpins, m'a éclairé de ses conseils amicaux,
à Jacques Debelmas, professeur émérite de Géologie de l'Université Joseph Fourier de Grenoble, pour ses conseils amicaux et ses documents aimablement communiqués,
à Jean Prieur, Damien Daudry, Hubert Bessat, Maurice Messiez pour leurs encouragements.

Je suis redevable à Michel Gayet et à Widdy Beudin des résultats de leurs découvertes inédites. Je les remercie de leur aide et de leur confiance.

TABLE DES MATIERES

PREFACE	4
Polybe, la meilleure source historique	6
C'est Polybe qui introduira le sujet	11
Hannibal en route vers l'Italie	22
Pour chercher un itinéraire vers l'Italie	25
Trouver l'itinéraire	39
La marche d'Hannibal dans les Alpes	52
Dans la vallée de l'Isère	56
En Chartreuse	65
<i>Un grand danger avant Chambéry</i>	72
Dans la Combe de Savoie	83
En Tarentaise	89
<i>Une journée terrible de l'embuscade dans l'Étroit du Siaix</i>	99
La montée au col du Petit-Saint-Bernard	110
Au col	114
<i>La barangue au passage du col : naissance d'une erreur</i>	115
La descente vers l'Italie	119
Hannibal a franchi les Alpes	135
Les Allobroges se sont souvenus longtemps de l'armée d'Hannibal !	
Synthèse de la traversée	140
BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE	150

PREFACE

Si j'ai accepté de donner une préface à ce livre, ce n'est pas seulement en raison de l'estime que je porte à son auteur, l'un des rares rescapés d'une archéologie qui vivait de la passion commune associant toutes sortes de partenaires dont aucun ne se considérait comme un « professionnel ». Cette archéologie-là avait bien des défauts, elle ne pouvait, à elle seule, affronter les problèmes nouveaux que suscitaient aménagements et constructions, mais elle réunissait des enthousiasmes, des dévouements, un enracinement et des connaissances dont ce livre donne la mesure.

Comme beaucoup d'écoliers, l'épopée d'Hannibal m'a marqué : les éléphants gravissant des cols alpins, des roches chauffées puis le vinaigre creusant des voies, les Carthaginois dévalant vers la plaine du Pô : une sorte de « western » (en l'occurrence « eastern ») comme l'Antiquité en offre peu dans les manuels scolaires (tout juste Alexandre, et encore). Ensuite, lorsque l'on étudie l'histoire ancienne – sans être spécialiste de l'affaire –, lorsqu'on apprend que des centaines d'ouvrages et des milliers d'articles ont été consacrés à la traversée des Alpes par Hannibal, tel itinéraire étant proposé ou refusé pour des raisons dont on n'est pas capable soi-même d'apprécier la validité, on se dit qu'après tout il y a des questions historiques plus importantes.

La querelle sur l'itinéraire d'Hannibal me rappelle à beaucoup d'égards celle d'Alésia, qui me vaut des courriers récurrents, des accusations ou des récriminations véhémentes. On triture les textes, on tente d'inventer des sites quasiment muets, on refuse de concilier les données fournies conjointement par les textes anciens et par l'archéologie. La seule bonne démarche, c'est d'observer les pièces du dossier. Pour ma part, n'ayant jamais tenté (jusqu'à présent) de franchir les Alpes avec des fantassins, des cavaliers et des éléphants, je fais plus confiance à quelqu'un qui connaît ces régions qu'à l'un de mes collègues écrivant depuis son bureau de Paris ou de Cambridge. On ne retrace pas une telle marche en ignorant les réalités géographiques, climatiques et politiques de l'époque. En outre, il faut éviter de considérer comme égales toutes les sources : à l'évidence, Tite-Live – comme d'autres qu'il a inspirés – suivant sa pente à la Michelet, a donné des couleurs quasiment romantiques (« inspirer admiration et terreur ») à une expédition certes risquée mais soigneusement calculée

par un chef de guerre qui ne manquait ni de jugement ni d'expérience. La raison veut que l'on écoute Polybe et nul autre : « je suis allé moi-même dans les Alpes pour prendre une exacte connaissance (de ces événements) ».

Ce parti suivi par Aimé Bocquet simplifie la démarche. Ne cherchons pas midi à quatorze heures, croisons l'expérience des montagnards (la plus valide) avec les réalités telles qu'on peut les reconstituer pour les périodes antiques, pensons aux forêts, aux cheminements, aux besoins d'une armée en marche, aux guides, aux alliances. Les hypothèses « intellectuelles » s'éliminent les unes après les autres. S'impose une vraisemblance – on ne dit jamais « vérité » en histoire – qui m'a convaincu. Je me suis promis, si l'avenir me le permet, d'aller faire une balade sur le Petit-Saint-Bernard. Je me garderai bien ici d'en dire plus sur ce que le lecteur va découvrir en suivant le général carthaginois.

Pour construire cette démonstration, Aimé Bocquet a mobilisé des connaissances qui couvrent un très large spectre depuis la préhistoire récente jusqu'à l'époque gauloise (nul n'a oublié les fouilles qu'il a menées sous le lac de Paladru ni son action au sein de plusieurs organismes ou associations archéologiques), mais aussi son attention constante à l'environnement – si souvent négligé par les historiens. Pour ne pas l'encenser exagérément, je signalerai que je n'ai toujours pas été d'accord avec lui, y compris pour certaines lignes qu'il consacre dans cet ouvrage à Vienne et à Lyon, mais c'est normal et sain. L'important est ailleurs.

Cet ouvrage dépasse le sujet qui est, en principe, le sien (Hannibal dans les Alpes). On y trouve des réflexions qui traduisent l'expérience et les réflexions de toute une vie d'archéologue, pour lequel l'humanité s'inscrit dans la continuité, celle de la nature qui n'est pas immuable, qu'elle contribue à modifier en l'exploitant, mais qui, jusqu'à une époque récente, imposait une sorte de force raisonnable et rassurante – hélas en péril. Pas mal d'archéologues se sentiront, comme moi, en complicité avec Aimé Bocquet et souhaiteront qu'un éléphant punique (dont il aura soigné les dents) lui fasse parcourir encore longtemps le pays allobroge.

Christian Goudineau
Collège de France, juillet 2008

POLYBE, LA MEILLEURE SOURCE HISTORIQUE

Pour suivre Hannibal dans les Alpes je me référerai donc exclusivement au texte de Polybe car c'est le témoignage le plus ancien et le plus fiable de cet épisode historique fameux. En effet quelques décennies seulement après les événements, l'auteur s'est rendu sur les lieux où il a pu en retrouver des traces et des témoignages chez les Allobroges : « *Quant à nous, si nous parlons sur ce point avec une telle assurance, c'est pour avoir pris nos renseignements sur les opérations auprès des gens qui s'étaient trouvés mêlés aux événements et pour avoir reconnu nous-même les lieux et avoir traversé les Alpes pour obtenir une vue et une connaissance exactes des lieux.* (III, 48) ».

Les historiens se plaisent à reconnaître en lui la maîtrise de sa discipline et la pertinence de ses réflexions. Bien sûr, nous aurions aimé plus de précision pour les lieux, plus de toponymes nous auraient probablement guidés mais l'auteur pensait que ces détails n'avaient aucun intérêt pour ses lecteurs bien loin des Alpes et qu'ils étaient même néfastes, comme il le dit lui-même de façon savoureuse : « *Il ne faut donc pas s'étonner si, dans la suite, il m'arrive, en parlant de certaines régions, de laisser de côté des détails de ce genre : je viens de donner les raisons de ces omissions. Les gens qui veulent à tout prix apprendre point par point tout ce qui concerne chaque pays ne voient pas, je présume, combien ils ressemblent à des gourmands à table : les convives de cette espèce, qui goûtent à tous les plats qu'on leur sert, ne jouissent véritablement d'aucun mets au moment même où ils mangent, et ensuite ils digèrent fort mal, de sorte que l'organisme ne tire aucun profit — bien au contraire — d'une nourriture prise dans ces conditions ; ceux qui apportent dans leurs lectures des habitudes analogues ne peuvent en retirer ni un plaisir réel sur le moment ni un avantage quelconque pour l'avenir.* » (III, 57). Quelle leçon donne Polybe !

Pour en tirer des informations il faut analyser tout le texte, tout prendre en considération, en chercher la signification profonde et ainsi il se révèle exploitable et compréhensible quand on le confronte avec le terrain. J'ai été étonné de la légèreté avec laquelle bien des exégèses de Polybe ont été menées pour

établir un itinéraire : seuls quelques points, et pas forcément les plus importants, ont été relevés à l'appui d'une thèse établie *a priori*.

Hannibal était à la tête d'une armée puissante et bien organisée et à l'exemple d'Alexandre, il eut soin d'incorporer dans son expédition des historiographes chargés d'immortaliser ses exploits, Silenos et Solysos². Leurs écrits sont perdus ; mais Polybe y a trouvé la matière première de son récit auquel il a ajouté ce qu'il a vu et compris en venant sur les lieux 50 à 60 ans après les faits ; il a tout utilisé pour élaborer la synthèse la plus cohérente de la traversée des Alpes. Tite-Live aussi, deux siècles plus tard, a puisé aux mêmes sources, évoquant les mêmes situations et les mêmes faits ; il y ajoute souvent des interprétations ou des remarques personnelles sans rien ajouter de pertinent. Tous ceux qui ont relaté cette aventure, plus tard, n'ont établi que des compilations plus ou moins bien comprises des historiographes, de Polybe ou de Tite-Live. Ces chroniques sont réinterprétées et complétées en dehors de toute connaissance de la géographie du territoire donc avec moins de véracité et d'authenticité³ que celle de Polybe.

Bien des études anciennes ou actuelles, négligent ou n'attachent pas assez d'importance aux obstacles ou aux possibilités offertes par le terrain, aux données archéologiques, aux détails des faits et des lieux rapportés par le premier chroniqueur. Les auteurs apocryphes et les commentateurs servent seulement à justifier des thèses ou des explications fondées sur des montages spéculatifs ou chauvins, dépourvus souvent de la plus élémentaire logique. La critique historique, la philologie demeurent toujours intéressantes pour la compréhension des psychologies, des évolutions géopolitiques et humaines, mais l'objectivité est pour moi le plus important des critères. Polybe colle très bien aux réalités du terrain et c'est pour cela que je le prendrai en compte à l'exclusion de tous les autres. En effet, le livre III de *l'Histoire* est suffisamment

² Silénos écrit sa biographie en punique et Cicéron en faisait grand cas. Solysos, enseigne le grec à Hannibal et fit sa biographie en grec. Coelius Antipater a écrit une histoire de la deuxième guerre punique à la fin du II^e siècle avant J.-C. dont on ne connaît que quelques citations.

³ Voir au sujet de la diversité et de la critique des sources, la remarquable étude de C. Jourdan-Annequin, 1999.

explicite pour que bien des péripéties en soient suivies sans avoir recours à des subterfuges sémantiques ou autres car les données protohistoriques, la géographie des Alpes, les climats et les contingences de la vie primitive savent les expliquer.

La chronique de Polybe, on le verra, est riche, démonstrative et ses propos se vérifient souvent sans difficulté sur le terrain, témoignant ainsi de leur authenticité : quand des descriptions paraissent floues, des points de détails surgissent qui servent de repères évidents pour qui connaît les lieux. On suit facilement l'évolution des événements et toutes les circonstances du voyage... quand on est sur le bon itinéraire.

L'autre auteur de référence, Tite-Live

Les historiens accordent bien du crédit à ce grand auteur latin qui disposait des mêmes sources que Polybe pour relater cet épisode dans son *Histoire romaine*. Mais il a trop souvent parsemé sa narration de considérations subjectives et de commentaires dépourvus fréquemment du simple bon sens. En particulier, il a commis l'erreur majeure de faire monter Hannibal jusqu'au confluent Isère-Rhône⁴ pour le faire revenir en arrière vers la Durance⁵ : fuyant les Romains de Cnéius Cornélius Scipion⁶ qu'il savait à ses trousses, il se serait remis à leur portée... Cette absurdité lui enlève une bonne partie de sa crédibilité ; ceci et bien d'autres élucubrations m'ont convaincu de ne pas l'évoquer afin d'éviter tout effet « polluant » sur la narration la plus ancienne et la plus rationnelle. L'historienne C. Jourdain-Annequin partage le même avis : « *le problème est aussi un choix entre deux témoignages : la scrupuleuse et consciencieuse autorité de Polybe est infiniment plus utile à l'historien que la synthèse incohérente de Tite-Live.* »

⁴ « *il arrive à l'île: c'est là que l'Isère et le Rhône, après s'être précipités des Alpes chacun par un point opposé, se réunissent pour suivre une même direction* » Tite-Live, XXI, 31.

⁵ « *il pénétra sur le territoire des Tricorii, sans éprouver sur sa route aucun retard, jusqu'aux bords de la Durance.* » Tite-Live, XXI, 31.

⁶ Oncle de Scipion l'Africain qui périt avec le père de celui-ci, Publius, en 211 au cours de la bataille de Baetis (Andalousie) contre les Carthaginois.

On est tenté de comparer quelques passages des récits de Polybe et de Tite-Live pour montrer l'objectivité concise de l'historien grec dont les sources littéraires sont identiques pour les deux, celles des historiographes d'Hannibal. La seule cause des différences est que Polybe a vu et compris les lieux, a entendu les commentaires d'autochtones proches descendants des témoins ce qui n'est pas le cas de Tite-Live, ni pour la topographie ni pour les témoignages deux siècles après les faits.

Quelques exemples :

- On est frappé par l'absence totale d'indication de distance chez Tite-Live dans la traversée des Alpes alors qu'il en donne sur le reste des parcours. Polybe par contre en parseme son récit et même pour les Alpes il précise : 800 stades le long du fleuve du Rhône aux montagnes et 1200 stades de plus pour atteindre l'Italie. Deux solutions peuvent être envisagées, soit Tite-Live ne les trouve pas chez les historiographes ce qui est peu probable puisque d'autres sont notées, soit il les occulte délibérément car elles ne correspondaient pas à son idée sur l'itinéraire par la Durance. Résultat, on dispose de précisions fondamentales seulement chez Polybe et Tite-Live fausse délibérément la réalité pour valider son propre tracé transalpin qui n'est pas celui de l'historien grec.

- Polybe dit à plusieurs reprises qu'Hannibal passe chez les Allobroges : « *ils purent ainsi traverser sans encombre le pays des Allobroges (III, 49)* », « *aucun des chefs allobroges*

n'avait osé attaquer les Carthaginois, (III, 50) », « *quand Hannibal commença à s'engager*

dans la montagne, les chefs allobroges se concertèrent, (III, 50) », « *Il tomba d'en haut sur les Allobroges et en tua un grand nombre (III, 51)* », etc. Tite-Live n'en fait état que pour situer le confluent Rhône-Isère : « *Près de là se trouvent les Allobroges (XXI, 31)* ». Ce silence traduit encore sa volonté d'occulter complètement la présence de ce peuple sur la route du Carthaginois car si elle était avouée, elle réfuterait sa thèse du passage par la Durance.

- Dans le premier défilé où eurent lieu des combats Tite-Live dit « *Persuadés que le moindre surcroît de terreur suffirait pour perdre leurs ennemis, les Gaulois s'élancent de toutes les pointes des rochers* » et Polybe « *ils furent tentés par l'occasion et attaquèrent la colonne ; ils fondirent de plusieurs côtés à la fois sur les Carthaginois* ». Pour le premier, en montagne il y a toujours des rochers mais pour le second qui a vu les lieux, il n'y en a pas et les Gaulois attaquent, sans plus, une troupe en plein

Hannibal

désarroi sur un mauvais chemin : il a bien constaté que le défilé de Viminis passait sur le flanc d'un coteau boisé.

- Dans le deuxième combat, voici la relation de Tite-Live : « *les montagnards accourent par des sentiers détournés, coupent l'armée par le milieu, et barrent le passage; de sorte qu'Hannibal resta une nuit, séparé de sa cavalerie et de ses bagages.* ». Pour Polybe, Hannibal a lui-même coupé ses troupes en deux en faisant partir bêtes de charge et cavaliers en avant, gardant à l'arrière l'infanterie pour résister aux ennemis. Il est bien plus clair et explicite : « [après la bataille] *Hannibal fut obligé de se tenir toute la nuit, avec la moitié de son armée, sur un rocher nu et escarpé, d'où il surveillait et protégeait le passage des chevaux et des bêtes de somme.* ». Il a reconnu, sur le terrain, le lieu où les fantassins avaient stationné toute la nuit près d'un rocher nu et escarpé, le fameux *leucopetron* que l'on verra plus loin ; Tite-Live n'est pas au courant de la conformation du terrain et les historiographes ne devaient pas être explicites sur ce point.

- Voici le récit de Polybe pour l'arrivée au col « *Hannibal atteignit la crête et y campa ; il demeura là pendant deux jours, tant pour laisser reposer ceux de ses soldats qui étaient arrivés sains et saufs que pour laisser aux traînards le temps de le rejoindre* ». C'est simple et clair mais Tite-Live se croit obligé de faire des fioritures « *atteindre le sommet des Alpes, à travers des chemins non frayés où l'on s'égarait souvent, soit par la perfidie des guides, soit par les conjectures de la défiance même, qui engageait au hasard les troupes dans des vallons sans issue* ». Cette dramatisation n'est pas crédible car on voit mal une armée passer sur un chemin non tracé en montagne...

- Enfin un sommet d'in vraisemblance et d'imagination de Tite-Live au sujet du chemin effondré au col et qu'il faut rétablir : « *Obligés de le tailler, les Carthaginois abattent çà et là des arbres énormes, qu'ils défont de leurs branches, et dont ils font un immense bûcher ; ils y mettent le feu. Un vent violent, qui s'élève, excite la flamme, et le vinaigre, que l'on verse sur la roche embrasée, achève de la rendre friable. Lorsqu'elle est entièrement calcinée, le fer l'entrouvre ; les pentes sont adoucies par de légères courbures, en sorte que les chevaux et les éléphants mêmes peuvent descendre par là.* ». Est-il vraiment nécessaire d'explicitement ces incohérences ? User de vinaigre qu'il aurait fallu monter en grande quantité, sans effet sur les roches non calcaires des cols alpins, « *à travers des chemins non frayés* » alors que la troupe meurt de faim ! On verra que sur ce point Polybe décrit les travaux nécessaires avec une totale cohérence et les détails se retrouvent sans problème sur le terrain.

- Pour Tite-Live, en montagne il ne peut y avoir que du rocher « *On fut arrêté quatre jours près de ce roc (XXI, 37)* » en parlant des difficultés rencontrées au col. Or Polybe ne cite que l'éboulement du chemin et la neige puisqu'il avait vu les lieux.

Restons en là, pour juger de la crédibilité à accorder aux auteurs de référence, entre le témoignage clair et sans fioriture d'un vrai reportage et la chronique d'un grand historien, tardive et trop romancée.

C'est Polybe qui introduira le sujet

« Quelques historiens, pour vouloir étonner leurs lecteurs par des choses prodigieuses, en nous parlant de ces montagnes, tombent, sans y penser, dans deux défauts qui sont très contraires à l'histoire. Ils content de pures fables, et se contredisent.

Ils commencent par nous représenter Hannibal comme un capitaine d'une hardiesse et d'une prudence inimitables. Cependant, à en juger par leurs écrits, on ne peut se défendre de lui attribuer la conduite du monde la moins sensée. Lorsque engagés dans leurs fables ils sont en peine de trouver un dénouement, ils ont recours aux dieux et aux demi-dieux, artifice indigne de l'histoire, qui doit rouler toute sur des faits réels. Ils nous peignent les Alpes comme si raides et si escarpées, que, loin de pouvoir les faire passer à de la cavalerie, à une armée, à des éléphants, à peine l'infanterie légère en tenterait-elle le passage.

Selon ces historiens, les pays d'alentour sont si déserts, que si un dieu ou demi-dieu n'était venu montrer le chemin à Hannibal, sa perte et celle de toute son armée était inévitable.

N'est-ce pas là visiblement débiter des fables et se contredire ? Car ce général n'eût-il pas été le plus inconsidéré et le plus étourdi des hommes, s'il se fût mis en marche à la tête d'une armée nombreuse, et sur laquelle il fondait les plus belles espérances, sans savoir ni par où il devait aller, ni la nature des lieux où il passerait, ni les peuples chez lesquels il tomberait ? Il eût été même plus qu'inconsidéré s'il eût tenté une entreprise, qui non seulement n'était pas raisonnable, mais pas même possible.

D'ailleurs, conduisant Hannibal avec une armée dans des lieux inconnus, ils lui font faire, dans un temps où il avait tout à espérer, ce que d'autres feraient à peine quand ils auraient tout perdu sans ressources, et qu'ils seraient réduits à la dernière extrémité.

Avant qu'Hannibal en approchât, les Ganlois habitant les rives du Rhône avaient passé plus d'une fois ces montagnes, et venaient tout récemment de les passer pour se joindre aux Ganlois des environs du Pô contre les Romains.

Hannibal

Lorsqu'ils nous disent encore que dans ces Alpes ce ne sont que déserts, que rochers escarpés, que chemins impraticables, c'est manifestement faux.

Et de plus, les Alpes ne sont-elles pas habitées par un peuple très nombreux ?

C'était ce qu'il fallait savoir, au lieu de nous faire descendre du ciel je ne sais quel demi-dieu qui veut bien avoir la complaisance de servir de guide aux Carthaginois. Semblables aux poètes tragiques qui, pour avoir choisi des sujets faux et extraordinaires, ont besoin pour rendre tragique leurs écrits de quelque dieu ou de quelques artifices, ces historiens emploient aussi des dieux et des demi-dieux, parce qu'ils se sont d'abord englués dans des faits qui n'ont ni vérité ni vraisemblance, car comment finir raisonnablement des actions dont les commencements étaient contre la raison?

Quoi qu'en disent ces écrivains, Hannibal conduisit cette grande affaire avec beaucoup de prudence. Il s'était informé exactement de la nature et de la situation des lieux où il s'était proposé d'aller. Il savait que les peuples où il devait passer n'attendaient que l'occasion de se révolter contre les Romains.

Enfin, pour n'avoir rien à craindre de la difficulté des chemins, il s'y faisait conduire par des gens du pays, qui s'offraient d'autant plus volontiers pour guides, qu'ils avaient les mêmes intérêts et les mêmes espérances.

Je parle avec assurance de toutes ces choses, parce que je les ai apprises de témoins contemporains, et que je suis allé moi-même dans les Alpes pour en prendre une exacte connaissance. » (Polybe, III, 9).

Je n'aurai pas mieux présenté l'esprit de la traversée des Alpes par Hannibal que Polybe, lui qui a écrit cette épopée au II^e siècle avant J.-C. Son sentiment, son jugement montrent une étonnante rationalité, une indéniable objectivité en un temps où seules les forces transcendantes ou surnaturelles expliquaient ce qui surprenait ou intriguait les hommes. On ne peut qu'être rassuré avant d'utiliser sa relation, car il est évident, d'après ce préambule, qu'il doit obligatoirement avoir toute notre confiance, sa démarche critique de l'histoire étant absolument actuelle.

Le passage d'Hannibal, épisode marquant de l'histoire des Alpes

Quelques décennies après leur arrivée, les Allobroges occupent complètement leur territoire en ayant disposé au contact des peuples gaulois voisins tous les postes de surveillance et de défense nécessaires. Nous verrons

plus loin qu'ils ont aussi limité, par des frontières, différentes régions internes où, souvent, se reconnaissent les entités géographiques actuelles : Chablais-Faucigny, Genevois, Savoie Propre, Grésivaudan, Isle Crémieu et nord Dauphiné (Fig. 59). Le pays est administré de manière décentralisée, chaque région ayant son autonomie de décision. Des armées gauloises ont, à plusieurs reprises, traversé les Alpes pour venir en aide aux Celtes de Gaule cisalpine, quelques décennies avant le passage d'Hannibal. En effet le pays possède un réseau de communication efficace pour le commerce avec l'Italie par une route qui traverse les Alpes en Tarentaise, chez un peuple indépendant, les Ceutrons.

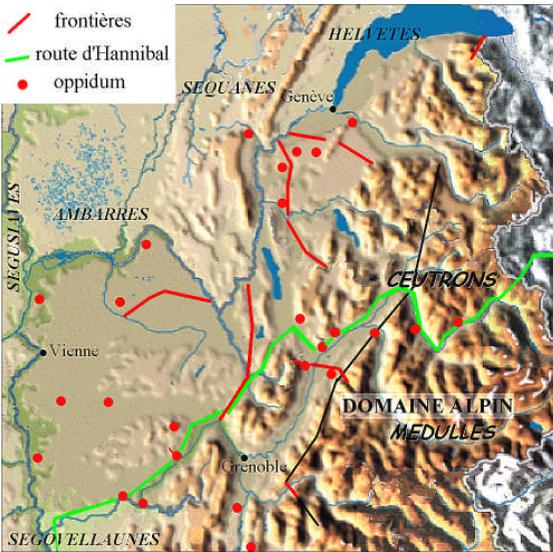


Fig. 59 – Oppida , postes de guet ou de défense. Lignes rouges : limites ou frontières indiquées par les toponymes et les hydronymes. En vert, l'itinéraire d'Hannibal.

L'histoire des Allobroges ne passe jamais sous silence la marche de l'armée d'Hannibal dans leur pays, même si cet épisode dura peu, moins d'un mois ! Il a eu un tel impact sur la géopolitique méditerranéenne qu'on s'interroge encore sur le comment du risque pris dans les Alpes par un stratège de génie puisque les historiens et les exégètes nous en expliquent assez bien le pourquoi. La difficulté de réussir une telle gageure, traverser des montagnes élevées et peu hospitalières avec de nombreux soldats, des chevaux et des éléphants, avive depuis longtemps la curiosité des historiens et des chercheurs, en particulier ceux qui connaissent la région et qui aimeraient en savoir plus sur

Hannibal

l'itinéraire qui échappait à nos raisonnements et à nos observations par l'imprécision supposée des textes relatant l'évènement.

D'innombrables mémoires ou articles ont été écrits, depuis l'antiquité à nos jours, sur cette route qu'Hannibal aurait suivie en 218 avant J.-C., c'est assez dire l'intérêt qu'elle a suscité. Pourtant les péripéties, les détails qui peuvent être révélés sont insignifiants en regard de l'importance politique de l'invasion de l'Italie par l'armée punique. Mais passons, les Alpains s'intéressent beaucoup à leur petite histoire...

Choisir parmi les hypothèses

La réponse irréfutable a bien peu de chance d'être trouvée en l'absence de preuves matérielles évidentes. En attendant d'exhumer un soldat carthaginois datant de la fin du III^e siècle avant J.-C. ou des restes d'un feu de camp avec des tessons puniques, au pied d'un col ou dans une vallée, liberté nous est laissée de disserter sur les trajets possibles, supposés ou espérés. Ce type d'exercice historique ne repose donc que sur des hypothèses, encore faut-il qu'elles soient bonnes.

« On comprend les hésitations de l'historiographie quant à l'itinéraire d'Hannibal et l'impasse à laquelle conduit toute démarche exclusivement topographique. On comprend aussi que l'historien ne puisse se contenter, pour reconstituer les paysages, du seul secours des textes antiques. » C. Jourdain-Annequin en 1999.

La topographie exclusive est une impasse, on ne peut se contenter des textes seuls... et si on essayait autre chose ?

Des écoles anglo-saxonnes se sont souvent penchées sur les problèmes théoriques d'interprétations de petits faits épars alors qu'il est regrettable que les Européens ne sont pas passionnés par ces spéculations intellectuelles pourtant fondamentales. On peut résumer leurs conceptions sur la valeur des hypothèses dressées au fil de recherches successives, en particulier pour l'archéologie. L'hypothèse n'est, bien sûr, pas la vérité mais s'en approche plus ou moins et surtout il faut mesurer la valeur de toutes celles qui sont émises. Pour ce faire, les Anglo-Saxons avancent quatre critères impératifs pour en juger la pertinence :

- une hypothèse doit être exhaustive et expliquer de la même manière un fait semblable qui se répète dans le temps.

- elle doit être convergente en expliquant logiquement et de la même manière le plus grand nombre de faits différents, si possible à l'aide de plusieurs disciplines.

- elle doit être prédictive, c'est à dire capable d'expliquer un fait même s'il n'est pas explicite au premier abord : l'hypothèse recherche et retrouve des caractéristiques cachées qui le justifient ou l'expliquent dans la même sens.

- elle est invalidée quand une autre hypothèse est plus performante dans ces trois contingences à la fois et non seulement dans une ou deux des trois.

Nous devons satisfaire obligatoirement à ces critères de bons sens. Dans notre affaire nous disposons de plusieurs sources de connaissance. Des textes qui donnent des éléments historiques, des détails de temps, de distances, de topographie, de péripéties et de psychologie des intervenants. Les conditions et les modes de vie matérielle sont connus par l'archéologie des vestiges et les peuplements par l'archéologie spatiale. La topographie des lieux a conservé ses particularités malgré les changements dus à deux millénaires de présence humaine et les documents anciens nous facilitent des reconstitutions. Les environnements et les évolutions climatiques peuvent être restitués par les études pluridisciplinaires actuelles. Voilà ce dont ont disposé les chercheurs depuis bien longtemps, à des degrés divers faut-il le préciser. Pour se rapprocher de la vérité, une hypothèse doit obligatoirement prendre en compte tous ces éléments, sans en négliger aucun. A l'avenir il faudra y ajouter tous ceux que la science ou le hasard mettront à notre disposition ; c'est pourquoi la question n'est pas encore close !

Que de suppositions émises !

Les études réalisées depuis un siècle par les historiens et les érudits locaux, peuvent se classer en deux grands groupes. D'abord les innombrables curieux alliant une certaine connaissance des textes à celle de la montagne et de ses sentiers, alliant l'expérience du terrain à celle des hommes qui y vivent ; si certains de leurs travaux ont été fertiles en idées, pertinents en observations,

Hannibal

indispensables pour entrevoir une solution, force est de constater qu'on a abouti à un foisonnement de propositions où parfois le farfelu le dispute à l'absurdité. Multiplier les hypothèses est pourtant productif dans le sens où tous les cas de figures sont passés en revue, ce qui a toujours de l'intérêt.

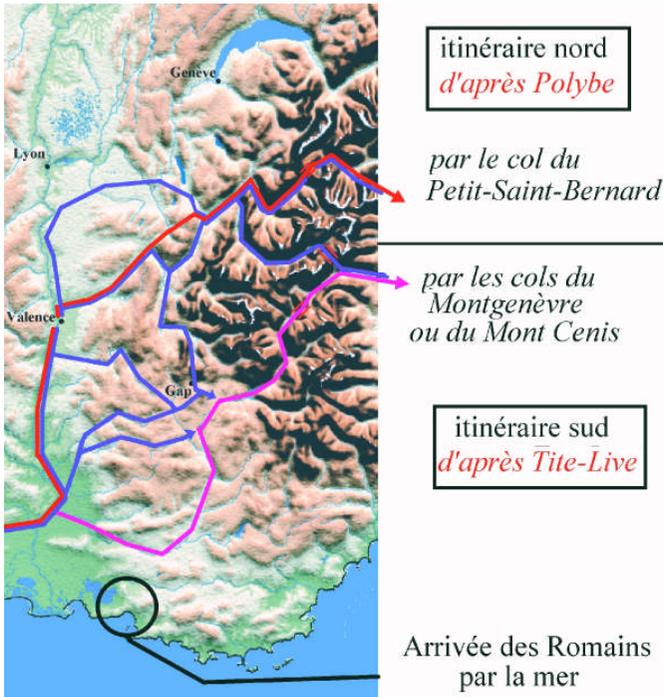


Fig. 60 – Les principaux itinéraires pour la traversée des Alpes.
En rouge, celui qui sera décrit ici, par le col du Petit-Saint-Bernard.
En rose, la voie très fréquentée à l'époque gauloise par le col du Montgenèvre.
En bleu, quelques uns des itinéraires décrits par divers auteurs.

Une toute autre préoccupation anime des historiens, généralement des puits de connaissance, ceux pour qui les textes antiques en latin ou en grec n'ont plus de secret, persuadés que ceux-ci nous éclaireront après de bonnes interprétations : c'est écrit, à nous de comprendre parmi la multitude des sour-

ces soumises à la critique historique⁷. Là aussi, les résultats des chercheurs sont fort divers, livrant des itinéraires différents suivant les analyses philologiques, itinéraires qui sont mal confrontés à toutes les autres disciplines : topographie, peuplements, climats, etc. Ce sont des hypothèses fondées seulement sur quelques données objectives privilégiées au détriment d'autres passées sous silence parce qu'elles contrediraient le choix de l'auteur. En effet, bien des propositions ne s'intéressent qu'à une portion du tracé avec un ou deux points particuliers pris en compte alors que, pour une bonne cohérence, il faut coordonner la totalité des éléments de la totalité de l'itinéraire. Il est toujours facile d'occulter ce qui gêne, ou de relier un détail à une partie du texte mais cette démarche ne résout pas le problème global. Tout cela ne répond jamais aux quatre exigences édictées par les Anglo-américains...

Les deux approches trouvent l'une chez l'autre des arguments qui leur manquent pour convaincre mais pour les partisans d'une thèse, cela relève plus souvent de la passion que de la raison, imperméables qu'ils sont à d'autres démonstrations. Le lecteur non averti accepte suivant ses goûts, son chauvinisme, ses connaissances ou ses méconnaissances, en attendant une prochaine version dans le style, le dernier qui a parlé a bien dit !

Il n'est aucunement dans mes intentions de revenir sur toutes les hypothèses d'itinéraires émises pour les réfuter ou dire les parts de vraisemblance ou non qu'elles peuvent comporter ; je ne me sens pas le droit de critiquer les travaux de dizaines de chercheurs afin de montrer que les erreurs que je leur attribue, valident mes propres études. Je ne pense pas avoir raison parce que les autres ont tort mais seulement à cause de l'approche nouvelle et inédite que j'applique au problème, utilisant des connaissances qui avaient été négligées ou ignorées.

⁷ Je ne suis pas compétent dans ce domaine mais j'ai fort apprécié un récent article de 1999 de C. Jourdain-Annequin sur « *L'image de la montagne ou la géographie à l'épreuve du mythe et de l'Histoire : l'exemple de la traversée des Alpes par Hannibal.* ».

Une théorie à la mode qu'il faut abandonner...

Un itinéraire semble avoir, depuis quelques décennies, la faveur de beaucoup : le Grésivaudan, la Maurienne pour arriver au col du Clapier ou de Savine⁸. Car à ce col, A. de Lavis-Trafford⁹ avait découvert la solution du problème puisqu'il y apercevait la plaine du Pô, suivant les termes de la harangue du Carthaginois à ses troupes : « *comme du haut des Alpes, qui semblent être la citadelle de l'Italie, on voit à découvert toutes ces vastes plaines que le Pô arrose de ses eaux.* (Polybe III, 54) ». Enfin pour nos historiens férus des textes, un détail clair, évident qui explique des termes enflammés d'un général à ses troupes épuisées par des jours d'efforts en montagne, termes qu'on évite de soumettre à une critique littéraire ou psychologique.

De toute bonne foi sont ceux qui ont adhéré à la théorie de Lavis-Trafford pour le choix du col, mais celle-ci était-elle fondée sur des bases inattaquables ? Je comprends que, comme moi, les historiens ne soient jamais montés au col du Clapier pour vérifier si le sentier était apte à laisser passer une armée de près de 40 000 hommes avec chevaux et éléphants.

Seuls les montagnards de Maurienne ne se sont pas laissés prendre, ils voyaient mal des éléphants descendre le col car voici ce qu'écrit un historien de Bramans en 2000 : « *Il [Lavis-Trafford] devint célèbre par son **obstination** à prouver qu'Hannibal, en 218 av. J.C., avait fait passer ses éléphants par le col Clapier* ». Mieux encore, le Guide Joanne de 1860, Itinéraire de la Savoie¹⁰ dit « *Pour traverser le Col du Clapier un guide est nécessaire. La descente ne peut s'effectuer à dos de mulet.* ». C'est dire l'état du sentier à cette époque, même pas praticable par des mulets ! Voilà pour le tracé de descente classique qui a toujours eu un simple intérêt local, à

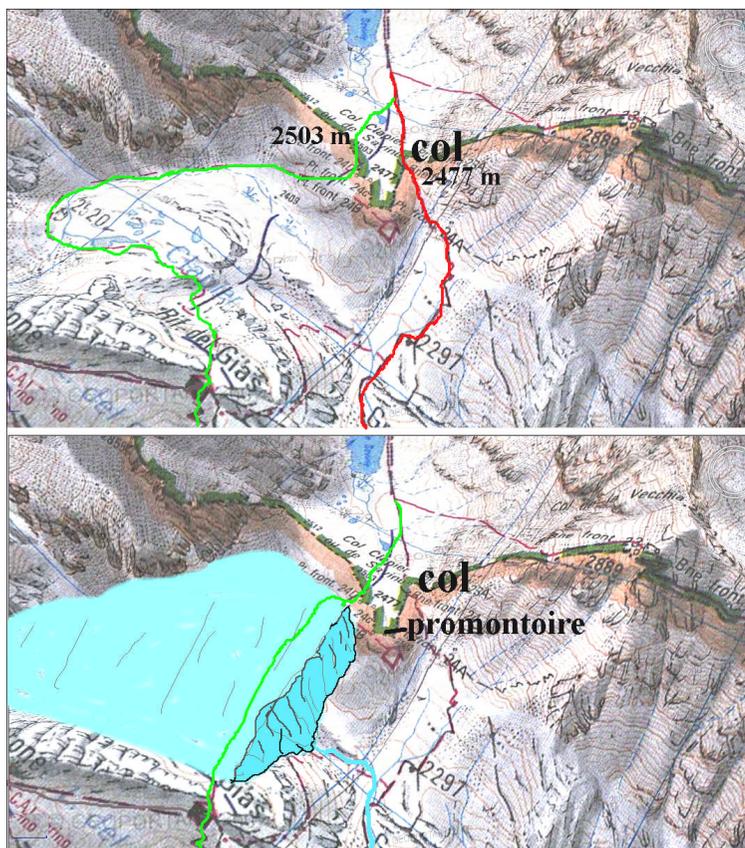
⁸ C'est leur dénomination sur la carte de l'IGN. Ce trajet est retenu dans l'Atlas culturel des Alpes occidentales paru en 2004.

⁹ Ce médecin anglais, chasseur de chamois, achète une maison à Bramans et émet dès 1943 l'hypothèse du passage au col du Petit-Mont-Cenis. Puis il présente une étude en 1956 avec pour principal argument que, suivant la harangue d'Hannibal au col, on y aperçoit la plaine du Pô. Cette thèse soulève, pour moi, trop de difficultés de parcours, néglige ou élude bien des indications du texte de Polybe et elle amène Hannibal en Piémont, chez les Taurins, ceci en totale contradiction avec la relation de Polybe, ce que j'expliquerai plus loin.

¹⁰ Route 55. « De Bramans à Suse par le Col du Clapier. »

Hannibal dans les Alpes

peine utilisable par les troupeaux de moutons. Lavis-Trafford conscient de l'impossibilité qu'aurait eu Hannibal d'utiliser cette voie, en trouve une autre un peu plus à l'ouest qui, malheureusement, démarre elle aussi avec une pente de 40% sur des éboulis qu'on voit mal empruntée par des éléphants.



*Fig. 61 – Descente du col du Clapier vers la vallée de la Doire Ripaire.
En rouge, le sentier que des mulets ne pouvaient pas descendre en 1860 et en vert, le dernier sentier indiqué par Lavis-Trafford : le problème est qu'il passait sur le glacier du Clapier en 1860.
Carte du haut : en 1950 et carte du bas : en 1860 et au IIIe siècle avant J.-C.*

Hannibal

Mais il y a mieux, c'est qu'en 1860 la cuvette où passait le sentier Lavis-Trafford était comblée par le glacier du Clapier dont on voyait l'extrémité depuis le sentier classique : « *De l'autre côté du col du Clapier, on entre d'abord dans un petit cirque couvert de débris, et l'on suit une combe dominée à droite (à l'ouest) par les glaciers du Clapier, à gauche (à l'est) par une roche perpendiculaire* (Guide Joanne, 1860) ». Ce glacier a beaucoup reculé depuis 150 ans laissant place au lac du Clapier (Fig. 61).

Au moment du passage d'Hannibal, avant l'*Optimum climatique romain*, les températures moyennes étaient plus basses qu'aujourd'hui, comparables à celles du *Petit âge glaciaire* qui sévissait encore en 1850 dans les Alpes. La présence de ces glaciers enlève toute crédibilité à cet itinéraire car il y aurait eu, sous le col, un passage d'au moins un kilomètre sur la glace, avec ses irrégularités et ses crevasses. Il y a quelques décennies, des névés bordaient le sentier en été¹¹. Voilà un faisceau de bonnes raisons pour ne plus retenir le col du Clapier.

Affaire classée, mais que de dégâts dans les interprétations de l'histoire énoncées depuis un demi-siècle ! Combien ont bâti de belles théories sur une prémisse alléchante mais fausse qui a trompé tout le monde, érudits, curieux et public !

Une nouvelle approche du problème

J'ai suivi, en le développant, l'avis de C. Jourdain-Annequin : « *On comprend mieux que l'historien ne puisse se contenter, pour reconstituer les paysages, du seul secours des textes antiques.* ».

J'aborderai l'énigme d'Hannibal dans les Alpes par une démarche pluri-disciplinaire qui, à ma connaissance, n'a jamais été tentée, une troisième voie en quelque sorte entre des textes sujets à bien des interprétations et les érudits de la montagne. En regroupant le maximum de connaissances sur la géographie, la géologie, la toponymie, les climats et la végétation, en les associant intimement à l'archéologie afin de mieux lire les textes antiques. En effet l'archéologie a toujours été négligée, le plus souvent par méconnaissance de ses résultats, et c'est regrettable car les raisonnements intellectuels les plus élaborés sont vains ou tronqués quand ils font litière des nombreux éléments concrets qu'elle est à

¹¹ Communication orale de Maurice Messiez.

même d'apporter, elle et ses disciplines collatérales. Quand on étudie les Gaulois, vestiges matériels et textes sont totalement et intimement complémentaires : tout seuls, ceux-ci se sont montrés incapables de réaliser une bonne écriture de l'Histoire quand on considère le nombre des solutions proposées et l'absence ou la rareté de documents matériels, ce qui est souvent le cas, rend impuissant.

Bien qu'ignorant la critique philologique et le maniement raisonné des textes anciens, je me suis efforcé de les utiliser au maximum afin de dresser le déroulement des événements et de trouver des détails significatifs. Pour ce faire j'ai cru bon de reproduire directement, sans les paraphraser ni les interpréter, les auteurs antiques quand ils complètent les connaissances archéologiques et topographiques¹² ; ces textes d'époque comportent des détails et des observations précises et pleines de spontanéité.

L'historien qui n'avait confiance que dans les textes faisait, suivant ses propres termes, de « l'historico-philologique », je vais entreprendre plus humblement dans cet ouvrage, une approche archéologico-géographico-historique... Au lecteur de juger.

¹² Je suis redevable de ces connaissances littéraires, à la meilleure synthèse historique sur les Allobroges de Guy Barraol parue en 1969 et rééditée en 1999. J'y ai puisé tout ce qui n'était pas de ma spécialité et toutes les références aux auteurs antiques. Aucun travail sur cette période et dans ces régions ne peut se faire sans lui et cette somme magistrale restera indispensable pendant longtemps.

HANNIBAL EN ROUTE VERS L'ITALIE

La traversée des Alpes par Hannibal se place donc dans le cadre de la deuxième guerre punique entre Rome et Carthage, guerres qui durèrent, avec de longues périodes de trêve, de 264 à 146 avant J-C. Pendant plus d'un siècle, l'histoire du monde occidental en fut affectée et l'événement qui nous occupe en fut une péripétie pleine de conséquences.

Le sujet de cette extraordinaire traversée commence à vieillir. La première étude après l'Antiquité doit dater de 1535¹³ et dès la fin du XIX^e siècle, on chiffrait à plus de trois cent le nombre d'ouvrages traitant de la question. Peut-on espérer résoudre cette énigme qui, dès l'époque romaine, était déjà l'objet de controverses, puisque Tite-Live fait état d'opinions divergentes : *« je trouve fort étrange qu'il y ait tant d'incertitude pour l'endroit où Hannibal traversa les Alpes. (XXI, 38).*

Aujourd'hui toutes les vallées, tous les cols des Alpes, ou presque, ont trouvé des défenseurs pour reconnaître en eux "la passe d'Hannibal" et on ne compte plus les "échelles d'Hannibal", "cercle d'Hannibal", "tour d'Hannibal", "table d'Hannibal", "rocher d'Hannibal", "fontaine d'Hannibal"... qui marquent le paysage du souvenir de l'illustre général mais sur des itinéraires fort différents ! Il faut dire que la tâche est difficile, les textes manquent de points de repère et, de surcroît, se contredisent parfois comme c'est le cas de nos sources principales Polybe et Tite-Live. Aussi a-t-on tendance à n'en donner qu'une vue frac-

¹³ D'après C. Jourdain-Annequin, 1999, où j'ai trouvé beaucoup d'utiles renseignements.

tionnée, à extraire ici ou là une citation propre à conforter tel tracé qu'on cherche à privilégier, à appuyer telle déduction utile à sa thèse.

De tous les itinéraires proposés depuis le XVI^e siècle, aucun n'est à même de reprendre et de respecter la totalité des indications fournies par les textes, ne serait-ce celui du plus ancien, du plus complet et du plus fiable, celui de Polybe. Si cela avait été le cas, plus personne, bien sûr, n'en parlerait et l'affaire serait close...

Ce qui pose problème, c'est que tous les historiens ont été et sont encore obligés de choisir certains écrits, d'en négliger ou d'en contredire d'autres et aussi d'expliquer la raison de leur choix. Mon échelle de valeur est très terre à terre en privilégiant le concret dans les descriptions ou les comportements : par exemple, les distances ou les jours de marche indiqués sont, à mes yeux, plus crédibles que l'emphase d'un discours... J'ai tenté de donner leur signification au maximum de détails, la plupart du temps abandonnés sans justification ni explication.

Sans doute a-t-on trop cherché à faire de la question un problème exclusivement topographique. Je vais tenter de prouver que la conjonction d'un texte antique, de la géographie des paysages et aussi de données matérielles permet une reconstitution d'événements historiques que deux millénaires séparent de nous. Pendant des années la découverte d'éléments issus de fouilles ou de découvertes fortuites chez les collègues fouilleurs, dans les musées ou dans les relations anciennes ont fait naître des espoirs ou disparaître des illusions. Par exemple, en 1974, une tombe livre une fibule et un torque gaulois à Villarodin en Maurienne, le long de l'ancienne route de la vallée. Immense espoir d'un jalon avec ce Gaulois peut-être mort au combat avec les Puniqes et déconvenue quand je le date de la Tène ancienne : un siècle et demi trop vieux¹⁴ !

Un petit livre sur le passage d'Hannibal m'a passionné, celui de Francis de Conink paru en 1999. Je suis très loin de partager tous ses points de vue et d'accepter toutes ses solutions, il y a des incohérences dans ses propositions, mais il a eu le grand mérite de redonner un souffle nouveau à l'hypothèse du col du Petit-Saint-Bernard qui avait eu son heure de gloire et que tous avaient

¹⁴ Malgré sa date, ce torque est encore utilisé par certains pour attester la présence d'un guerrier qui a combattu Hannibal en Maurienne...

Hannibal

abandonné. En plus il incorporait la difficile descente en l'Italie, avec ses éboulements de terrain et les congères dont on verra la signification primordiale pour la détermination du col du Petit-Saint-Bernard. Cet auteur utilisait aussi une méthodologie nouvelle, en particulier en exploitant les données de la Table de Peutinger sur les routes et les étapes du voyageur antique. Pour moi cette thèse apportait de nouveaux éléments de réflexion. La lecture d'un auteur le plus souvent ignoré dans les études savantes, Frédéric-César de la Harpe, de 1818 est du plus haut intérêt. En effet son itinéraire passe par Chambéry et le col du Petit-Saint-Bernard et utilise largement la table de Peutinger.

En effet, au fil des ans j'avais acquis quelques certitudes pour un trajet savoyard par la Chartreuse et la Tarentaise, car dès le départ j'avais éliminé les tracés méridionaux par la Durance fondés sur Tite-Live (je m'en expliquerai plus loin) pour ne conserver que ceux du nord. Dans une première approche, le col du Petit-Saint-Bernard m'était désigné par Polybe qui faisait arriver Hannibal clairement chez les Insubres dans la plaine du Pô. En plus la Tarentaise possédait le « rocher blanc », le fameux « *leukopetron* », jalon important du parcours ainsi que les éboulements fréquents et significatifs de pentes instables au début de la descente vers l'Italie. Tout cela m'indiquait clairement le col.

L'itinéraire ainsi choisi dans ses grandes lignes, il fallait en préciser les détails et pour cela je me suis fondé sur un raisonnement simple : dans le récit de Polybe quels sont les moments indiscutables et non interprétables ? J'en ai retenu deux, la chronologie des événements ou des étapes et les attaques subies par l'armée. Celles-ci ont, à juste titre, attiré toute son attention et ses commentaires ; elles sont bien documentées par le texte, avec des indications dont on peut tirer parti. Connaissant leur position dans l'espace et comme l'historien en précise le déroulement au cours de la traversée, il était alors possible de reconstruire tout l'ensemble du voyage. Il restait à les retrouver sur le terrain et c'est là que sont intervenues une bonne connaissance des Alpes et celle de la protohistoire alpine

J'ai vérifié, bien sûr, d'autres trajets où ces caractères auraient pu encore être identifiés ; je n'en ai pas rencontré de meilleur ou de plus convainquant que celui qui fait l'objet de ce travail. Tout cela pour m'ôter doute ou mauvaise conscience mais mon opinion s'étant fortifiée au fil des années, et toutes réflexions faites je persiste et je signe...

Pour chercher un itinéraire vers l'Italie

Première évidence, Hannibal n'allait pas lancer plus de 40 000 hommes et 8 000 chevaux sur des sentiers de montagne...

« Il avait fait prendre des renseignements précis touchant la fertilité de la région située au pied des Alpes et sur les bords du Pô ... ils lui dirent que la traversée des Alpes serait extrêmement pénible, vu la hauteur de ces montagnes, mais non pas impossible. Polybe, III, 34 ». Hannibal, génial stratège, renseigné sur les territoires et les itinéraires par les géographes et par des guides gaulois n'a même pas envisagé de prendre des petits sentiers où l'armée aurait dû se tenir continuellement en file indienne alors qu'il avait connaissance des chemins transalpins dont le commerce des bijoux ou des armes nous prouve l'existence à bien des époques. Des passages étroits ou difficiles, il en a très rarement connu : on verra qu'en Chartreuse il a pris une route dont un tronçon, heureusement très court, était inadapté au passage des troupes, ce qui lui a coûté assez cher.

La vitesse de la colonne est dictée par le pas des éléphants avec une moyenne de 3 à 4 kilomètres à l'heure, étant entendu qu'hommes ou cavaliers peuvent aller plus vite mais gardons ce chiffre par précaution. Dans le plus mauvais cas, en file indienne sur un sentier étroit, il faut un mètre par homme et trois mètres par cheval pour avancer : cela fait au minimum : 38 000 + 24 000 m soit une colonne de 62 km, c'est à dire la distance moyenne de trois étapes par jour... Ce n'est pas imaginable, d'autant que Polybe en signale seulement deux où Hannibal a attendu des traînards (après l'attaque meurtrière au défilé du Siaix et après la pénible montée au col), ce qui veut dire que tous les soirs l'armée était regroupée ; donc il devait y avoir au maximum 7 à 8 heures entre les premiers et les derniers de la colonne...

Mais si trois fantassins, deux ou trois cavaliers marchent de front sur une voie d'au moins deux mètres de large, ils forment alors une colonne inférieure à 25 km de long, ce qui est bien plus concevable avec une bonne organisation logistique. Dans les vallées intra-alpines au relief souvent accidenté et avant l'usage des chars, il est difficile d'imaginer des voies ayant plus de deux à trois mètres de largeur pour satisfaire à ces dispositions. Le flanc des montagnes et les fonds où il faut s'accommoder des torrents ont dû être la cause de bien des ralentissements de la colonne mais une progression plus rapide dans des

Hannibal

passages moins serrés ont pu diminuer les retards ; en définitive les arrivées à l'étape s'échelonnaient le plus souvent sur des temps pas trop longs où les premiers devaient préparer l'accueil des derniers, monter les tentes, faire du feu...

Il n'en demeure pas moins que 38 000 soldats et 8 000 chevaux, cela fait beaucoup pour les chemins de montagne dont 10 à 15 km ont été parcourus en moyenne dans une journée. Je reviendrai sur cette question car je pense que le nombre de combattants a été un peu surestimé par les sources historiques de Polybe, complaisantes ou flatteuses envers leur général.

Les conditions nécessaires au déplacement d'une armée

Les chapitres sur l'Allobrogie ont dressé le tableau du territoire où je situe l'itinéraire d'Hannibal dans les Alpes. Le pays était encore bien boisé dans les zones peu fertiles et sur les nombreux flancs trop en pente, donc les terroirs mis en culture étaient limités dans quelques grandes vallées, dans les régions collinaires quand le sol était apte à la culture ce qui était rare sur la molasse ou les alluvions glaciaires. La forêt couvrait donc une bonne partie des campagnes ce qui entravait les déplacements et obligeait les occupants à entretenir et à améliorer, au fil des besoins, un réseau de sentiers et de voies. Suivant les variations climatiques et l'exposition, la forêt a toujours été l'obstacle majeur au développement des implantations ; mais quand cela leur était nécessaire, les hommes ont toujours su y faire face par leur détermination et des outils efficaces.

L'Allobrogie, le territoire où se situe l'itinéraire d'Hannibal dans les Alpes, était donc un pays boisé et la forêt couvrait donc une bonne partie des campagnes ce qui entravait les déplacements et obligeait les occupants à entretenir et à améliorer au fil des besoins un réseau de sentiers et de voies (Fig. 62). La forêt a toujours été l'obstacle majeur au développement des implantations ; mais quand cela leur était nécessaire et possible, les hommes ont toujours su y faire face par leur détermination et des outils efficaces.

Fig. 62 - Au-dessus de Séez, le chemin antique passe sous un lambeau de forêt qui, autrefois, devait couvrir toutes les pentes avant la création des pâturages.

Photo J. Debelmas



*Chemin en forêt taillé dans la pente.
Il donne une idée d'une portion difficile et étroite
d'un chemin en montagne à l'époque gauloise.*

Pour l'agriculture et l'élevage, des terres avaient été ouvertes seulement autour des habitats ; on sait par ailleurs que l'habitat est particulièrement dispersé en Gaule, mais était-ce le cas aussi dans les Alpes ?. Même la haute montagne, près des cols, n'offrait pas encore les vastes pâturages que nous connaissons, les chemins serpentaient dans une forêt plus ou moins dense. Voilà ce qu'il faut garder à l'esprit pour concevoir les paysages alpins à l'époque gauloise.

Les voies de communications

Toutes les régions alpines se sont, dès les premières occupations couvertes d'un réseau de voies de communication d'importance variable car le maillage répondait aux mêmes critères qu'aujourd'hui : intérêt local pour les activités rurales quotidiennes, importance régionale pour les échanges entre communautés voisines (« *tous les peuples celtes vivaient dispersés dans des bourgades ouvertes* » dit Strabon, V, 1, 6), trafic à longue distance où les indigènes trouvaient une source de revenu avec les péages et les portages. Il est indispensable de considérer le problème sous cet angle car le tracé et la qualité des voies sont directement fonction de leur usage.

Au début de l'époque gauloise l'usage du char n'était pas encore très répandu, et seules quelques voies carrossables avaient dû être aménagées au

Hannibal

mieux des possibilités du terrain, là où le relief était moins prégnant qu'en montagne. En plaine, il faut les imaginer plus comme des pistes au tracé vague, dans un espace libre de végétation arborée en fonction de la qualité du sol, des fondrières ou des ornières. On peut considérer qu'en général, c'était le domaine des marcheurs, hommes et bêtes qui pouvaient s'accommoder de chemins peu larges et aux pentes assez fortes.

Avant d'aborder l'itinéraire, il est nécessaire d'imaginer l'environnement naturel et le caractère des voies à l'époque d'Hannibal, nos routes d'aujourd'hui ne nous étant d'aucun secours pour le faire car les tracés à faible déclivité, les aménagements construits, l'entretien constant des chaussées et des abords n'étaient pas de mise autrefois.

Entre tous les chemins anciens ou supposés tels, et il s'en est construit beaucoup au cours des siècles remplacés ou non par des voies historiques ou modernes, il faut savoir choisir sur des critères objectifs car l'ancienneté supposée d'un tracé n'en fait pas obligatoirement une voie gauloise transalpine¹⁵, comme certains osent l'affirmer !

En outre, les différences entre les diverses voies étaient bien plus faibles qu'aujourd'hui : il saute aux yeux qu'un sentier de Grande Randonnée est à l'opposé d'une autoroute mais il y a 2200 ans une route « internationale » n'était qu'un sentier amélioré... et c'est ce regard que nous devons garder pour comprendre le passé.

Les chemins sont entretenus seulement par l'usage : dans un paysage rural, l'usage c'est un peu le passage des hommes et beaucoup celui des animaux, du bétail. L'homme écrase la végétation de ses pieds mais la vache, la chèvre et le mouton font mieux, ils la mangent : l'herbe par terre, les feuilles par côté et c'est ainsi que se conservent la trace et la largeur de la voie.

Cet entretien « naturel » suffisait pour les sentiers locaux mais sur des chemins à plus grande circulation, l'homme devait, en plus, intervenir directement pour élaguer, enlever les pierres, garder le calibre, soutenir les bords, élargir en taillant dans la pente. Quand ils passaient en forêt, et c'était souvent le

¹⁵ Des toponymes d'origine latine nous permettent parfois de suivre le tracé de la route, en particulier les dérivés de *strata*, la voie empierrée, avec les lieux-dits l'Etrat à Aigueblanche en Tarentaise ou de l'Etraz à Saint-Vital en Combe de Savoie

cas, les arbres et leurs racines ralentissaient l'érosion et la dégradation de la chaussée.

La végétation sous nos climats, est telle qu'un chemin délaissé par les activités humaines disparaît en quelques décennies. Ceux qui existent encore dans nos campagnes servent depuis des siècles, pour ne pas dire des millénaires pour certains, et seuls subsistent ceux qui sont utilisés fréquemment et jamais abandonnés. Il faut, à ce sujet, rendre hommage à l'entretien par les randonneurs des vieux sentiers devenus inutiles à la ruralité

En effet c'est l'occupation continue du territoire qui est garante de la permanence des rapports entre communautés, donc de la bonne conservation des voies qui les relient. C'est pour cela que je montrerai, tout au long du parcours, l'ancienneté des vestiges découverts prouvant partout de très vieilles occupations qui ont humanisé, au fil des siècles, les terroirs et les paysages donc entretenu les voies. Hannibal a évité les régions désertes pour profiter des infrastructures existantes tout au long de sa route, tant en plaine qu'en altitude.

En ce qui concerne les tracés, c'est le relief qui commande en montagne comme dans le bas pays et ils n'ont donc pas varié jusqu'à l'utilisation des moyens de génie civil, à des dates assez récentes. C'est pour cela que dans les Alpes, il y a permanence des voies anciennes : le plus souvent la voie médiévale passe sur celle de l'époque romaine qui couvre elle même la voie gauloise dans la plupart des cas.

Les approvisionnements

Les armées en campagne, et ceci pendant des siècles, satisfont à leurs besoins immédiats sur place tant dans des villages que dans des pâtures. Hannibal avec ses 38 000 hommes et 8 000 chevaux a dû se plier à ces impératifs de façon si évidente que Polybe cite, comme une aubaine rare qu'après un combat, il y « *eut une grande abondance de vivres et de bétail pour deux ou trois jours* ». Les soldats n'ont certainement pas pu apaiser leur appétit tous les jours car le narrateur insiste bien sur l'état des troupes à leur arrivée en Italie : « *... la disette de vivres, un délabrement affreux les rendaient presque méconnaissables. Il y en avait même un grand nombre que la faim et les travaux continuels avaient réduits au désespoir.* (Polybe, III, 55) ». En plus du fait que la période est bien tardive pour passer le col avec des risques évidents de le trouver enneigé, la faim a été un problème majeur de la traversée des Alpes.

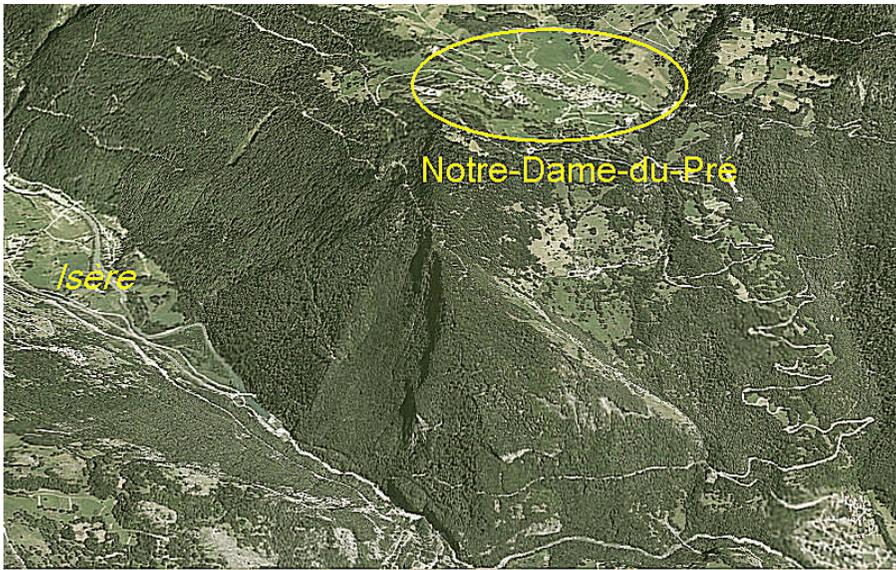


Fig. 63 – Le village de Notre-Dame-du-Pré en Tarentaise était occupé à l'époque gauloise. Il est installé très haut au-dessus de l'Isère, hors de portée du chemin gaulois vers le col passant dans la fond de la vallée.

C'est pour cela qu'Hannibal s'est appliqué à réduire au maximum la durée du parcours en montagne : 15 jours de marche (en comptant les jours de repos) pour faire 200 kilomètres sur des chemins le plus souvent très difficiles est un exploit. Des étapes longues, des haltes limitées au maximum car « *il n'avait pas été possible de transporter dans de tels endroits des approvisionnements suffisants pour tant de milliers d'hommes, et ceux qu'on avait emportés avaient été détruits, en majeure partie, quand on avait perdu les bêtes de charge* » comme le précise Polybe (III, 60).

Si l'occupation relativement assez dense¹⁶ des plaines et des régions de faible altitude pouvait, à la rigueur, subvenir à quelques besoins des troupes, les fonds de vallée en montagne comportaient peu de villages¹⁷, car la plupart étaient installés sur les replats latéraux plus élevés¹⁸, restés en dehors du passage des soldats (Fig. 63).

Certains farfelus ont fait accompagner l'armée par des troupeaux de bœufs pour fournir la viande, ce qu'aucun auteur antique n'évoque. Mais, outre ce qu'il était possible de trouver sur place, des animaux de charge ou des chevaux blessés ou tués ont pu servir à l'alimentation au fil des jours : Polybe annonce que deux mille d'entre eux manquent à l'arrivée dans la plaine du Pô et ne dit rien des bêtes de charge. Il faut supposer que beaucoup ont été consommées.

Un facteur à ne pas négliger limite les approvisionnements dans un pays envahi : c'est que les indigènes devaient cacher leurs réserves et le cheptel loin de chez eux sans attendre d'avoir la soldatesque sur le dos pour le faire. Tout ce qui était susceptible d'être soustrait à la réquisition, hommes, femmes, enfants, bêtes, vivres et outils étaient déjà loin dans la montagne à l'arrivée des

¹⁶ Il est excessivement difficile d'évaluer une population préhistorique : à l'âge du Fer elle pouvait être de l'ordre de 6 millions pour la France d'après les meilleurs spécialistes comme J.-L. Brunaux, et de quelques centaines de milliers pour l'Allobrogie (actuellement sur ce territoire, elle approche les 2 millions).

¹⁷ En Tarentaise on a des occupations attestées sur des cônes de déjection à Cevins, Feissons-sur-Isère, Villette, Aime et Bourg-Saint-Maurice

¹⁸ Saint-Jean et Saint-Martin-de-Belleville, Notre-Dame-du-Pré, les Allues, les Avanchers, Planay, Saint-Bon, etc.

On a beaucoup glosé sur la possibilité d'utiliser n'importe quel sentier de montagne pour une armée que les historiens anciens nous disent sans char. L'absence de véhicule permettrait d'envisager tous les tracés, tous les cols ...

C'est Polybe qui répond à la nécessité d'un chemin suffisamment large pour le déplacement de l'armée. Lors de la descente vers l'Italie : *"On enleva la neige, on se mit à l'ouvrage pour reconstruire le chemin le long du précipice. Ce travail fut poussé avec tant de vigueur, qu'au bout du jour où il avait été entrepris, les bêtes de charge et les chevaux descendirent sans beaucoup de peine. ...Hannibal fit travailler les Numides par détachements à la construction du chemin, et, après bien des fatigues, on réussit au bout de trois jours, avec beaucoup de peine, à faire passer les éléphants."*

Il faut un jour pour rétablir un sentier muletier sur 300 m (trois demi stades) mais trois jours pour faire passer, *"avec beaucoup de peine"*, les éléphants...

La cause de la qualité des chemins est entendue.

troupes. Ne restaient que diverses fournitures intransportables ou sans intérêt, le fourrage engrangé pour l'hiver, le bois sec qui sera utilisé pour se réchauffer durant les fraîches nuits d'automne et imagine-t-on le nombre de feux nécessaires à 40 000 soldats.

Les qualités d'une voie à grand trafic

Un obstacle à éviter impérativement : les cours d'eau

Les Gaulois ne surent construire que des ponts de bois charpentés et ceux-ci furent certainement rares et mis en place tardivement dans des agglomérations importantes. Ils sont devenus indispensables sur les gros cours d'eau seulement quand les trafics nécessitaient des chars et des routes carrossables. Mais rien n'indique que le III^e siècle avant J.-C. en a connu en Allobrogie. Le pont du bourg de la Tène, sur la Thielle, au nord du lac de Neuchâtel, construit vers 70 avant J.-C. s'est effondré sous les charges. Grenoble, ancienne *Cularo*, n'en possédait pas puisque c'est *Mumatinus Plancus*, proconsul de la Gaule, qui dit, dans une lettre à Cicéron, en avoir lancé un sur l'Isère en 43 avant J.-C. ; les deux rives étaient occupées et n'étaient reliées par aucune infrastructure perma-

nente¹⁹.

Si la rivière est utile à certains trafics, c'est aussi un obstacle, obstacle qui n'a jamais empêché, même sans pont, les contacts entre riverains ou le déplacement des voyageurs sur les gués ou avec des barques, des bacs. Bien des auteurs en parlent comme Dion Cassius qui précise : « ...*par quelques Gaulois des bords de l'Isère. Lentinus n'osa dans ce moment les empêcher de franchir le fleuve ; parce qu'ils avaient un grand nombre de barques.* (Hist. Rom. XXXVII, 47-48) ». Les traversées étaient habituelles dans la vie quotidienne, à des endroits bien sûr favorables et quelque soit l'importance du cours d'eau : « *Hannibal acheta toutes leurs pirogues et toutes leurs chaloupes [aux riverains du Rhône] ; ils en possédaient une grande quantité.* (Polybe III, 42) ».

Mais cette facilité de franchir les cours d'eau est évidente seulement quand peu de gens ont besoin de passer en même temps car le problème n'est plus pareil quand une armée entière se présente sur une rive. On remarquera que Polybe, comme les autres historiens, ne font mention que d'une traversée, et ceci avec force détails car l'affaire fut rude : celle du passage du Rhône qui nécessita radeaux, barques et autres engins²⁰. Pourtant pour atteindre les cols, des rivières puissantes ou des torrents impétueux courent tout au long des parcours mais personne n'évoque leur franchissement. Ce silence trouve facilement son explication : la route empruntée p



Fig. 64 – Bien que romantique, cette représentation de la traversée du Rhône est assez fidèle à la relation des auteurs antiques. (Henri Motte, 1878).

« *Là, on s'empessa d'abattre du bois, de construire des radeaux pour le transport des hommes, des chevaux et des bagages. Les Espagnols... se placèrent eux-mêmes sur leurs boucliers et traversèrent le fleuve. Le reste de l'armée passa sur des radeaux que l'on avait joints.* » (Titè-Live, XXI, 27).

¹⁹ Un bâtiment de cet âge a été trouvé dans les fouilles de la place Notre-Dame à Grenoble.

²⁰ Polybe y consacre un long paragraphe dont : « *Ayant construit solidement un bon nombre de radeaux, ils en réunirent deux qu'ils fixèrent fortement à la terre sur la rive du fleuve destinée à l'embarquement; les deux réunis donnaient une largeur d'environ cinquante pieds ...* » (III, 46).

Hannibal

Les délais de route très serrés sont incompatibles avec de longues manœuvres de franchissement d'un cours d'eau important; et si tel avait été le cas, Polybe l'aurait signalé ou en aurait décrit les contraintes comme pour le Rhône. Ne pas changer de rive, c'est à mon sens un impératif incontournable dans la recherche d'un itinéraire et les hypothèses de tracé qui font passer à plusieurs reprises d'une rive à l'autre, sont irréalistes et invraisemblables.

Mais dans tous les cas d'itinéraires, il a fallu franchir l'Isère, rivière à fort débit, au lit profond, aux rives souvent encaissées (Fig. 54 et 55). Or Polybe ne mentionne pas le fait, donc on est en droit de supposer que l'opération s'est déroulée sans difficulté. Contrairement au Rhône où Hannibal « *se disposa à le traverser en cet endroit, où il n'avait qu'un lit.* (Polybe, III, 42) », l'Isère a dû être traversée là où profondeur et courant étaient faibles. Ce fut possible seulement quand son lit s'étale largement en de multiples bras dans un chevelu serpentant en plaine : cette disposition se retrouve près de son confluent avec le Rhône.

Fig. 65 - L'Isère endiguée dans le Grésivaudan, peu après la Combe de Savoie est impressionnante.

Avant les travaux, l'Isère s'étendait dans son lit en multiples bras, le chevelu, mais avec autant d'eau...



Fig. 66 - En face de Cruet dans la Combe de Savoie, une carte de 1820 montre que l'ancienne route, voie gauloise puis romaine, court sur les éboulis au pied de la montagne et que l'Isère s'étalait largement dans la plaine.

Fig. 67 - Un gros ruisseau ou un petit torrent ne posent pas de problème de traversée...



Tous les ruisseaux ou petits torrents rencontrés ne furent pas des obstacles inquiétants, passables à gué²¹ (Fig. 56) ou sur quelques troncs grossièrement assemblés.

Utiliser une route existante

On vient de voir toutes les bonnes raisons pour éviter les zones désertes : il faut pouvoir utiliser les infrastructures et les ressources existantes dans les villages tant pour le ravitaillement que pour l'hébergement, les points d'eau, une main d'œuvre complémentaire, des outils, etc.

Sur une « grande route », les déclivités trop fortes²² et les difficultés du terrain sont toujours évitées. Si pentes, reliefs et longs détours ne nuisent pas aux activités habituelles des montagnards et à leurs troupeaux pour qui le temps ne compte pas, tout cela est inconciliable avec un trafic "international" soumis à des délais pour les transports à longues distances et Hannibal fera en sorte de ne pas ralentir la marche de ses troupes en empruntant des voies « secondaires » comme certains l'ont envisagé en contradiction avec une bonne logique.

²¹ Aujourd'hui il est bien difficile de connaître les possibilités de gué car les gros cours d'eau sont pratiquement tous endigués. Heureusement que la carte de Cassini, levée de 1756 à 1789, nous les montre, pour la plupart, dans leur état naturel, avant les grands travaux d'aménagements fluviaux.

²² Une déclivité de 15 % sur de grandes distances est déjà forte pour des chevaux. Plus loin je montrerai que pour la montée au col la déclivité atteint parfois, mais très rarement, 20%.

Les relais d'étapes

Outre sa qualité pour permettre le déplacement des troupes, une route doit satisfaire à un autre critère important, la localisation des aires de repos où hommes et animaux se remettent de leurs fatigues : il doit y avoir des espaces déboisés avec des prairies, si possible de la nourriture et du bois sec pour les feux de camp (« *La nuit venue, il fit allumer les feux...* » Polybe III, 50) qui les réchauffaient et les séchaient, du foin pour les bêtes. Tous les soirs la troupe s'est regroupée pour la nuit, à de rares exceptions près, dues à des circonstances particulières. Il était donc nécessaire de disposer d'espaces suffisants qui ne se trouvaient que près des habitats implantés au bord des voies. On ne laissait pas au hasard le choix d'éventuelles clairières ; la marche d'une armée ne peut pas être soumise à de telles improvisations.

Pour s'abriter du froid et des intempéries Hannibal se reposait dans sa tente : «... Il leur avait ordonné de venir le trouver dans sa tente quand ils auraient pris leur repas. (III, 71) ». Comme le précise encore Polybe, les soldats montaient aussi des tentes : « *Ils commencèrent par rester dans leurs tentes...* (III, 67) », « *Les Carthaginois avaient mangé et bu sous leurs tentes ... devant le feu.* (III, 72) ». Si les bêtes de charge portaient les abris de toile, transportaient-elles aussi du bois ? Je pense que celui-ci était trouvé facilement sur place, dans les habitats indigènes et dans les forêts. De toutes façons, les hommes étaient abrités des intempéries et du froid, ceci, bien sûr, pour autant qu'ils disposaient des mules pour porter les charges et d'après Polybe ils en eurent de moins en moins au fil des jours.

La précieuse table de Peutinger

Pour connaître l'emplacement des haltes sur les grandes voies de communication, nous disposons d'un document sans égal, la fameuse table de Peutinger (Fig. 57). Bien des relais qu'elle mentionne se confondent aujourd'hui avec nos villes ou nos bourgs, même si quelques uns posent des problèmes de localisation. Les étapes correspondent à des distances parcourues en une journée de marche sur les grands axes routiers antiques, distances variables suivant le profil et la qualité de la chaussée.

Hannibal dans les Alpes

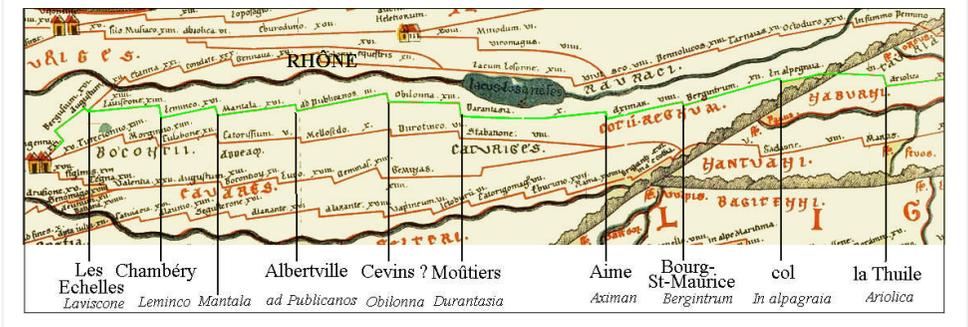


Fig. 68 - Extrait de la table de Peutinger du Rhône aux Alpes montrant une partie de la route Vienne-Milan passant au col du Petit-Saint-Bernard (voir le profil général Fig. 149)

Sur ces routes, les conditions nécessaires au parcours et à l'accueil des voyageurs n'ont pas dû changer entre les époques gauloises et romaines : en effet, le seul progrès technique a été l'emploi généralisé du char qui n'a modifié en rien la vitesse de la marche. On peut donc sans risque d'erreur, supposer que ces relais se plaçaient aux mêmes endroits à l'époque des Allobroges ; une preuve supplémentaire, bien des noms portés sur la table sont d'origine gauloise²³, donc routes et relais sont bien antérieurs aux Romains ! Les distances indiquées sont parfois fausses, que l'on attribue à des erreurs de copistes mais on arrive souvent à apporter les corrections nécessaires. Ce document, de type itinéraire synthétique, demeure un indispensable outil de connaissance des voies antiques et je ne me priverai pas de m'en servir.

²³ Sur notre itinéraire on suit la table de Peutinger entre le Guiers et la Doire Baltée ; Il y a quatre toponymes gaulois sur dix relais d'étapes : *Leminco* (*lemo*, l'orme), *Mantala* (carrefour de route), *Bergintrum* (*bergo*, la hauteur), *Arebrigium* (*are* et *briga* : à côté de la citadelle)

La table de Peutinger

Elle a été retrouvée à Worms à la fin du XV^e siècle par Conrad Celtes et remise en 1508 à Konrad Peutinger, greffier d'Augsbourg, puis achetée par le Prince Eugène de Savoie. Actuellement, celle-ci se trouve à Vienne au Musée Impérial. Cette table, dont il n'existe que cette seule copie médiévale se présente comme un long rouleau de onze feuilles collées les unes aux autres, représentant la carte du monde romain de l'Angleterre jusqu'aux Bouches du Gange. La douzième feuille, celle de l'extrême ouest du monde romain, Espagne et Portugal, a été perdue.

Copie du XIII^e siècle d'un document romain, la table de Peutinger indique, avec une précision remarquable pour l'époque, les routes principales les plus fréquentées de l'empire romain, ainsi que les stations où le voyageur trouvait le gîte et le relais de ses montures. Les voies de communication sont représentées par des lignes brisées et chaque redan correspond à une ville ou à un relais. Le nom de la cité est inscrit au-dessus de la ligne brisée et la longueur de l'étape entre deux redans. Les indications des villes sont très diverses, en particulier on distingue les villes principales, les établissements thermaux et les villes entourées de remparts.

Il semblerait que la carte originelle date du I^{er} siècle et fut plusieurs fois remaniée. Les dernières modifications sont des IV^e et V^e siècles, à la fin de l'empire romain.

En conclusion

Pour Hannibal il était fondamental de chercher d'abord une route utilisable par des troupes en déplacement et non de s'enquérir des tracés hypothétiques dans le dédale des vallées alpines. L'effet de surprise qu'il voulait provoquer chez les Romains en arrivant dans la plaine du Pô, résultait de la traversée des Alpes elle-même et non du passage par un col inconnu ou peu fréquenté ! Il n'était pas attendu à la sortie d'un col mais dans la plaine du Pô. Polybe expose les décisions de Cnéius Cornélius Scipion à ce sujet : *« il prit avec lui les légions qu'on y avait envoyées sous les ordres des préteurs pour combattre contre les Boïens et vint camper dans la plaine du Pô ; là, il attendit l'ennemi, brûlant de se mesurer avec lui.*

(III, 56) ». Le col emprunté par Hannibal pour atteindre la plaine padane lui importait peu car c'est dans cette plaine, où aboutissaient tous les cols, que le général romain voulait en découdre.

Pour qu'une armée puisse traverser les Alpes, il faut un chemin avec un bon profil, une bonne et si possible large chaussée, traverser des régions habitées, les haltes doivent être aptes à recevoir des dizaines de milliers d'hommes et d'animaux, ce que l'on trouve seulement près des villages ou des bourgs. Ces conditions impératives interdisent tous sentiers ou voies secondaires, ce qui élimine de ce fait bien des itinéraires proposés par divers chercheurs

Hannibal dans les Alpes

Une première alternative vite résolue : par le nord ou par le sud ?

Deux grandes options se partagent les faveurs des historiens et des chercheurs locaux : la voie du nord décrite par Polybe et celle du sud décrite par Tite-Live. Le premier, qui connaît bien le trajet puisqu'il l'a personnellement suivi, dit clairement : « *ils purent ainsi*

traverser sans encombre le pays des Allobroges, qu'ils n'abordaient pas sans appréhension. (Polybe, III, 49) » et il en parle à plusieurs reprises, nommément cités. C'est celui qui a ma préférence pour les raisons que je développerais.

La voie du sud, avancée par Tite-Live ne traverse à aucun moment le pays des Allobroges. Pour lui, Hannibal arrive au confluent Rhône-Isère puis revient vers la Durance : « *...Hannibal, qui se dirigeait vers les Alpes, n'en prit pas encore directement le chemin. Il se détourna sur la gauche vers le pays des Tricastins, et, côtoyant l'extrême frontière des Voconces, il pénétra sur le territoire des Tricorii, sans éprouver sur sa route aucun retard, jusqu'aux bords de la Durance.* (XXI, 31) ». Le texte est clair mais déconcertant. Ne disons rien de l'incompréhensible « vers la gauche » (*ad laevam*), qui eût fait aller Hannibal soit vers l'ouest, par rapport à l'axe du Rhône, soit vers le nord par rapport à celui de l'Isère. Pour aller chez les Tricastins, c'est à droite qu'il faut tourner quand on se dirige vers les Alpes... Voilà une première erreur de taille ! L'itinéraire décrit par Tite-Live fait redescendre le Carthaginois vers le sud, même s'il n'a fait qu'effleurer les limites nord des Tri-

castins, traverser la zone méridionale du pays des Voconces, puis, poussant vers l'est, lui fait gagner la limite des *Tricorii* au Gapençais et enfin atteindre la Durance.

On peut isoler dans cette option méridionale de multiples variantes, toutes défendues avec véhémence par les chercheurs des Hautes-Alpes et de la Drôme qui se réfèrent beaucoup plus à Tite-Live qu'à Polybe et on comprend pourquoi ! Comme je le disais déjà, les solutions proposées ont souvent une base plus irrationnelle ou chauvine que scientifique²⁴.

Hannibal a pris une route transalpine utilisée depuis des siècles

Je reprends totalement à mon compte les propos de Francis de Conink : « *Nous nous sommes consacrés à cette étude, des années durant, en parcourant la montagne en toutes saisons, été comme hiver. À l'instar de Polybe, nous avons pensé que la meilleure manière d'élucider le problème était de refaire le trajet d'Hannibal en nous appuyant sur son texte. Nous avons donc entrepris de vérifier sur le terrain les nombreuses hypothèses émises afin de nous rendre compte si celles-ci concordaient avec la description des lieux telle qu'elle nous était parvenue à travers le texte de l'historien grec. Dans cette optique, nous nous sommes astreints à traverser ces divers cols à l'époque de la date supposée du passage d'Hannibal, à savoir fin octobre/début novembre. Nous gardions toujours dans l'esprit que l'armée d'Hannibal, forte de 38 000 hommes, de 8 000 cavaliers et de 37 éléphants, n'avait pu réaliser cet exploit en dix neuf jours, des bords du Rhône au col du Petit-Saint-Bernard qu'en cheminant sur un chemin de trois mètres minimum de large aux points les plus étroits.* ».

On a vu pourquoi Hannibal, génial stratège, renseigné sur les territoires et les itinéraires par les géographes et par des guides gaulois (« ... *pour les difficultés de la route, il avait recours à des guides et à des conducteurs indigènes* ». Polybe, III, 48) n'a pas pris des chemins étroits où l'armée aurait dû se tenir continuellement en file indienne. Ce ne fut pas le cas sauf peut-être dans de très rares cir-

²⁴ La découverte d'un éléphant peint dans une grotte du canyon du Toulouren, à Mollans (Drôme) au nord du Ventoux, a été utilisé comme preuve du passage d'Hannibal dans la vallée de l'Ouvèze. Même en admettant la figuration de cette époque, les éléphants ont pu être vus lors de la traversée du Rhône à 30 km à l'ouest, et marquer les esprits.

constances, au cœur des montagnes, où il a dû s'en accommoder ; par contre, en Chartreuse il a pris volontairement une route dont un tronçon, heureusement très court, était inadapté au passage des troupes, ce qui lui a coûté assez cher. A-t-il été trompé par des informateurs malveillants (Tite-Live parle de « *la perfidie des guides* » XXI,35).

Pour nous qui sommes habitués aux cartes et aux guides de voyage, cette connaissance que les anciens avaient des territoires, de leur topographie comme de leurs ressources, sera toujours un sujet d'étonnement. Les commerçants, les princes ou les généraux devaient disposer d'informations pour établir leurs plans d'action ou de conquête.

Durant la protohistoire, avant les Grecs, les échanges et les migrations à grande échelle étaient possibles seulement parce que la géographie physique et humaine de tout ou partie de l'Europe leur était transmise oralement par des émissaires envoyés découvrir et explorer d'immenses régions. Comment se repéraient-ils ? On peut penser aux étoiles mais est-ce tout ... Ceci d'ailleurs depuis les périodes les plus reculées : les Néandertaliens ont su retrouver, loin de leur habitat habituel, les gisements de bons silex pendant des millénaires et les Magdaléniens savaient où se situaient les gués où passaient les rennes, ceci pendant des siècles.

Mais à partir du IV^e siècle avant J.-C., les géographes grecs, Hécatée de Milet, Hérodote et bien d'autres, avaient rassemblé les descriptions de vastes parties du monde connu. Même les peuples qui ne pratiquaient pas l'écriture pouvaient avoir recours à ces documents par des traducteurs. Toutefois, ceux qui possédaient ces renseignements devaient, pour être informés des détails plus précis, se fier à des guides locaux ou aux indigènes ; c'est ce dont fait état Polybe pour Hannibal.

On ignore s'ils avaient des cartes et sous quelle forme elles se présentaient, la plus ancienne qui nous est parvenue est la table de Peutinger dont j'ai parlé plus haut.

Hannibal savait qu'il n'entreprenait pas la première expédition de ce genre car les Gaulois avaient déjà traversé les Alpes à plusieurs reprises, dont une armée de Gésates²⁵ en 231 pour aider les Insubres à combattre les Romains

²⁵ Les Gésates ne sont pas un peuple à proprement parler mais des mercenaires armés du *gaesum* ou javelot, au courage peu commun et craints par les Romains (ce sont eux qui combattaient nus à la bataille de Télamon...). Selon Polybe, ils étaient originaires du flanc occidental des Alpes et de la vallée du Rhône, donc très probablement la plupart d'entre eux étaient Allobroges ou Segovellaunes pour qui la guerre était une occupation et un métier traditionnel.

Hannibal

(voir plus haut). Polybe dit que bien avant les Carthaginois, "*les Gaulois habitants des bords du Rhône ont franchi les Alpes non*

pas seulement une fois ni même deux avant la venue d'Hannibal, non certes à date ancienne, mais tout récemment et avec de grandes armées" (III, 5). En 218, Hannibal n'a eu qu'à suivre un itinéraire que les Allobroges et les guides devaient bien connaître.

De multiples voies de communication dans les massifs alpins, en Maurienne et en Tarentaise, ont été mises en place depuis le Néolithique moyen, d'abord lors de la création du domaine alpin d'altitude au 3^e millénaire en rapport avec l'exploitation des roches vertes pour la fabrication des haches polies, ce dont j'ai parler plus haut. En haute Tarentaise plusieurs traces de présence²⁶ néolithique ont été retrouvées comme celles en 2004 dans les parties basses du col du Petit-Saint-Bernard, sur le versant français. Il en est de même en Maurienne sur la route du Mont-Cenis avec une occupation identique durant les mêmes périodes.

Les voies d'intérêt local se sont multipliées tout au long de l'âge du Bronze, tant dans le piedmont qu'en montagne, surtout au Bronze final à la faveur d'une amélioration climatique qui s'accompagna d'une poussée démographique et d'une conquête des terroirs d'altitude. A partir de l'âge du Fer, au VII^e siècle, on a vu que les Hallstattiens ont favorisé le trafic transalpin pour faire parvenir au monde italique ce que l'Occident pouvait lui vendre, en particulier l'étain très demandé par les métallurgistes de la Méditerranée. Les princes celtes recevaient en retour des marchandises rares et précieuses comme bijoux, nécessaires de toilette, vin, bassins et seaux de bronze. Ces échanges ont transité par les cols au plus grand profit des Alpains qui en tirait des péages et des rémunérations pour le transport des charges, jusqu'à la venue des Gaulois. La route transalpine était devenue indispensable pour relier les peuples gaulois installés depuis les IV^e et III^e siècles avant J.-C., de part et d'autre des Alpes donc elle devait être particulièrement contrôlée et entretenue.

²⁶ A Aime, Aigueblanche, Bozel, Bourg-Saint-Maurice, Fontaine-le-Puits, Granier, Hautecour, La Léchère, Planay, Saint-Jean-de-Belleville.

Le problème est de savoir si ces deux vallées, Isère et Arc, comportaient une grande route de type « international » vers l'Italie ou, s'il y en avait qu'une, laquelle la possédait²⁷ ?

Trouver le col est aisé avec l'archéologie

Pour utiliser à leur profit les routes alpines, les Gaulois devaient résoudre les difficultés du tracé mais aussi tenir compte des réalités humaines et politiques. Maîtres du bas pays dès le début du III^e siècle avant J.-C., les Allobroges se sont-ils imposés par les armes ou bien ont-ils négocié avec les peuples indépendants qui tenaient la montagne depuis des siècles. Ayant choisi le tracé probablement le plus facile, le mieux aménagé, il fallait que les indigènes acceptent de voir utiliser la route, de gré ou de force, ce dernier point étant au moins aussi déterminant que les aspects techniques.

C'est la Tarentaise avec le col du Petit-Saint-Bernard qui a été retenue comme l'archéologie et la toponymie nous le prouvent. Les Ceutrons avaient déjà eu des contacts avec les Gaulois de la Cisalpine qui leurs fournissaient de beaux bijoux retrouvés dans des tombes²⁸ de la Tène ancienne III (IV^e siècle av. J. C.). A Bourg-Saint-Maurice, comme à Aime²⁹ vivaient d'autres communautés.

En plus, les Allobroges ont installé dans la haute vallée de l'Isère des places fortes au nom gaulois et remarquablement implantées : au Pas de Briançon (de *briga*, la citadelle en gau-

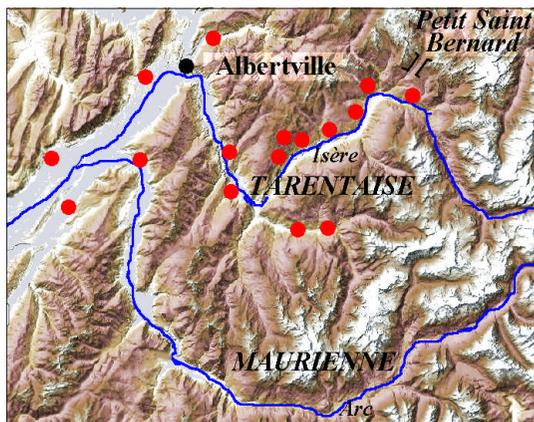


Fig. 69 - Noms de lieu d'origine gauloise dans les Alpes internes. Tous sont en Tarentaise.

²⁷ Au cours de l'histoire, la préférence particulière le Petit-Saint-Bernard, le plus important dans l'antiquité, a perdu son intérêt sous les Carolingiens au profit du Mont-Cenis.

²⁸ à Villette-d'Aime, N.D.-du-Pré, St-Jean-de-Belleville, St-Bon-Tarentaise.

²⁹ Le Châtelard à Bourg-Saint-Maurice et Saint-Sigismond à Aime.

Hannibal

lois) et à Villette-d'Aime (*Brigantione* à l'époque romaine) les postes sont placés sur des verrous rocheux qui barrent la vallée. D'autres aussi, qu'on ne connaît pas, ont pu jalonner le parcours et assurer la sécurité de la circulation et du trafic entre la Gaule chevelue et la Cisalpine, dans le pays des Ceutrons qui n'était pas forcément accueillant aux voyageurs.

Les monnaies gauloises sont quasi-absentes dans le domaine des peuples alpins indépendants, comme les Ceutrons et les Médulles de Maurienne, alors qu'elles abondent comme on le verra plus loin, isolées ou en dépôts en Allobrogie : les Alpains n'en connaissaient pas l'usage. Pourtant une a été trouvée au col du Petit-Saint-Bernard, issue des ateliers des Séquanes³⁰ : c'est le témoignage de la fréquentation internationale de ce passage...

Il y a dix toponymes gaulois³¹ en Tarentaise même (Fig. 69), prouvant une "celtisation" poussée des terroirs par les Allobroges. Par opposition, la Maurienne en est dépourvue sauf un qui se situe justement à l'entrée de la vallée, celui de Randens. Ce village marque la frontière³², ce qui signifie bien que la vallée de l'Arc était considérée comme un territoire étranger par les Allobroges.

Pourquoi le Allobroges ont-ils choisi la route qui passait chez les Ceutrons et non chez les Médulles alors que ni la géographie ni les conditions de vie ne s'y opposaient a priori ? On l'ignore mais c'est un fait.

Cette très forte influence gauloise dans la haute vallée de l'Isère est manifeste après la victoire d'Auguste sur les peuples alpins indépendants en 14 avant J.-C. car les Ceutrons ne sont pas mentionnés sur l'arc de Suse ni sur le Trophée de la Turbie comme peuple vaincu : ils devaient être considérés

³⁰ On a vu que d'autres monnaies séquanes proviennent de Chapareillan et de Chignin.

³¹ Montmélian à Venthon, Notre-Dame-de-Briançon, *Brigantione* à Aime, Brides-Bains, Bornand à Cevins, Combe Vion à Montgirod, Breuil à Séez, Hautecour et Aime.

³² En rive droite, le bourg de Randens a un nom gaulois qui signifie la frontière (*randa*), et en rive gauche, lui fait face une éminence, la Charbonnière (à Aiguebelle). Celle-ci a révélé de très nombreux vestiges depuis le début de l'âge du Bronze jusqu'à l'époque moderne. Ce fut un habitat puis une place forte gauloise, romaine et à plusieurs reprises savoyarde. Y furent trouvés, entre autre, plus de 10 monnaies allobroges. Aucun autre oppidum n'a été reconnu en Maurienne.

comme des alliés ou des amis de Rome au même titre que les Allobroges, contrairement aux autres peuples conquis comme les Médulles ou les Salasses du Val d'Aoste. Pline l'Ancien nous en donne l'explication claire : « *Il y a en outre des populations jouissant du droit latin, telles que... les Centrons limitrophes...* » (XXIV, 3). ».

L'archéologie montre ainsi sans ambiguïté la prééminence de la Tarentaise que les Gaulois ont fréquenté très tôt, dès le IV^e siècle avant J.-C. Les Allobroges ont ensuite véritablement colonisé le pays un siècle plus tard. Si la Maurienne n'était pas en dehors des échanges commerciaux avec le monde gaulois, elle était considérée comme un pays étranger comme on vient de le voir avec sa frontière à Randens. Hannibal disposait ainsi en Tarentaise d'une route qui fonctionnait depuis longtemps et que Strabon (57 avant J.-C. - 25 après J.-C.) dit être la seule « carrossable » 200 ans plus tard dans les Alpes du Nord, ce qui traduit assez l'importance de son tracé (Strabon, IV, 7).

Une querelle inutile : vers les Taurins ou vers les Insubres ?

Voilà un litige fondamental que soulèvent la lecture et l'interprétation des textes : Hannibal est-il arrivé chez les Insubres (Fig. 59) par le col du Petit-Saint-Bernard ou bien chez les *Taurini*, peuple gaulois de la région de Turin, ce qui signifie dans ce cas, qu'il serait passé par un des deux cols ouvrant sur Suse et la Doire Ripaire, le Mont-Cenis ou le Montgenèvre.

Bien des historiens actuels avancent que le Carthaginois prend pied en Italie chez les Taurins. C. Jourdain-Annequin l'affirme « *On peut, sans risque de se tromper, partir d'une réalité sur laquelle les textes antiques sont unanimes : l'armée carthaginoise a franchi un col qui l'amenait chez les Taurini...* ». S. Lancel dit la même chose : « *Or, ajoute Tite-Live, on sait pertinemment qu'il redescendit chez les Taurini, dans cette vallée de la Doire Ripaire qui s'adoucit jusqu'à Turin.* »³³ Ces deux exemples synthétisent une thèse qui a largement cours aujourd'hui car cette unanimité vers Turin a été dictée il y a un demi-siècle par l'hypothèse de A. de Lavis-Trafford dont j'ai démontré l'erreur.

³³ Ces deux auteurs ne donnent malheureusement aucune explication à leur affirmation, tellement elle leur semble évidente...

Ce que dit Polybe

Polybe déclare au sujet de l'arrivée en Italie : « *Enfin, après avoir accompli l'ensemble du trajet depuis Carthagène en cinq mois et la traversée des Alpes en quinze jours, il aborda plein d'ardeur dans les plaines du Pô et chez le peuple des Insubres.* (III, 56) »³⁴. Cette phrase me semble très claire, au pied des Alpes il aborde chez les Insubres qui occupaient un territoire au nord du Pô, au débouché du val d'Aoste (Fig. 57).

On ne voit d'ailleurs pas pourquoi le Carthaginois, fin stratège et économe de ses forces, serait passé avec une armée affaiblie par la fatigue d'une pénible marche, par un col l'amenant directement chez les *Taurini* dont il connaissait les sentiments peu amènes à son égard, puisqu'il fut rapidement³⁵ obligé de les vaincre quand ses troupes furent reposées : « *Le premier soin qu'eut alors Hannibal fut de relever leur courage, et de leur fournir de quoi réparer leurs forces et celles des chevaux. Lorsqu'il les vit en bon état, il tâcha d'abord d'engager les peuples du territoire de Turin, peuples situés au pied des Alpes, et qui étaient en guerre avec les Insubres, à faire alliance avec lui. Ne pouvant par ses exhortations vaincre leur défiance, il alla camper devant la principale de leurs villes, l'emporta en trois jours, et fit passer au fil de l'épée tous*

³⁴ ou dans une autre traduction : « *Il y avait cinq mois et demi qu'Hannibal était parti de la nouvelle Carthage, en comptant les quinze jours que lui avait coûtés le passage des Alpes, lorsqu'il planta ses étendards dans les plaines du Pô parmi les Insubriens.* » ou encore « *Quand, cinq mois et demi après son départ de Carthagène ... il fit son entrée audacieuse dans la plaine du Pô, sur le territoire des Insubres* ».

C. Jourdain-Annequin me fait remarquer que le texte grec comporte une nuance qu'on traduit par « *dans les plaines du Pô et chez le peuple des Insubres.* » qui atténue l'affirmation nette qu'Hannibal serait allé « *dans la plaine du Pô chez les Insubres* ». J'en conviens bien volontiers, mais même si, au pied des Alpes, il s'est reposé chez les Salasses et ne s'est pas rendu immédiatement chez les Insubres à la sortie du Val d'Aoste, le terme de Taurins fait toujours défaut chez Polybe.

³⁵ car s'il est arrivé, au mieux début novembre dans la plaine du Pô, il a dû se reposer puis vaincre les Taurins avant la fin décembre, moment où eut lieu la bataille du Tessin contre les Romains., entre le territoire des Salasses et des Insubres.

Hannibal dans les Alpes

ceux qui lui avaient été opposés, et de cruelle manière, peu après son arrivée en Italie. (Polybe III, 60). »

De plus, un roi de Gaule cisalpine l'attendait car il était venu jusque sur les bords du Rhône pour lui demander son soutien dans sa lutte contre les Romains : « Il [Hannibal] introduisit dans l'assemblée un roitelet nommé Magile, qui était venu le trouver de la plaine du Pô, et fit expliquer aux troupes par un interprète les résolutions que les Gaulois avaient prises. Trois choses, dans le discours de Magile, étaient particulièrement faites pour encourager les soldats : en premier lieu, l'impression que produisait sur eux la présence de gens qui venaient les appeler à leur secours et leur promettaient leur appui dans la guerre contre les Romains. Ensuite, la confiance qu'inspirait cette promesse de les conduire en Italie par des chemins rapides et sûrs, où ils ne manqueraient jamais du nécessaire ; enfin la description qu'on leur faisait de la fertilité du pays où ils allaient, de son étendue et des dispositions belliqueuses où étaient les populations qui devaient les aider à combattre les armées romaines. (Polybe, III, 44) ».

Magile faisait partie de ceux qui combattaient les Romains dans la plaine du Pô.

En effet, les Insubres souvent en guerre contre Rome³⁶ venaient encore de se révolter, en été 218, ainsi que le dit Tite-Live « *les Boïens[en Romagne] de concert avec les Insubres, s'étaient soulevés, moins à cause de leur vieille haine contre les Romains, que pour un motif tout récent, le vif dépit que leur causaient les colonies de Plaisance et de Crémone qu'on venait d'établir dans leur pays, sur les rives du Pô. (XXI, 24) »*. Ceci deux à trois mois avant la rencontre du roi Magile avec Hannibal. Il aurait été tout à fait anormal qu'il n'aille pas directement chez les Insubres qui avaient besoin de lui et qui l'attendaient.

³⁶ voir l'épisode des Gésates avec les Insubres en 231 et au printemps de 218, moins d'un an avant le passage d'Hannibal, ils se révoltent encore une fois contre Rome.



Fig. 70 - Sur la table de Peutinger, au II^e siècle après J.-C., les Insubres sont bien localisés au nord du Pô et la route romaine Aoste-Milan passe chez eux.

On remarque que le nom « Insubres » est situé à deux endroits, à l'est du Tessin et à l'ouest là où se placent Eporedia (Ivrée) et Vergellio (Vercelli), c'est à dire que l'extrémité du Val d'Aoste, à Ivrée, est chez eux. La frontière entre Salasses et Insubres devait se placer au verrou de Bard, à la sortie du Val d'Aoste, encore dominée par une imposante citadelle (Bar en gaulois signifie hauteur fortifiée).

Cet accueil chaleureux prévu chez ce peuple ami, est encore confirmé dans la harangue du Général à ses troupes au col : « Il leur montrait donc les plaines du Pô, leur rappelait les dispositions sympathiques des Gaulois qui y habitaient (Polybe III, 54) ». Ces « dispositions sympathiques » ne pouvaient pas se trouver chez les Taurins qu'il allait bientôt devoir massacrer.

En résumé, Polybe ne parle pas d'une arrivée chez les Taurins mais chez les Insubres qui attendaient Hannibal pour combattre les Romains et le Carthaginois a tout intérêt à venir les aider pour s'opposer à leur ennemi commun, il vient en Italie dans ce but... Ce n'est que peu après, qu'il vaincra les Taurins qui ont refusé la paix proposée, cherchée et souhaitée pourtant par le Carthaginois qui aurait préféré faire l'économie d'un combat superflu et inutile à ses projets.

Ce que dit Tite-Live

Voyons maintenant le texte de Tite-Live sur lequel des historiens fondent leur conviction qu'Hannibal est passé dans la région du Mont-Cenis « *Lucius Cincius Alimentus, prisonnier d'Hannibal, comme il l'écrit lui-même, serait pour moi une autorité décisive, s'il n'eût jeté quelque confusion dans son calcul [de la composition de l'armée punique], en y comprenant les Gaulois et les Ligures : si on les compte, quatre-vingt mille hommes d'infanterie, dix mille de cavalerie furent conduits en Italie. Mais vraisemblablement, et plusieurs historiens en font foi, l'armée carthaginoise ne s'éleva à ce total que par la jonction de ces peuples. Cincius ajoute avoir entendu dire à Hannibal lui-même, qu'il avait perdu trente-six mille hommes, et une quantité prodigieuse de chevaux et d'autres bêtes de somme, depuis le passage du Rhône, jusqu'à sa descente en Italie, sur les terres des Taurini, limitrophes de la Gaule cisalpine.* (XXI, 38, 3-4-5) ». Ici, Tite-Live qui émet lui-même des doutes sur la véracité des calculs de *Cincius*, diminue de ce fait la valeur de son témoignage mais il doit donner l'impression qu'il le croit.

En effet la raison des propos de Tite-Live indiquant l'arrivée chez les Taurins, est évidente : comme il fait passer, en opposition avec Polybe, le Carthaginois au Montgenèvre³⁷, il se contredirait en le faisant aborder la plaine ailleurs que chez eux. Nous avons évoqué plus haut sa volonté délibérée d'occulter les distances parcourues dans les Alpes, indiquées par Polybe et probablement aussi par les historiographes, distances qui auraient contredit son itinéraire³⁸. Conscient des modifications qu'il apportait aux récits des historiens, il prend ses précautions en prévenant le lecteur que d'autres ne sont pas du même avis que lui : « *je trouve fort étrange qu'il y ait tant d'incertitude pour l'endroit où Hannibal traversa les Alpes.* (XXI, 38) ».

C. Jourdan-Annequin écrit en 1999 : « *Ce fut lui, qui croyant à l'histoire "pragmatique", allait s'efforcer de faire se rejoindre ces deux parcours inconciliables, celui de Polybe par le nord et celui que les Romains connaissaient bien par la Durance, en reconstituant un itinéraire invraisemblable qui pour des siècles devait entraîner la perplexité des*

³⁷ « Hannibal, après le passage de la Durance, gagna les Alpes » Tite-Live, XXI, 32.

³⁸ Hannibal aurait touché la Durance près des Tricorii, vers Gap, mais c'est en amont d'Embrun que commencent véritablement les « montagnes » sur une distance que Polybe fixe à 210 km (1200 stades). Entre Embrun et la plaine du Pô il y a moins de 160 km, on est donc loin du compte et Tite-Live s'est bien gardé de donner des chiffres...

historiens. ».

La raison du choix de Tite-Live est probablement simple car l'existence de la Voie domitienne, aménagée en 118 avant J.-C.³⁹ par les ingénieurs romains sur l'antique tracé protohistorique, change la conception de la traversée des Alpes que pouvaient avoir les Romains du I^{er} siècle après J.-C. Effectivement il n'était pas concevable qu'Hannibal n'ait pas pris la route bien connue en venant d'Espagne et, malgré le texte clair d'un vieil historien, un itinéraire plus septentrional, accessible à une armée, ne pouvait pas exister. Sentiment partagé par Strabon qui s'est senti obligé de caviarder l'histoire en faisant dire à Polybe qu'Hannibal était passé par un col donnant sur les Taurins et non chez les Salasses : « [Polybe] *nomme ensuite leurs principaux cols ou passages, au nombre de quatre seulement, un premier col chez les Ligures (c'est le plus rapproché de la mer Tyrrhénienne) ; un autre chez les Taurins, qui est celui que franchit Hannibal ; puis le col où aboutit la vallée des Salasses...* (IV, 6) ». Or Polybe n'a jamais écrit cela !

Il est difficile d'écrire l'histoire...

Bien des historiens suivent Tite-Live quant à l'arrivée chez les Taurins car un amateur dit avoir trouvé un col d'où la plaine padane apparaît suivant les termes de la harangue au col. Tout s'éclaircit alors et il n'est plus besoin d'imaginer un autre col que celui du Clapier. Mais pour passer par la vallée de l'Arc, il faut refuser l'itinéraire de l'historien romain par la Durance. Comment sortir de cette impasse ? en se référant de nouveau à Polybe et accepter le passage chez les Allobroges. En un mot, certaines allégations de Tite-Live sont retenues, pas d'autres et il en est de même pour celles de Polybe : on compose ainsi une synthèse hétéroclite en prenant chez chacun ce qu'on a envie d'y trouver. On est loin des stricts critères anglo-saxons nécessaires à la validité d'une hypothèse !

³⁹ à l'instigation du général romain Domitius Aenobarbus, qui devait assurer les communications avec Rome au moment de la création de la Narbonnaise. Elle franchit les Alpes au col de Montgenèvre, suit la vallée de la Durance, longe le Luberon par le nord, franchit le Rhône à Beaucaire, passe par Nîmes et suit la côte du Golfe du Lion jusqu'à l'Espagne. Elle contourne le territoire de Massalia, cité grecque indépendante jusqu'en 48 avant J.-C.

La position des spécialistes qui optent pour le tracé par la Maurienne et ses cols afin d'arriver en Piémont, me semble non fondée et leurs interprétations des textes comme leurs arguments non convaincants ; en outre, ils n'amènent aucune preuve de l'utilisation de cette route, au jour le jour, avec ses différentes péripéties suivant la relation de Polybe.

Tous les historiens disposent des mêmes textes mais ont beaucoup varié dans leurs exégèses, comme C. Jourdan-Annequin le souligne avec humour : « *Amusons-nous un peu, en 1835 un sondage donnait en tête (pour 90 suffrages) le Petit-Saint-Bernard (33), puis le Montgenèvre (24), le Grand-Saint-Bernard (19), le Mont-Cenis (11), et la Traversette (3). Un siècle plus tard, en 1930, le Montgenèvre passe en tête avec 40 défenseurs suivi, dans l'ordre, par le Grand-Saint-Bernard, le Mont-Cenis, le Petit-Saint-Bernard, l'Autaret, la Traversette...* » Il y a plus de 150 ans, un dixième seulement préféraient le Mont-Cenis mais plus d'un tiers n'étaient pas gênés par une arrivée d'Hannibal chez les Salasses au Petit-Saint-Bernard !

Comme pendant plus d'un siècle et demi, aucun élément historique ou littéraire nouveau n'est venu modifier ou éclairer les sources antiques, un indice qui s'accordait avec un discours de circonstance, suffit à désigner un col impossible à passer pour une armée, celui du Clapier. On est loin de la preuve irréfutable attendue...

Ce que deviennent les témoignages historiques, longtemps après les faits...

Au IV^e siècle, Ammien Marcellin fait un raccourci assez déconcertant de l'itinéraire d'Hannibal : « *Mais Hannibal fut averti de la présence de Scipion par des transfuges ; et comme il n'avait pas moins de décision dans l'esprit que de finesse, il prit à Turin des guides qui le conduisirent dans une autre direction, par le Tricastin et l'extrême frontière des Voconces, jusqu'aux défilés des Tricores.*

Là il s'ouvrit un passage où nul ne s'en était frayé avant lui, en perçant une énorme roche, amollie au moyen d'un grand feu et de vinaigre qu'il y avait fait répandre ; puis, traversant le lit vagabond et dangereux de la Durance, il envahit soudain les campagnes d'Etrurie. » (XV, 10).

Prendre des guides à Turin pour aller dans le Tricastin puis passer directement du lit de la Durance à l'Etrurie après avoir ramolli la roche au vinaigre, il faut oser...

C'est pour ça que rien ne vaut un récit de première main, comme celui de Polybe...

LA MARCHE D'HANNIBAL DANS LES ALPES

Avant de s'engager dans une expédition risquée contre Rome, Hannibal avait pris des renseignements sur la route, les difficultés matérielles et celles que pouvaient lui causer les habitants des Alpes : « *ils lui dirent que la traversée des Alpes serait extrêmement pénible, vu la hauteur de ces montagnes, mais non pas impossible.* (Polybe, III, 34) ». Les obstacles ne le dissuadèrent pas de conquérir l'Italie en surprenant l'armée romaine par une route où Cnèius

Cornélius Scipion ne l'attendait pas, par un col alpin autre que celui du Montgenèvre très fréquenté donc trop connu.

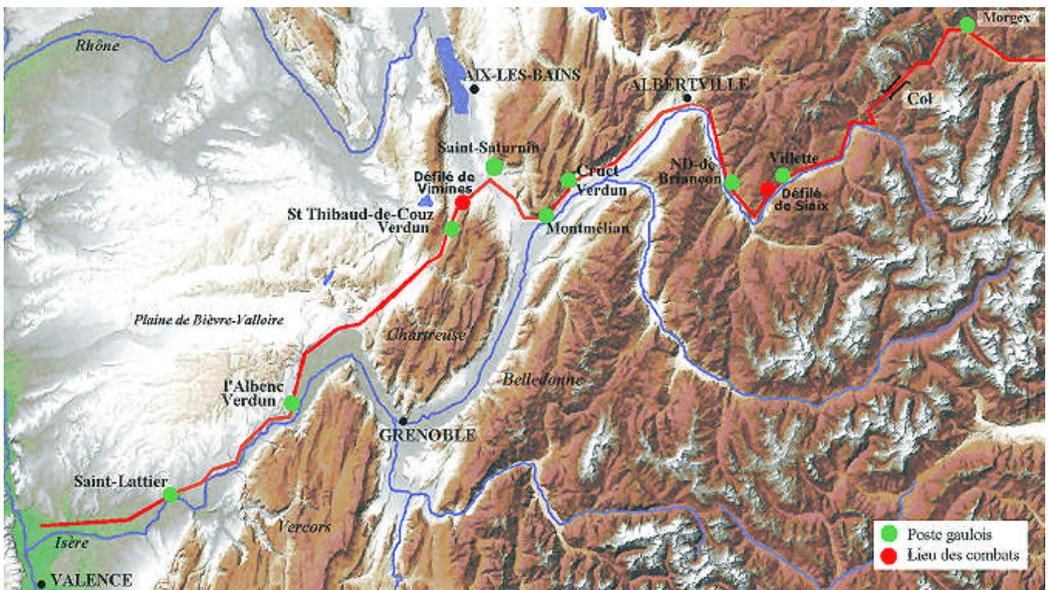


Fig. 71 - L'itinéraire d'Hannibal du Rhône vers Italie

Une énigme historique dans la vallée de l'Isère

« *Hannibal, après avoir en dix jours, parcouru le long du fleuve huit cents stades, commença la traversée des Alpes* (Polybe III, 50) ». Polybe dit en grec : *potamos* qui est généralement traduit par « fleuve » mais en réalité ce terme couvre tout « courant d'eau », du fleuve au ruisseau.

Un paradoxe apparaît dans le temps bien long passé pour aller du Rhône à l'entrée dans les Alpes, 10 jours pour faire 145 km car un stade fait 184 m, quand on le compare aux 135 km parcourus en 9 jours en montagne avec les difficultés et les mauvais chemins, dont deux jours de combat. Je souligne bien 10 jours et non 10 étapes comme il y a 9 jours dans les Alpes jusqu'au col pour 8 étapes et 6 jours après le col pour 3 étapes. Ce problème est le même pour n'importe quel itinéraire retenu, quel que soit le point de départ et quel que soit le col emprunté.

L'armée avait mis quatre jours le long du Rhône (soit 125 km si elle a traversé le fleuve à Roquemaure, ce qui est accepté par les meilleurs spécialistes), pour des étapes d'une trentaine de kilomètres, concevables sur une bonne route plate soit environ 10 heures de marche pour les éléphants. On peut parler ici de marche forcée car Hannibal voulait rapidement s'éloigner des troupes romaines qui n'étaient pas loin. « [Scipion] *arriva sur les bords du fleuve trois jours après le départ des Carthaginois.* » dit Polybe (III, 49), moins de 100 km séparent les deux armées.

Quelque chose a eu lieu que nous occulte le narrateur.

On sait qu'Hannibal craignait terriblement les Allobroges « [il n'entraît] *qu'en tremblant sur les terres des Gaulois nommés Allobroges* (III, 49) » au point de se faire accompagner par des soldats ségovellaunes de « l'Isle » pour former son arrière garde au début du parcours.

Or sur la basse Isère, deux oppida allobroges barraient la route en rive droite : à Saint-Lattier et à l'Albenc et un en rive gauche à Saint-Just-de-Claix (on verra plus loin pourquoi cette rive n'a pas été utilisée). Y-a-t-il eu résistance au pied du puissant oppidum des Etroits, c'est possible avec des Gaulois valeureux dont on connaît les redoutables épées et lances en fer retrouvées dans la

Hannibal

région⁴⁰. Y a-t-il eu compromis négocié par de longues palabres ? Les Ségovellaunes de l'Isle étant des ennemis des Allobroges, leur présence a-t-elle influé sur des accords obtenus pour parcourir le pays et probablement y prélever de quoi vivre pendant la durée du parcours ?

On peut évaluer à trois ou quatre jours le temps consacré à combattre ou à parlementer puisque 145 km peuvent s'effectuer en 6 jours dans des conditions normales de route quand le terrain n'est pas accidenté, ce qui est le cas dans la basse vallée de l'Isère.

Pour expliquer la cause de ces journées perdues, l'hypothèse de combats semble peu probable car Polybe dit : « *Tant que les Carthaginois étaient dans les plaines, tous les chefs des différents secteurs des Allobroges se tenaient tranquilles par crainte des cavaliers et des barbares qui les escortaient* (III, 50) » : à mon sens si les Allobroges se tenaient tranquilles ce n'est pas par « *crainte des cavaliers et des barbares* », faux prétexte pour cacher des transactions.

N'oublions pas que le cœur de Polybe penche pour le Carthaginois dont il n'a de cesse de vanter le courage et ses mérites de tacticien.

S'il y avait eu des actions violentes, Hannibal en serait sorti vainqueur et en aurait été glorifié mais Polybe n'en dit rien, contrairement à la précision habituelle de son récit. Pour lui, il valait mieux passer sous silence des accords efficaces mais peu glorieux et faire croire que l'armée punique inspire toujours la peur aux Allobroges tant redoutés. Passer sous silence des compromis prend alors toute sa justification.

Polybe n'omet pourtant pas de dire qu'il a fallu 10 jours pour parcourir 800 stades, il tait seulement les raisons qui ont causé cette lenteur. Considérons le problème : Ségovellaunes et Allobroges sont des voisins qui n'entretiennent pas de bons rapports, pourtant ils vont accompagner Hannibal sur une partie du parcours. Résultat évident d'un accord. Dans la formulation habile du texte de Polybe transparaît comme un aveu sous la forme d'une antithèse subtile : « *ils purent ainsi traverser sans encombre le pays des Allobroges, qu'ils n'abordaient pas sans appréhension*. (Polybe, III, 49) ». Les Puniques craignaient fort les Allobroges,

⁴⁰ On a vu qu'à la fin du IIIe siècle avant J.-C. une garnison importante était cantonnée près de Rives (au débouché de la cluse de Voreppe) où un officier de haut rang et quelques soldats avaient été incinérés avec leurs armes.

dont la réputation de guerriers susceptibles et farouches était connue de tous, mais ils ont traversé le pays sans difficulté ! Comprenez qui peut... à mots couverts.

Les historiographes d'Hannibal ont-ils fait état de ces tractations, c'est peu probable car ni Tite-Live, ni les autres n'en soufflent mot. Polybe s'est forcément posé la question en écrivant sa chronique, puisque connaissant les lieux à l'inverse de Tite-Live, il savait que ces 800 stades pouvaient être parcourus plus rapidement. 50 ans après les faits, il a questionné sur place quelques rares contemporains ou leurs descendants qui ont dû raconter d'étranges histoires. Mais il gardait les bons motifs, que l'on vient de voir, pour éviter de plus amples commentaires.

L'énigme de ce temps trop long passé entre le Rhône et les Alpes, dont des chercheurs se sont souvent étonnés, se résout si on tient compte que les places fortes allobroges étaient en mesure de s'opposer au passage de l'armée punique et qu'Hannibal a dû trouver des solutions pour continuer sa route sans encombre, d'autant, on le verra, que le temps pressait à la veille des grands froids en montagne

Pas de commandement unique chez les Allobroges

Pourtant cette assurance de non agression n'a pas été valable pour toute l'Allobrogie car, averti de l'arrivée d'une armée peut-être hostile, les chefs des autres régions ont installé une surveillance sur les chemins qui permettaient d'arriver chez eux : « *les chefs allobroges se concertèrent, réunirent un contingent considérable et allèrent occuper les positions qui commandaient les lieux par où il devait nécessairement passer... Pendant le jour les Allobroges montaient la garde attentivement pour surveiller le passage, mais que la nuit ils se retiraient dans une ville voisine* . (Polybe, III, 50) ».



Fig. 72 – Du Rhône à l'Isère, les Morges et Arandons marquent une frontière nord-sud, entre le Daubhiné et la Savoie.

Hannibal

Car ils n’imaginaient pas qu’une troupe se déplacerait la nuit en terrain inconnu : on verra plus loin qu’Hannibal se rendra pourtant maître de ces positions en allant les occuper de nuit, avec un commando d’élite.

Pourquoi deux comportements différents chez des responsables d’un même peuple, dans un même pays, un pacifique dans la vallée de l’Isère et un autre belliqueux plus loin ? La raison en est évidente depuis que j’ai compris l’existence de frontières internes du pays des Allobroges. Les chefs sur la basse Isère s’engageaient seulement pour leur région et non pour celles où leur autorité n’avait pas cours. En effet, de nombreuses limites partageaient des territoires distincts. Entre autres, sur le flanc occidental de la Chartreuse, une limite séparait nettement l’ouest et l’est de l’Allobrogie, soit une Allobrogie occidentale des plaines et une orientale des montagnes correspondant à l’actuelle Savoie⁴¹. Cette frontière se suit sur près de 50 km par les cours de trois Morges et d’un lieu-dit Arendons quand on sait que Morge est un mot gaulois qui qualifie un cours d’eau frontière et Arendons veut dire « près de la frontière » (Fig. 72). Les Ségovellaunes, qui formaient l’arrière garde des Carthaginois depuis la frontière, les ont accompagnés dans le premier territoire seulement « *mais quand ces derniers (les Ségovellaunes) s’en furent retournés dans leur pays et qu’Hannibal commença à s’engager dans la montagne.* (Polybe, III, 50) ».

Tous les propos de Polybe se comprennent parfaitement, sont transparents quand les réalités administratives et humaines du pays nous sont connues, ce qui montre le grand intérêt de la protohistoire qui permet de leur donner un sens et aussi l’incomparable exactitude du témoignage de l’historien.

SUR LE BORD DE L’ISERE

« Hannibal arrive à la frontière du territoire des Allobroges. Celui-ci, après quatre jours de marche, vint près d’un endroit appelé l’Isle, lieu fertile en blés et très peuplé, et à qui l’on a donné ce nom, parce que le Rhône et l’Isère, coulant des deux côtés, l’entourent et la rétrécissent en pointe à leur confluent. Cette île ressemble assez, et pour la grandeur et pour la forme, au Delta d’Egypte, avec cette différence néanmoins, que la mer et les bouches des fleuves

⁴¹ Tout près de cette frontière, le Guiers a toujours séparé le Dauphiné de la Savoie.

forment un des côtés de ce dernier, et qu'un des côtés du premier est fermé par des montagnes d'une approche et d'une entrée difficiles. Nous pourrions dire même qu'elles sont presque inaccessibles. Hannibal trouva dans cette île deux frères qui, armés l'un contre l'autre, se disputaient le royaume. L'aîné mit Hannibal dans ses intérêts, et le pria de lui aider à se maintenir dans la possession où il était. Le Carthaginois n'hésita point ; il voyait trop combien cela lui serait avantageux. Il forma donc une alliance avec lui, et l'aida à chasser son frère. Il fut bien récompensé du secours qu'il avait donné au vainqueur. On fournit à son armée des vivres et des munitions en abondance. On renouvela ses armes, qui étaient vieilles et usées. La plupart de ses soldats furent vêtus, chaussés, et mis en état de franchir plus aisément les Alpes. (Polybe, III, 49) ».

Après cet épisode pittoresque qui fut d'un grand profit pour l'armée, la marche vers les Alpes va débiter.

La basse vallée de l'Isère a livré peu de vestiges protohistoriques car la meilleure voie de pénétration dans les Alpes, à partir du couloir rhodanien, est la large et fertile plaine de la Bièvre-Valloire qui passe plus au nord. Pourtant des témoins marquent des occupations depuis la fin du Néolithique jusqu'à l'âge du Fer⁴². Même si elle n'avait qu'un intérêt local, une voie existait sur les bords de l'Isère car toutes les zones à peu près plates et cultivables étaient habitées depuis longtemps.

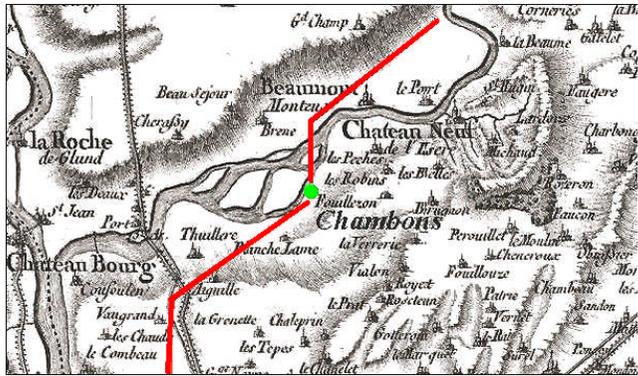


Fig. 73 - Au XVIII^e siècle, la carte de Cassini montre le chevelu des bras qui permettait une traversée facile de l'Isère, étalée et au faible débit en fin d'octobre.

En vert : Chambons.

Toute la zone porte encore dans le paysage la trace des méandres anciens.

⁴² Habitat du Néolithique final à l'Albenc, de l'âge du Bronze moyen à Romans, du Bronze final à Saint-Marcellin et à Tullins et du premier âge du Fer à Saint-Marcellin.

Hannibal

Plus haut j'ai montré qu'au III^e siècle avant J.-C. les bassins de Romans et de Valence ne font pas partie du territoire allobroge qui s'arrête au pied des collines molassiques de l'Herbasse. Le Valentinois appartient à la tribu des *Segovellaunii* dépendant de la confédération des Cavares.

Pour relier cette région avec le sud de l'Allobrogie il y a deux possibilités de parcours. La rive droite de l'Isère est la plus praticable avec de larges terrasses plates comme celles de Beaumont-Monteux, de Romans ou de Saint-Paul-les-Romans ; il n'y a aucun obstacle au passage, mis à part ceux que les hommes ont pu édifier pour se défendre. Pour l'atteindre depuis la rive gauche du Rhône, il faut traverser la rivière et un seul point existe où celle-ci n'est pas enfoncée dans les sédiments, n'a pas un lit étroit ou profond et où le courant n'est pas rapide. Ce point très favorable se trouve à Beaumont-Monteux, à l'ouest de Romans. Il devait être géré par des passeurs qui connaissaient les mouvements du courant, les divagations des bras comme leur profondeur : passer à gué une grosse rivière ne relève pas de l'improvisation. A l'ouest de Châteauneuf-d'Isère, peu avant le confluent avec le Rhône, un village pouvait abriter ces bateliers et il a eu une longue pérennité puisqu'il porte encore le toponyme gaulois de Chambons⁴³ (Fig. 73).

On peut se demander si, sur l'Isère, ne devaient pas exister de nombreuses barques ou embarcations qui auraient été utilisées pour la traversée des bras de la rivière : en effet lors des combats contre le soulèvement allobroge de 62-61 avant J.-C., Dion Cassius précise : « ...*Lentinus n'osa dans ce moment les empêcher de franchir le fleuve ; parce qu'ils avaient un grand nombre de barques.* (Hist. Rom. XXXVII, 47-48) ». Pourquoi ne pas imaginer le même regroupement de bateaux que les Gaulois étaient susceptibles d'utiliser 150 ans plus tard contre les Romains, très probablement au même endroit, le seul favorable au franchissement du cours d'eau.

⁴³ De *Cambo*, la courbe d'une rivière, le méandre ; dans ces lieux-dits on voit souvent la traversée d'un cours d'eau ou un gué comme à Eyzin-Pinet sur la Gère ou à Mizoën sur la Romanche (tous deux, sur ce qui sera plus tard sur la route romaine de Vienne au col du Montgenèvre)..



Fig. 74 – L'Isère, non endiguée, serpente naturellement avec un fort débit dans un lit profond entre Rovon et Romans..

Au XVIII^e siècle, la carte de Cassini montre bien le chevelu des bras qui permettait là une traversée facile de la rivière, étalée et au faible débit en début d'octobre, ce qui n'est plus le cas en amont où la rivière est encaissée (Fig. 73 et 74).

Il faut aussi envisager aussi l'hypothèse du passage en rive gauche, mais là, la rivière est profondément enfoncée dans un lit creusé dans la molasse ou des alluvions fluvio-glaciaires et ses abords sont souvent accidentés par des collines et quelques ravins profonds (Fig. 74 et 75). A partir du bassin de Valence, on ne retrouve pas de possibilité de franchissement aisé avant le seuil de Rovon, à près de 70 km en amont où la rivière s'étale à nouveau en bras multiples.

L'Isère traversée, Hannibal se trouve chez les Ségovellaunes, dans l'Isle, au nord de la rivière, et c'est là que se produit l'épisode des deux frères ennemis dont Polybe souligne l'intérêt que l'armée tirera de l'affaire : « *Hannibal y trouva, à son arrivée, deux frères qui se disputaient la royauté les armes à la main. L'aîné l'appela à son secours et le pria de l'aider à assurer son autorité ; Hannibal accueillit sa demande, car il voyait clairement l'intérêt immédiat qu'il avait à le faire. Il prit donc parti pour lui, l'aida à chasser le cadet et obtint du vainqueur des subsides de toute sorte : non seulement on fournit à ses soldats des vivres et d'autres munitions en abondance ; mais il put renouveler fort à propos toutes leurs armes, qui étaient vieilles et usées ; en outre, la plupart*

Hannibal

d'entre eux furent habillés et chaussés, ce qui leur permit de franchir les montagnes dans de bien meilleures conditions. Mais le plus grand service que ce roi rendit aux Carthaginois, ce fut de prendre avec ses troupes la suite de leur colonne et de les accompagner jusqu'à l'entrée des Alpes ; ils purent ainsi traverser sans encombre le pays des Allobroges, qu'ils n'abordaient pas sans appréhension. (III, 49) ».

Voilà donc une armée remise à neuf de pied en cape, accompagnée de troupes amies et prête à la conquête des Alpes. Reste étonnant le nombre d'armes et d'accessoires qu'a été sensé fournir ce petit peuple gaulois car cela paraît démesuré et peu vraisemblable d'être en mesure de d'équiper 38 000 hommes et 8 000 cavaliers : Polybe n'exagère-t-il pas ? Soit seule une petite partie a pu renouveler son matériel, soit l'effectif de l'armée a été très surestimé, les deux possibilités ne s'excluant d'ailleurs pas.

Un puissant oppidum, à Saint-Lattier, contrôle la route vers les Alpes

La route en rive droite de l'Isère était surveillée depuis le VIII^e siècle avant J.-C., à la fin de l'âge du Bronze, par un poste placé sur la haute colline des Etroits à Saint-Lattier. Voici donc un oppidum placé à l'extrémité orientale de la terrasse de Saint-Paul-les-Romans et du bassin valentinois (Fig. 75) qui contrôle le premier défilé de la rivière quand on arrive de la plaine de Valence.

La position de l'oppidum de Saint-Lattier est particulièrement favorable pour arrêter toute pénétration vers le nord, on l'a vu dans la première partie. Il n'existe pas de passage en dehors des bords de la rivière ; en arrière de la ligne de crête se développe un massif accidenté et peu pénétrable (Fig. 76 à 78).

Hannibal dans les Alpes

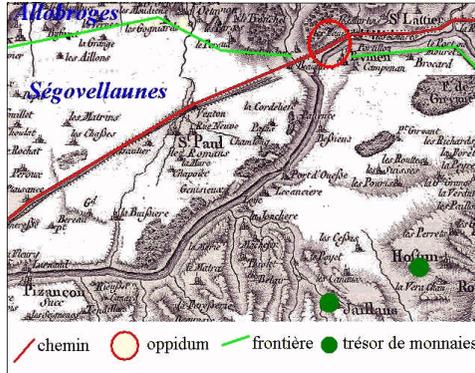


Fig. 75 - L'Isère est très enfoncée dans son lit comme le figure bien la carte de Cassini. La rive gauche, accidentée par les reliefs et de petits cours d'eau dans des ravins, est peu propice à l'établissement d'une route importante. Le cercle vert marque l'Étroit de Saint-Lattier où se place le premier oppidum gaulois contrôlant l'entrée en Allobrogie depuis le territoire des Ségovellaunes.

Cette zone ne s'appelle pas "les Étroits" sans raison... qui oblige route et voie ferrée à s'accrocher sur la pente, l'une au-dessus de l'autre, avec de grosses infrastructures de soutènement.

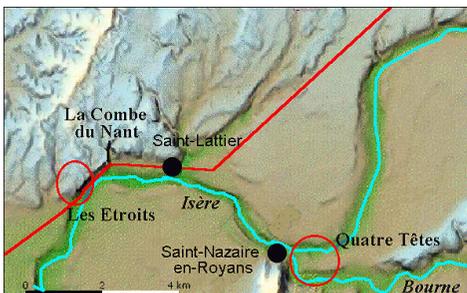


Fig. 76 – L'oppidum gaulois des Étroits au bord de l'Isère qui coule dans un lit profond. En face, l'oppidum des Quatre têtes contrôle le confluent Isère-Bourne

Hannibal

Fig. 77 - L'Isère, puissante et large, coule contre la crête rocheuse des Etroits.



Fig. 78 – Les cultures délimitent bien aujourd'hui la surface de l'oppidum des Etroits dont les pentes tout autour sont boisées. Au sud, le village de la Baudrière, à l'extrémité de la terrasse de Saint-Paul-les-Romans.

Ainsi, on comprend mieux qu'Hannibal n'ait pas voulu forcer ce passage facile à défendre par les Allobroges, d'autant qu'il y avait en amont, à l'Albenc, un autre défilé qui matérialisait une autre ligne de résistance probablement tout aussi efficace. Il voulait passer, mais sans risque et sans perte car il n'était qu'au début de sa campagne et devait conserver ses forces pour l'Italie. Toutes ses attitudes et ses initiatives avant la plaine du Pô traduisent ce souci constant, ne gaspiller ni temps, ni hommes, ni matériel avant son contact avec l'ennemi romain. Ce sera de plus en plus évident tout au long de sa traversée des Alpes.

Une deuxième ligne de défense à l'Albenc

En remontant le cours de l'Isère, un autre oppidum contrôle la route à l'Albenc, à 26 km des Etroits. Une éminence haute et escarpée, surplombe de 100 m la rive droite de l'Isère. C'est le sommet d'une langue rocheuse nommée Verdun, protégée de trois côtés par des à pic et un fort ensellement au nord ; c'est un site défensif idéal au nom bien évocateur.

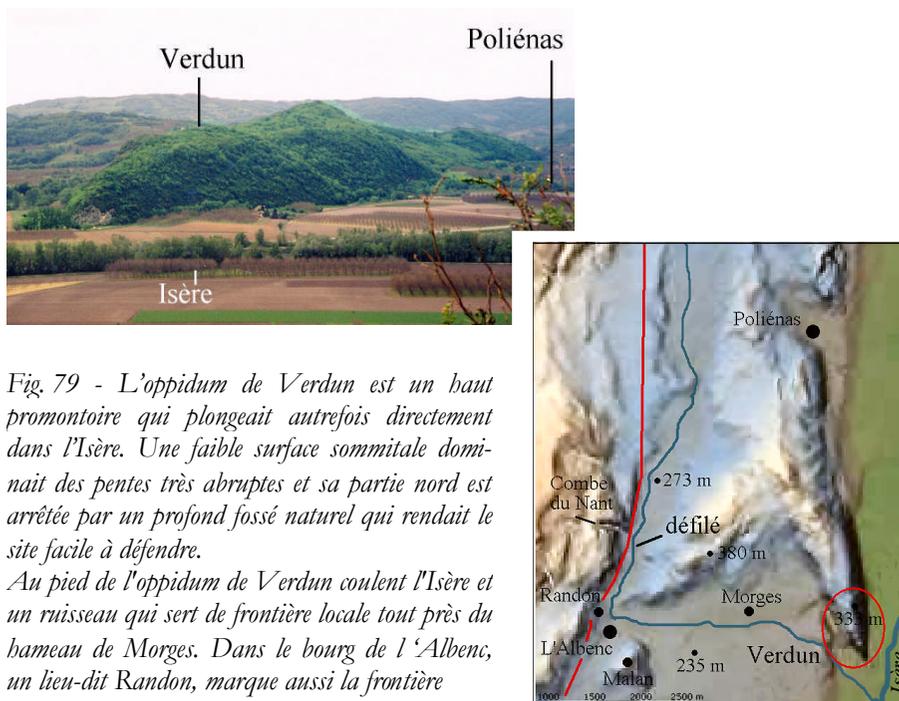


Fig. 79 - L'oppidum de Verdun est un haut promontoire qui plongeait autrefois directement dans l'Isère. Une faible surface sommitale dominait des pentes très abruptes et sa partie nord est arrêtée par un profond fossé naturel qui rendait le site facile à défendre.

Au pied de l'oppidum de Verdun coulent l'Isère et un ruisseau qui sert de frontière locale tout près du hameau de Morges. Dans le bourg de l'Albenc, un lieu-dit Randon, marque aussi la frontière

Entre la rivière et la montagne, un ruisseau borde le hameau des Morges et se prolonge, dans le bourg, par une rue bordées de vieilles maisons au quartier de Randon (*Morginno*, le cours d'eau frontière et *randa*, la limite) ; voilà une frontière, bien indiquée par deux toponymes, qui barre un passage de trois kilomètres de large, au pied d'un oppidum au nom gaulois (Fig. 79).

Autre preuve d'une présence allobroge importante, à 500 m de là, une petite butte conique domine la plaine de 120 m et porte le nom de Malan : est-ce un *Mediolanon* (*Mediolanum*, centre religieux d'un territoire en gaulois), ce qui pourrait être le cas dans cette région qui possède encore tant de toponymes gaulois.

On remarquera encore que sur le défilé s'ouvre la Combe du Nant, comme il y a une autre Combe du Nant (*Nant*, c'est une combe en gaulois) à côté de l'oppidum de Saint-Lattier et une autre encore à deux kilomètres de l'oppidum de Dun à Anjou : coïncidence troublante où le même toponyme gaulois voisine avec des oppida... En Allobrogie se sont les seules Combes du Nant encore existantes !

Hannibal

Un dépôt de 592 monnaies gauloises, enfoui à Poliénas, localité placée un kilomètre plus au nord (Fig. 74, 75), date de 130/120 avant J.-C., ce qui signifie encore que la région était bien occupée, très probablement depuis longtemps.

La route vers le nord

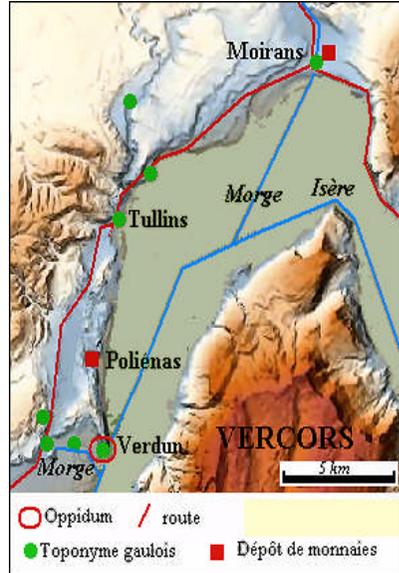
La présence gauloise est toujours attestée sur cette rive droite de l'Isère, par de nombreux toponymes : entre l'Albenc et Moirans, sur moins de 20 km, il y en a sept, en plus de la place forte de Verdun et de la Combe du Nant à l'Albenc. A Tullins la troupe et les animaux ont pu s'abreuver, au bord de la route, à la source de Bourbouillon (de *borvo*, le dieu des eaux) et plus loin passer à Vourey (de *vobero*, au bas d'une pente en gaulois) au pied de la montagne (Fig. 80 et 81).

Bien qu'il soit impossible de préciser le nombre et l'emplacement des haltes depuis le Rhône, un campement a pu être établi près de Moirans ou de Voiron pour que puisse se partager à peu près équitablement, sur deux étapes, la distance d'une cinquantaine de kilomètres entre les rives de l'Isère et Chambéry.



Fig. 80 - Résurgence de la fontaine de Bourbouillon, au pied des pentes au bord de la route à Tullins, Isère.

Fig. 81 - La voie gauloise passe entre le chaînon de Poliéna-Verdun et les pentes molassiques du massif des Chambarans. Elle partira vers le nord dans vallée de la Morge en direction de Voiron.



EN CHARTREUSE

Entre l'Isère et Chambéry

« Tant que les Carthaginois étaient dans les plaines, tous les chefs des différents secteurs des Allobroges se tenaient tranquilles par crainte des cavaliers et des barbares qui les escortaient ; mais, dès que ceux-ci s'en furent retournés dans leur pays et que les gens d'Hannibal eurent commencé à s'avancer au milieu des défilés, alors les chefs des Allobroges, ayant réuni des forces suffisantes, allèrent occuper les endroits favorables par où il fallait de toute nécessité que les troupes d'Hannibal fassent leur montée. (Polybe, III, 50) ».

Mon itinéraire s'écarte du cours de l'Isère au niveau du débouché de la cluse de Voreppe, à la sortie des massifs de Chartreuse et du Vercors. De là, l'armée carthaginoise remonte vers le nord sur un tracé que personne n'avait

Hannibal

envisagé jusqu'à maintenant : il parcourt des régions fort occupées au relief peu accidenté, dans une zone frontière entre deux territoires allobroges, comme on viens de le voir.

Quels sont les arguments qui m'ont incité à ce choix ? Il y en a plusieurs. D'abord trouver le premier lieu d'accrochage entre Gaulois et Puniques à 800 stades du Rhône. Celui-ci devait se placer près d'une ville importante et d'une zone suffisamment peuplée pour fournir un contingent de soldats apte à tenir un défilé, posséder des vivres assez abondantes pour nourrir pendant « deux à trois jours » une armée de 38 000 hommes et 8 000 cavaliers... Où trouver cette région ? Au cœur des Alpes je n'en connaissais qu'une convenant par sa taille et par sa densité de population : le bassin de Chambéry dominé par le puissant oppidum de Saint-Saturnin. Outre de nombreux toponymes gaulois, la cluse de Chambéry, importante région de passage entre les grandes vallées de l'ouest et l'intérieur des Alpes par la Combe de Savoie, possède des traces préhistoriques de toutes les époques, et en particulier un semis de monnaies gauloises, allobroges et séquanais, ce qui traduit occupations multiples et trafics commerciaux⁴⁴.

Maintenant où découvrir, tout près de Chambéry, un chemin surplombant un précipice susceptible de correspondre au lieu du pillage décrit par Polybe ? La cluse de Chambéry, le Grésivaudan ou la large vallée de l'Isère n'en présentent aucun, tout est plat. Pour atteindre la « ville » de Polybe il ne restait que la Chartreuse et la vallée de Couz ouverte par la gorge de Vimines-Saint-Cassin sur les abords immédiats de la plaine (Fig. 83) ; c'est là où passera plus tard la route romaine de Vienne à Milan. Voilà l'élément majeur de mon choix conforté par le gain d'une étape et l'intérêt de réduire une poche de résistance éventuelle autour de l'oppidum.

L'oppidum de Saint Saturnin domine Chambéry, au-dessus du *Lemin-cum* gallo-romain, devenu aujourd'hui le quartier de Lémenc (Fig. 99). Avec une dizaine d'hectares c'était le deuxième en importance en Allobrogie et une place forte essentielle pour les Gaulois qui aurait constitué une menace potentielle à l'arrière d'une armée pénétrant dans les Alpes. Hannibal devait la neutraliser

⁴⁴ Il y a six sites de découverte à Montmélian, Chignin, Chapareillan et les Marches.

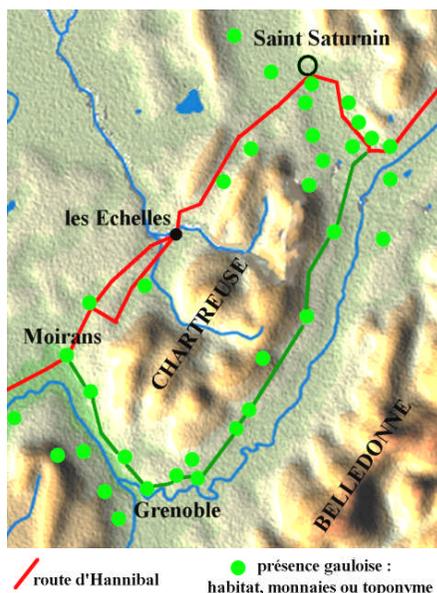
pour sa tranquillité ultérieure, c'est une nécessité tactique car ses accords de « non agression » passés dans la basse vallée de l'Isère n'avaient plus cours ici, comme on l'a vu.

Pour atteindre cette place forte, le général carthaginois n'a donc pas emprunté la vallée de l'Isère qui semblerait la meilleure route car sans difficulté, sur les éboulis de bas de falaises au pied oriental de la Chartreuse, dans un pays fertile et bien habité comme l'atteste les sites et les toponymes. Pourtant à Moirans, il s'engage vers le nord, sur le bord occidental du massif. Par ce tracé, de la cluse de Voreppe à Chambéry il y a moins de 50 km, soit deux étapes, alors qu'il y en a près de 80 en passant par Grenoble, soit longues trois étapes (Fig. 83).

Forcément après le retard pris le long de l'Isère et la route qui lui restait à faire, pressé par le temps et le froid de novembre qui approchait, c'était une bonne raison pour ne pas allonger sa route inutilement...

Mais on verra que ce choix n'était pas des plus judicieux. Si le gain de temps est une bonne raison, il ignorait que le chemin qui l'attendait juste avant Chambéry était très étroit. Était-il bien renseigné ? On peut en douter quand on suit le déroulement des opérations qu'en fait Polybe, avec beaucoup de détails significatifs.

Fig. 83 – La route d'Hannibal passe à l'ouest de la Chartreuse et non par la vallée du Grésivaudan.



La route de la Chartreuse

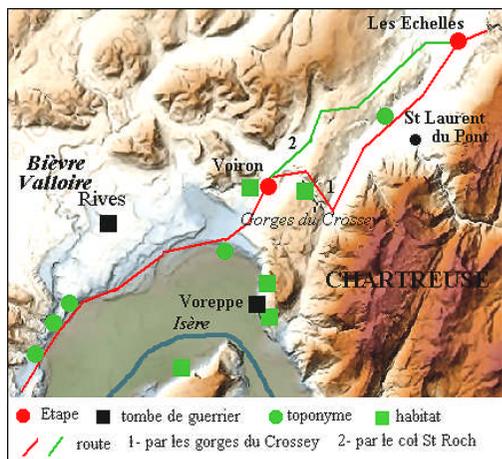
De Moirans, à l'extrémité de la cluse de Voreppe, la route suit le cours de la Morge, rivière frontière importante entre deux tribus allobroges comme nous l'avons vu. Elle passe dans un profond vallum morainique glaciaire qui ne pose aucun problème de circulation, même s'il n'est pas très large (Fig. 82). Ensuite c'est Voiron habité par les Gaulois au quartier de Sermorens et de là il faut rejoindre la plaine du Guiers Mort, à l'est. Il y a deux tracés possibles (Fig. 83 et 84).



Fig. 82 – Le vallum morainique étroit où passe la Morge pour atteindre Voiron, est occupé aujourd'hui par la route et une zone industrielle.

Un suit la Morge qui remonte jusqu'au col de Saint-Roch (596 m d'altitude) à Saint-Aupre, sur un chemin facile puis descend en suivant le cours d'un ruisseau, encore une Morge, jusqu'au Guiers Vif atteint près des Echelles. L'autre tracé passe par Coublevie et Saint-Etienne-de-Crossey : on pénètre dans la vallée morte des gorges de Crossey où une occupation gauloise a été retrouvée dans une grande grotte (Fig. 85).

Fig. 84 - Présence gauloise et les deux tracés possibles de la route entre la vallée de l'Isère et les Echelles



Ce passage facile de deux kilomètres débouche sur la plaine de Saint-Laurent-du-Pont que l'on sait avoir été occupée dès le XV^e siècle avant J.-C.⁴⁵ et aussi à l'époque gauloise avec un énorme trésor de monnaies à Villette.

Des deux routes, la seconde est sans relief, en pente faible et progressive pour déboucher dans un territoire que l'on sait bien occupé. Pourtant la première, bien que se déroulant sur un terrain un peu plus irrégulier, ne devait pas être tellement plus difficile et, à mon sens, possède un avantage, celui de mieux coller à la remarque de Polybe « *Hannibal, après avoir en dix jours parcourus le long du fleuve huit cents stades, commença la traversée des Alpes...* ».

J'ai dit que « fleuve » doit être compris comme cours d'eau et en passant par le col de Saint-Roch, la route est toujours à côté d'un cours d'eau, la Morge, mais est-ce une raison suffisante ?



Fig. 85 – Dans les gorges de Crossey avec, au fond, les falaises du massif de la Chartreuse qui dominent la vallée du Guiers.

Fig. 86 – Derrière le village de Saint-Christophe-sur-Guiers, on voit l'entrée du défilé.



⁴⁵ Avec à l'âge du Bronze moyen et final une hache germanique, une faucille à Saint-Laurent-du-Pont, un dépôt d'objets (épingles, lance) et une hache aux Echelles, à l'entrée même de la vallée de Couz.

Hannibal



Fig. 87 - Rampe d'accès le long de la falaise depuis la plaine du Guiers, au défilé des Echelles, pour entrer dans la vallée de Couz.
On aperçoit le mur de soutènement entre les arbres et l'entrée dans le défilé.
Cette portion de route, par les Sardes au XVIII^e siècle pour être utilisée jusqu'en 1820.

Depuis les bords du Guiers la route parvient à la vallée de Couz par une courte rampe montant contre la falaise et qui débouche dans un défilé étroit, vestige d'une vallée morte glaciaire (Fig. 86 à 91). Des travaux d'aménagements exécutés sous les Romains ont rendu la chaussée carrossable. Ensuite une pente légère sans aucune difficulté dans un fond de vallée sans obstacle, au bord d'un ruisseau le plus souvent à sec, mène au col de Couz à 624 m d'altitude

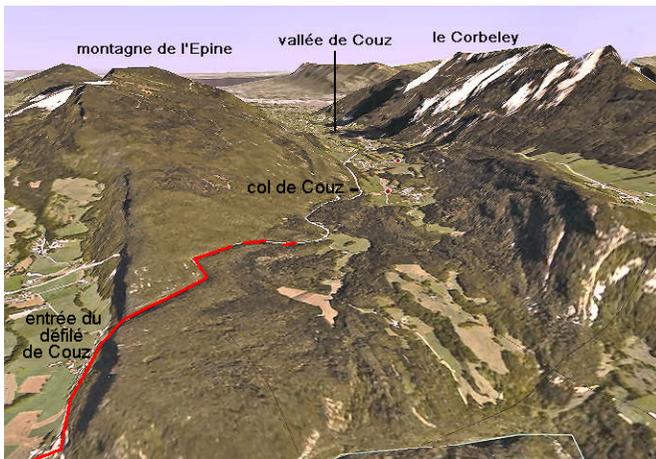


Fig. 89 – Au nord des Echelles on pénètre dans la vallée de l'Hyère (ou vallée de Couz) par un petit défilé. Ensuite le chemin vers Saint-Thibaud-de-Couz, passe entre la Montagne de l'Épine et le Corbeley.

Dans cette vallée, entre de hautes montagnes, Hannibal est vraiment entré dans les Alpes.

Puis, mis à part la gorge de Vimines en fin de parcours et que l'on verra plus tard, la descente est tranquille vers Chambéry en passant sous le "Verdun" allobroge (Fig. 92) à Saint-Thibaud-de-Couz, dans une assez large vallée plus ou moins vallonnée et encombrée de moraines, sous les hautes montagnes du Corbeley à l'est et de l'Epine à l'ouest (Fig. 89).

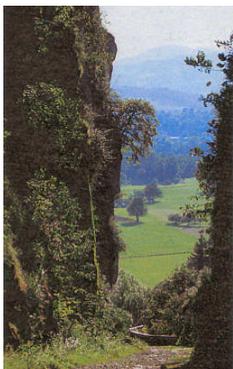
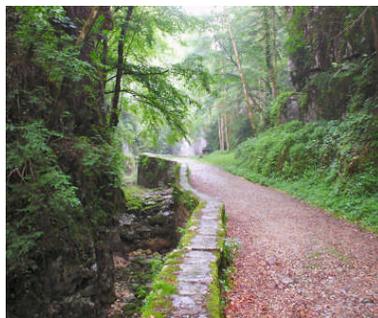


Fig.91 – Entrée dans le défilé en haut de la rampe, depuis la vallée du Guiers. Au fond, la plaine du Guiers.



déscendre dans une vallée morte glaciaire.

Les analyses palynologiques, issues de mes fouilles de 1969 à 1972 dans cette commune, montrent une occupation continue de ce vallon depuis 2 000 avant J.-C. Les Romains aménageront ici la grande route Vienne-Milan par Chambéry et le Petit-Saint-Bernard, c'est dire les bonnes conditions offertes par cette vallée pour le trafic, mais on va voir qu'à l'époque d'Hannibal ce chemin gaulois n'était pas encore un grand axe international, loin s'en faut...



Fig. 92 - Le Verdun de Saint-Thibaud-de-Couz domine la vallée de l'Hyère.

Un grand danger avant Chambéry...

Laissons la parole à Polybe

« Tant qu'il fut dans les plaines, les chefs des Allobroges ne l'inquiétèrent pas dans sa marche, soit qu'ils redoutassent la cavalerie carthaginoise ou que les Barbares, dont elle était accompagnée, les tinssent en respect. Mais quand ceux-ci se furent retirés, et qu'Hannibal commença à entrer dans les vallons des montagnes, alors les Allobroges coururent en grand nombre s'emparer des lieux qui commandaient ceux par où il fallait nécessairement que l'armée d'Hannibal passât. C'en était fait de son armée, si les combes avaient été des gorges étroites, mais comme ils ne cherchaient pas à se cacher s'ils firent grand tort à Hannibal, ils ne s'en firent pas moins à eux-mêmes. Ce général, averti du stratagème des Barbares, campa au pied des montagnes et envoya quelques-uns de ses guides gaulois pour reconnaître la disposition des ennemis. Ils revinrent dire à Hannibal que, pendant le jour, les ennemis gardaient scrupuleusement leurs postes, mais que pendant la nuit ils se retiraient dans le bourg voisin. Aussitôt le Carthaginois dresse son plan sur ce rapport ; il fait en plein jour avancer son armée près des défilés, et campe tout près des ennemis. La nuit venue, il donne ordre d'allumer des feux, laisse la plus grande partie de son armée dans le camp, et avec un grand corps d'élite il traverse le vallon et occupe les postes que les ennemis avaient abandonnés. Au point du jour, les Barbares, se voyant dépossédés, abandonnèrent d'abord leur dessein, mais comme les bêtes de charge et la cavalerie, serrées dans le vallon, formaient une très longue file, ils saisirent cette occasion pour fondre de plusieurs côtés sur son arrière-garde. Il périt là grand nombre de Carthaginois, beaucoup moins cependant sous les coups des Barbares que par la difficulté des chemins. Ils y perdirent surtout beaucoup de chevaux et des bêtes de charge, qui dans ces défilés et sur ces pentes prononcées se maintenaient avec difficulté et culbutaient au premier choc. Le plus grand désastre vint des chevaux blessés, qui tombaient dans ces sentiers étroits, et qui en roulant poussaient et renversaient les bêtes de charge et tout ce qui marchait en contre-bas.

Hannibal, pour remédier à ce désordre, qui, par la perte de ses bagages, allait s'exposer au risque de ne pas trouver de salut, même dans la fuite, courut au secours des siens à la tête de, ceux qui pendant la nuit s'étaient rendus maîtres des hauteurs, et, tombant d'en haut sur les ennemis, il en tua un grand nombre, mais dans le tumulte et la confusion qu'augmentaient encore le choc et les cris des combattants, il perdit aussi beaucoup de monde. Malgré cela, la plus grande partie des Allobroges fut enfin défaite, et le reste réduit à prendre

la fuite. Il fit ensuite passer ces défilés, quoique avec beaucoup de peine, à ce qui lui était resté de chevaux et de bêtes de charge. (III, 50 et 51) ».

Sur le chemin vers Chambéry, un bourg allobroge

Les choses vont donc se compliquer, à moins de 10 km de Chambéry car c'est là qu'a eu lieu le premier contact violent entre Allobroges et Carthaginois. Pour nous, une question se pose : où passe la voie empruntée par l'armée entre Saint-Thibaud-de-Couz et Cognin, dans le bassin de Chambéry ? Plusieurs réponses sont possibles et examinons-les en fonction de la topographie et de Polybe (Fig. 93).



Fig. 93 – Les chemins possibles entre Saint-Thibaud-de-Couz et le bassin de Chambéry.

En rouge, par la gorge de l'Hyère, le plus vraisemblable.

En rose, par le plateau de Vimines. Il y aura, plus tard, une voie romaine pour le transport de la brèche de Vimines vers la plaine de Chambéry.

En noir, sur les hauteurs dominant le défilé. Ce sera le sentier emprunté par le commando de secours remonté en tête de la colonne aux prises avec les Allobroges arrivés de la plaine.

- D'abord il y a la gorge où coule l'Hyère. Pour l'atteindre depuis la vallée de Couz, il faut éviter les marais au nord de Saint-Thibaud-de-Couz en longeant le pied des collines de la rive gauche, jusqu'au hameau de la Prairie. A partir de là, le torrent s'enfonce, sur trois kilomètres, dans le calcaire et la mo-

Hannibal

lasse, formant un talweg assez profond où un sentier en déclivité faible et régulière peut courir sur le flanc des coteaux. Les deux rives sont envisageables, dont les pentes obligent à un sentier plus qu'à un chemin, en l'absence de larges terrassements. Il en existe encore, faciles à suivre en rive droite comme en rive gauche. Aujourd'hui le fond du talweg est occupé par la route, la voie ferrée et le torrent qui cohabitent grâce à de gros aménagements⁴⁶ (Fig. 94 à 95).



Fig. 94 – Hypothèses de tracés dans la gorge de l'Hyère, en rive droite et en rive gauche. En bleu le cours du torrent.



Fig. 95 – La gorge de l'Hyères sous Vimines, avec la voie ferrée et la route. Le torrent passe en contre-bas de la route.

⁴⁶ Cette route fut refaite par le duc Charles-Emmanuel II de Savoie qui combla les marais en 1672, après avoir refait la montée dans la vallée de Couz, après les Echelles.



Fig. 96 – La gorge de l’Hyère. On aperçoit une portion de chemin encore utilisé au-dessus du fond de la vallée, en rive droite.

Une autre voie pourrait monter sans peine à Vimines pour redescendre sur Cognin, en traversant un plateau faiblement accidenté, à partir de la Praire. La portion étroite, où les Carthaginois auraient eu à se défendre, pourrait être la forte pente, qui court sur moins d’un kilomètre, au-dessus de Cognin. Pourtant l’historien, qui a vu les lieux, parlerait-il ici de défilé et de précipices, c’est peu probable, d’autant qu’il évoque « *des combes* », ce qui n’est pas le cas ici. Au-dessus du hameau des Quidoiz, celui de Pierre rouge se retrouve la carrière de la « brèche de Vimines », genre de marbre rose exploité depuis les Romains jusqu’en 1950⁴⁷. Une bonne voie était donc nécessaire au transport des éléments de construction ou de décoration jusque dans la plaine, mais cela n’implique pas forcément l’existence d’un chemin deux ou trois siècles plus tôt.

- Quelques érudits locaux font passer une voie romaine par les hauteurs au-dessus de la gorge de Vimines, en rive droite de l’Hyère. Elle monterait sur les flancs du Corbeley, peu après Saint-Thibaud-de-Couze, pour arriver vers Cognin. Un sentier est encore bien visible sur la plus grande partie du tracé, et, si sa déclivité ne dépasse jamais 15 %, il s’accroche souvent le long de pentes raides. Là aussi, comme dans le cas précédent, nous ne sommes pas dans une combe. De plus, il y avait d’autres itinéraires moins accidentés à l’époque romaine avec la route par Vimines, fort pratiquée pour le charroi des lourdes pierres destinées aux belles architectures régionales. Je retiendrai pourtant ce sentier pour avoir été utilisé par le détachement d’Hannibal afin d’atteindre la tête de la colonne, en grande difficulté face aux Allobroges, ce qu’on verra plus loin.

⁴⁷ Par exemple, des colonnes romaines en réemploi dans la crypte, du VI^e siècle, de l’église Saint-Laurent à Grenoble, sont en brèche de Vimines...

Hannibal

- Un site historique voisin ne doit pas être oublié, celui du piton de Saint-Claude et du hameau de la Combe à son pied, à Saint-Cassin. Il porte les ruines d'un château médiéval ayant appartenu à une grande famille savoyarde, les Saint-Cassin (Fig. 97). Il était peuplé depuis longtemps puisque ses pentes ont livré des flèches de l'âge du Bronze final, des fibule gauloises et des monnaies allobroge, séquanes et une obole de Marseille ainsi que de nombreuses tuiles romaines et des restes médiévaux⁴⁸.

A l'époque gauloise, c'était probablement un poste de défense important au centre d'une large combe très proche de la gorge de l'Hyère. La fibule (Fig. 20) du IV^e siècle avant J.-C., probablement d'origine helvétique, atteste la présence gauloise bien avant le passage d'Hannibal mais une autre fibule et une obole de Marseille (Fig. 98) ont pu être portées par un guerrier qui allait occuper le chemin, durant la journée, en espérant arrêter les Carthaginois, comme le raconte Polybe. C'est donc le bourg voisin que signale l'historien. Là encore l'archéologie illustre et confirme le texte antique !



Fig. 97 – La butte massive de Saint Claude à Saint-Cassin qui porte les ruines d'un château médiéval. Elle domine le village de la Combe.

Les alentours ont livré de nombreux objets archéologiques de diverses époques, dont plusieurs gaulois.

⁴⁸ Je remercie M. Gayet qui m'a signalé le matériel et les ouvrages qui concernent ce site et ses environs.

Fig. 98 – Obole de Marseille usée et fibule en fer du III^e siècle avant J.-C. trouvées sur le piton de Saint-Claude à Saint-Cassin.



Pour conclure sur les hypothèses de localisation des voies, ma préférence va, sans conteste, au tracé par le défilé de Vimines dont les caractéristiques topographiques concordent mieux avec la relation de Polybe. Mais, en tout état de cause, quel que soit le chemin pris à partir de Saint-Thibaud-de-Couz, il débouche dans la plaine de Chambéry.

Les combats et la ruse de la « ville »

Polybe insiste bien pour ne pas considérer le premier accrochage comme un véritable acte de guerre. Les Allobroges n'envisageaient pas qu'une armée puisse se déplacer de nuit, ou bien n'avaient pas grande agressivité, car ils surveillaient le défilé seulement pendant le jour. Hannibal a pris habilement et sans difficulté, le contrôle du terrain : « à la tête de ses soldats d'élite légèrement armés, il profitait de l'obscurité pour franchir les défilés et aller occuper les positions des barbares (Polybe, III, 50) ». Mais l'étroitesse du chemin n'était pas adapté au passage d'une armée qui devait marcher en file indienne, ce qui provoqua une grande pagaille dans la colonne, pagaille dont les Allobroges profiteront pour se livrer au pillage des charges précieuses transportées par les bêtes de somme : « les habitants étaient sortis en foule, attirés par l'appât du butin qu'ils comptaient faire ».

Hannibal

Ce facheux épisode ne relève donc pas d'intentions purement militaires car Polybe ne fait jamais mention de l'utilisation de rochers et de pierres contre les Puniques, seulement « *ils fondirent de plusieurs côtés à la fois sur les Carthaginois* ». Ceci sous-entend aussi que les pentes n'étaient très abruptes car comme le précise Polybe : « *c'en était fait de son armée, si les combes avaient été des gorges étroites* ». Ce ne sera pas la même affaire dans le défilé de Siaix, en Tarentaise, où les rochers seront très largement utilisés pour détruire des troupes sur un chemin surplombant des précipices vertigineux.

Quand la colonne fut en trop mauvaise posture, empêchée d'avancer sur l'étroit chemin et dont les animaux de charge basculaient dans les pentes, Hannibal se porte à son secours sur les lieux des affrontements : « *Il tomba d'en haut sur les Allobroges et en tua un grand nombre* ». Pour y parvenir et ne pouvant suivre le chemin encombré, le commando est passé, à partir de la vallée de Couz, par le sentier qui domine la gorge d'où ils pouvaient atteindre tous les points chauds le long du parcours ; son tracé est encore visible et certains ont voulu en faire une route romaine, comme on l'a vu (trajet en noir, Fig. 93).

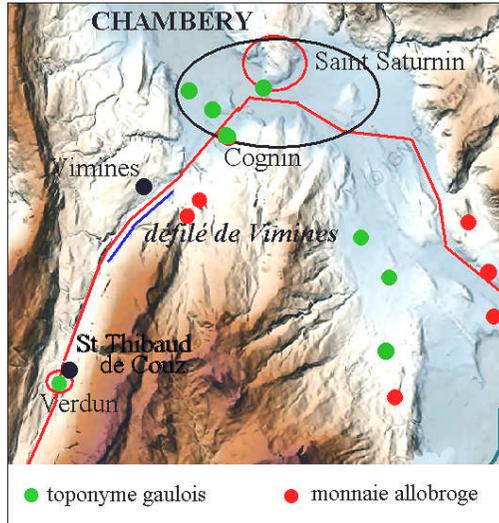
La voie ayant été libérée par les armes « *...l'effectif de chevaux et de bêtes de somme qui lui restaient encore acheva à grand-peine et au milieu des plus grandes difficultés de franchir le défilé*. (III, 51) ». Une question demeure, celle du passage des éléphants : comment ont-ils pu s'en sortir dans un sentier aussi étroit et accidenté ? Comme Polybe ne les évoque pas, il faut les inclure dans les animaux qui eurent de la peine à franchir le mauvais passage quand le calme fut revenu.

« *Puis, se faisant suivre de ceux qui lui parurent le moins fatigués du combat, il alla attaquer la ville d'où les ennemis étaient venus fondre sur lui. Elle ne lui coûta pas beaucoup à prendre. Tous les habitants, dans l'espérance du butin qu'ils croyaient faire, l'avaient abandonnée. Il la trouva presque déserte. Cette conquête lui fut d'un grand avantage. Il tira de cette ville quantité de chevaux, de bêtes de charge et de prisonniers, et outre cela, du blé et de la viande pour deux ou trois jours, sans compter que par là il se fit craindre de ces montagnards, et leur ôta l'envie d'interrompre une autre fois sa marche. Il campa dans cet endroit, et s'y reposa un jour entier*. (Polybe, III, 52) ».

Donc, dans la même journée et après le difficile passage de la gorge, Hannibal conquiert la « ville » car Polybe parle bien d'une « *polis* » et le mot est très significatif. Déjà il avait dit « *le jour les Allobroges montaient la garde attentivement*

pour surveiller le passage, mais que la nuit ils se retiraient dans une ville voisine. (III, 50) ». Plus loin, il dit encore sur le même sujet de : « la prise de la ville et la destruction de ceux qui avaient entrepris de lui faire tort ».

Fig. 99 - Occupation gauloise de la Cluse de Chambéry



Pour la traversée des Alpes, c'est la seule et unique occasion où il est évoqué une « ville », terme utilisé par Polybe pour Emporion, Plaisance, Turin, Crémone ou d'autres que l'on sait être des places historiquement importantes. Strabon dit que Vienne est devenue une « ville » en prenant le titre de métropole allobroge. Nous avons donc là plus qu'un village ou une petite bourgade, mais une ville, reconnue comme telle, dans une région fort occupée. Pour un grec, une « polis » est une agglomération qui a une individualité politique. Tite-Live le confirme puisqu'il parle d'un « fort » entouré de villages : « Déjà les montagnards, à un signal donné, sortaient de leurs forts (ex castellis) pour prendre leur poste... Ensuite Hannibal s'empare d'un fort, chef-lieu de cette région et des villages voisins⁴⁹ (XXI, 33) ». Après les combats dans le défilé, il faut trouver une vraie ville, avec un oppidum si on en croit Tite-Live et aussi des villages voisins susceptibles de mobiliser de nombreuses troupes (Polybe dit qu'ils : réunirent un contingent considérable) pour organiser la défense. Ces soldats ne venaient pas de loin car les postes de surveillance n'étaient plus occupés la nuit « ceux-à [les Gaulois] les

⁴⁹ « Castellum inde, quod caput ejus regionis erat, viculosque circumjectos capit ».

Hannibal

avaient abandonnées, comme à l'ordinaire, pour se retirer dans la ville.» En plus la ville doit être assez importante pour fournir vivres en abondance et chevaux, donc ce n'est pas un petit coin de campagne perdu...

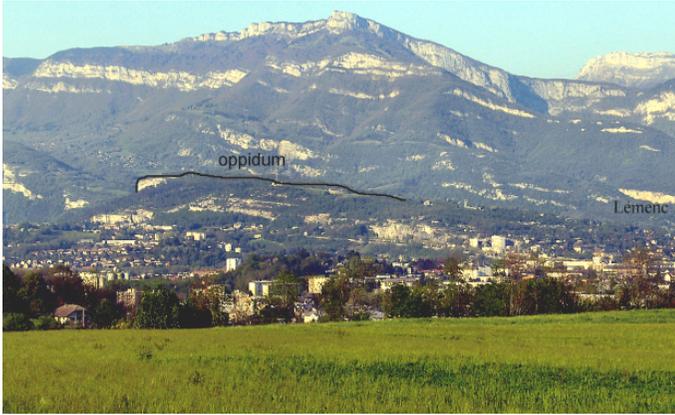


Fig. 100 - Oppidum de Saint-Saturnin, au-dessus de Chambéry



L'oppidum est une des deux places allobroges majeures, l'autre étant l'oppidum de Larina près du Rhône. Les historiens régionaux ont toujours négligé ce site archéologique remarquablement situé car les fouilles du XIX^e siècle ont été mal publiées et les plus récentes ne sont connues que des seuls spécialistes de la protohistoire.

Hannibal a probablement récupéré une bonne partie de ses bêtes avec les bagages et les hommes valides dispersés lors de l'embuscade rejoignent l'armée après la victoire : « quand la plupart des Allobroges eurent péri, les survivants furent réduits à prendre la fuite et le laissèrent maître de la place ». En plus, il fait main basse sur tout ce que cette « ville » contient de réserves : le fait d'avoir des vivres d'avance est tellement rare que Polybe s'empresse de le mentionner. De

plus, la déroute des Allobroges eut un impact psychologique énorme sur les habitants de la région qui n'osèrent plus lui opposer une résistance.

L'oppidum de Saint-Saturnin a-t-il été conquis par la même occasion ? Polybe n'en dit rien mais pour Tite-Live « *Hannibal s'empare d'un fort, chef-lieu de cette contrée, et des petits bourgs environnants* ». Donc la place forte serait aussi tombée.

Depuis le campement de la veille à Saint-Thibaud-de-Couz, seulement 7 à 8 km ont été parcourus et les difficultés du chemin comme les corps à corps ont bien fatigué les troupes. Le camp s'installe dans la plaine où l'armée va s'y reposer un jour entier pour se remettre en ordre de marche.

Bilan de la journée, la première étape en montagne

Polybe fait une différence, de manière explicite, parmi les divers événements de cette importante journée. D'abord un pillage subi par une troupe en difficulté et qui tourne mal pour les deux parties ; les qualités tactiques d'Hannibal, qui utilise au mieux les possibilités offertes par le terrain, lui ont permis de dégager ses forces en difficulté. Tout autre chose est la véritable bataille qui a suivi dans la plaine, préparée et organisée militairement pour prendre la ville et réduire la résistance allobroge « *il prit avec lui tout ce qu'il put, après un pareil combat, rassembla les d'hommes valides et marcha sur la ville (III, 51)* ».

« *Hannibal établit son camp sur les lieux des combats et y demeura une journée avant de se remettre en route. (III, 52)* ». Polybe dit bien : « *sur les lieux des combats* », ce qui signifie là où Hannibal a vaincu les Gaulois, dans la plaine autour de Chambéry. Il continue à ne pas considérer les escarmouches du défilé comme un combat car la gorge ne saurait être aménagée en camp de repos...

Malgré les difficultés et les pertes, les résultats sont pourtant positifs : il récupéra pour trois jours de vivres, des chevaux, des bêtes de charge et des prisonniers. Et surtout les Gaulois furent vaincus, ce qui était nécessaire sur le plan tactique mais aussi bénéfique pour son prestige et celui de son armée, comme le souligne Polybe.

Les « Barbares », les Ségovellaunes, qui accompagnaient l'armée en arrière-garde étaient partis car « *ces derniers s'en furent retournés dans leur pays quand Hannibal commença à s'engager dans la montagne* » car ils n'étaient plus sous l'autorité

Hannibal

des chefs allobroges de la basse Isère qui leur avaient permis d'accompagner les Puniques. Ceci se place juste avant les combats de Vimines, au pied des premières hautes montagnes rencontrées, celles de Chartreuse dans la vallée de Couz. Polybe a été marqué autant par le récit de cette difficile journée que par le paysage de montagne qu'il avait découvert dans cette vallée de Chartreuse : « *il campa au pied des montagnes* », c'est la première fois où il en est fait mention, bien qu'au cours des étapes précédentes celles-ci étaient toujours visibles au loin. Mais ici, les hautes montagnes, de part et d'autre de la route, dominent directement les soldats qui passent à leur pied ; on comprend ainsi pourquoi l'historien en fait le début de l'ascension des Alpes, à 800 stades du Rhône.

Hannibal a eu tort de prendre le chemin de la Chartreuse...

Ainsi le chemin pris par Hannibal n'était pas adapté au déplacement d'une armée, vu les difficultés qu'ont eu hommes et bêtes, même en dehors des attaques gauloises ; c'était une voie à usage tout à fait local et pas encore le grand axe de circulation qu'il deviendra avec les Romains. Considérant la qualité des chemins dans les autres parties du parcours, ce trajet par la Chartreuse ne répondait pas aux critères d'une voie internationale car Polybe insiste bien : « *les Carthaginois éprouvèrent de grandes pertes, moins du fait des hommes que des lieux* ».

Cette première attaque subie par Hannibal dans les Alpes fut seulement un malencontreux concours de circonstances entre une colonne ralentie dans un mauvais chemin et des gens attirés par une razzia facile dont ils ne voulaient pas laisser échapper l'occasion !

Le général punique a-t-il cru des informateurs incompetents, retors ou tout simplement les traducteurs⁵⁰ ont-ils mal transmis les explications, on ne le saura jamais mais la route par le Grésivaudan aurait été plus large et sans danger. Toutefois les Allobroges envisageaient la possibilité que les ennemis arri-

⁵⁰ On doit se poser la question des contacts entre gens qui ne parlent pas la même langue à cette époque ; les échanges étaient-ils toujours de bonne qualité car la traduction devait être peu facile entre le punique et le gaulois, même par l'intermédiaire du grec à la fin du III^e siècle...

Polybe aborde d'ailleurs lui-même ce problème : « il est plus difficile encore de se faire donner de vive voix des renseignements et des explications ... quand on ne connaît pas la langue du pays ». (III, 58).

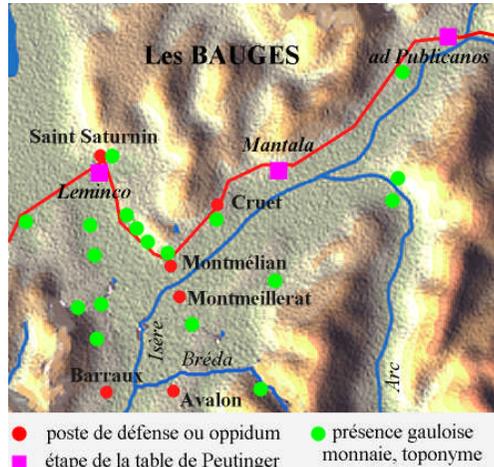
vent par la Chartreuse puisqu'ils en surveillaient les accès, avec pourtant une certaine désinvolture...

DANS LA COMBE DE SAVOIE

« Puis [Hannibal] se remit en route. Les jours suivants, il conduisit son armée dans une sécurité relative. (III, 51) » et « Pendant quelques jours la marche fut assez tranquille ».

. Soit deux jours dans la Combe de Savoie et deux jours en Tarentaise jusqu'à Moûtiers. Cette remarque de « relative sécurité » laisse supposer quelques harcèlements ponctuels de la colonne qui restent sans conséquences car, on va le voir, les distances parcourues n'en n'ont pas été affectées.

Fig. 101 – Le carrefour Cluse de Chambéry, Combe de Savoie et Grésivandan.



C'est donc pendant ce trajet que les Alpes proprement dites, et en particulier les Alpes ont été attaquées pour la première fois dans un environnement de hautes montagnes. Ce point de repère correspond bien aux distances annoncées de 800 stades : entre le Rhône et Vimines il y a environ 140 km aujourd'hui. Donc plus de doute, Vimines est bien le début de la traversée de la Montagne.

Hannibal

La peur qu'il inspire désormais, évitera à Hannibal toute attaque massive dans la Combe de Savoie où il passera sans encombre au pied de deux oppida, à Montmélian et au Verdun de Cruet.

La Combe de Savoie est depuis le début du II^e millénaire avant J.-C. une région de passage et de peuplement, en particulier au pied des falaises du massif des Bauges, sur les éboulis et les cônes de déjection facilement cultivables. Une hache en cuivre, une hache et un splendide poignard de type rhodanien du Bronze ancien et un gros dépôt du Bronze final avec haches, faucilles, bracelets, etc. à Saint-Pierre-d'Albigny, qui mélange des bronzes d'origine locale et des lingots de cuivre venus des Appenins, au XI^e siècle avant J.-C. (Ce dépôt a été attribué, en 1871, par erreur à Albertville et c'est sous cette appellation, dépôt d'Albertville, qu'il est connu). Une faucille du XIII^e siècle à Grésy-sur-Isère. Sur la rive gauche de l'Isère, deux haches alpines du XIII^e siècle ont été trouvées à Villaroux et à Aiguebelle.



La table de Peutinger partage en deux étapes le parcours entre Chambéry et Albertville, *Leminco-Mantala*⁵¹ avec 16 milles (24 km) et *Mantala-Ad Publicanos* avec la même distance, c'est à dire dans de bonnes conditions de route pour couvrir 48 km en deux jours. La voie dans la Combe de Savoie (Fig. 101) ne présente aucun relief ni accident de terrain ce qui explique cette facilité et la

⁵¹ *Mantala*, carrefour de route en gaulois. Nom tout à fait adapté car c'est à sa hauteur dans la Combe de Savoie qu'une route partait vers la Maurienne.

vallée continue à être bien habitée aussi à l'époque gauloise, sur les deux rives de l'Isère, si on en croit les toponymes et les postes de défense.

L'armée reprend sa marche sur la route qui passait au XVIII^e siècle derrière la citadelle de Montmélian (*Mediolanon*, centre sacré en gaulois) et non dans la plaine marécageuse comme le montre la carte de Cassini. La construction des fortifications successives a détruit les vestiges gaulois (Fig. 102).

Une monnaie, récemment découverte derrière l'oppidum au bord de l'ancienne route, à la Maladière, est lourde de signification car elle a été frappée en Italie du Nord (Insubres ou Boïens)⁵². On est donc bien sur la route de l'Italie et très probablement sur celle qui ouvre chez les Insubres. Cette voie « internationale » est confirmée par une monnaie des Séquanes⁵³ trouvée aux tours de Chignin (Fig. 103), 3 km à l'ouest de Montmélian, et une autre sur la petite hauteur de Bellevue, au centre de la plaine aux Marches, sites qui dominaient la route antique. Une autre allobroge au cheval galopant, a été trouvée tout près de là.



Fig. 102 – Le site de la citadelle de Montmélian, Savoie, où était l'oppidum. La route passait entre la montagne et l'oppidum.

⁵² Au sommet de l'oppidum a été trouvée une monnaie allobroge et surtout à côté de l'ancienne route, une imitation (d'époque) de la drachme de Marseille frappée par les tribus d'Italie du Nord. Plusieurs attributions lui sont données selon les auteurs : les Insubres mais aussi les Boïens selon S. Scheers et date du III^e-II^e siècle avant J-C. (A/ tête de Diane à dr. auréole avec pendant d'oreilles R/ Lion stylisé et désarticulé à droite, légende MASSA.)

⁵³ Une autre et deux monnaies au cheval galopant proviennent du flanc du Mont Granier, à 950 m d'altitude, sur un poste de guet près d'une source, dominant le carrefour Combe de Savoie-Cluse de Chambéry, à Chapareillan. Il est intéressant de remarquer que le commerce entre les Séquanes et l'Italie passait volontiers par cette région et par le col du Petit-Saint-Bernard puisqu'une de leur monnaie a aussi été trouvée à ce col.

*Fig. 103 - Monnaie des Séquanes
trouvée à Chignin, Savoie.*



A quelques kilomètres au nord, la route passe sur la terrasse de l'Isère dont la vallée est occupée par ses méandres. Une obole de Marseille et une allobroge ont été découvertes au bord de la route actuelle qui longe le poste fortifié de Verdun (Fig. 104) à Cruet. A quelques centaines de mètres une tombe de soldat, placée sur une éminence, fut datée de la fin du III^e siècle avant J.-C. (Fig. 105) ; cela indique bien que la place forte était en activité⁵⁴ à cette époque. On imagine cet Allobroge regardant passer les Carthaginois sur le chemin. Les deux garnisons gauloises de Montmélian et de Cruet n'ont pas réagi... comme assommées après la défaite des Allobroges sous l'oppidum de Saint-Saturnin.



Fig. 104 - Le château de Verdun sur une éminence, domine la terrasse en rive droite de l'Isère où passe l'ancienne route. Là devait se trouver le poste gaulois.

⁵⁴ L'activité de ce lieu s'est poursuivie longtemps car une monnaie romaine en or y a été découverte récemment.

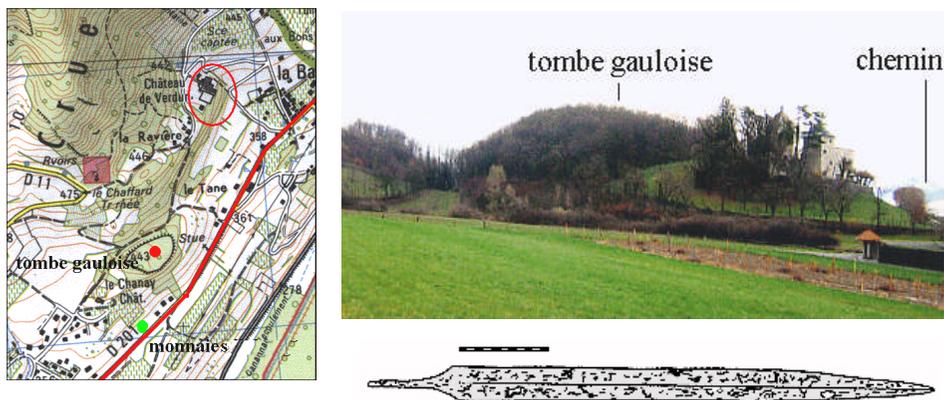


Fig. 105 – Cruet, Savoie. Eminence où fut trouvée la tombe du soldat gaulois à côté du chemin antique.

Epee en fer de la tombe gauloise de Cruet. Fin III^e siècle avant J.-C.

ri

(Fig. 109). Situé sur une forte butte au pied de la falaise il domine la route antique pour contrôler le carrefour Combe de Savoie-Maurienne : était-ce aussi un poste de défense gaulois ?

Le lendemain la marche mène à l'entrée de la Tarentaise, vers la future station romaine de *Ad Publicanos*, près d'Albertville, après être passé à Tournon (*Turno*, la hauteur en gaulois). Les études récentes, dont la découverte d'une vaste villa gallo-romaine à Gilly, n'arrivent pas à situer avec précision ce poste de douane, à Gilly, à Saint-Sigismond, à Conflans ou à Tours : on peut seulement dire qu'il était implanté près d'Albertville⁵⁵. C'est là que la troupe fit halte avant d'aborder la Tarentaise, dans la localité gauloise qui précéda l'agglomération gallo-romaine.

⁵⁵ Ville fondée en 1835 par le roi sarde Charles-Albert au pied du bourg de Conflans à l'emplacement d'un hameau de plaine nommé l'Hôpital avec un pont sur l'Arly au niveau de Saint-Sigismond..

Hannibal



Fig. 106 – Le château de Miolans est une forteresse au pied des Bauges, dominant la Combe de Savoie.

EN TARENTAISE

Les hommes en Tarentaise, de la préhistoire à aujourd'hui

La Tarentaise fut colonisée dès le Néolithique moyen puisqu'à Aime des tombes collectives en coffre de dalles ont été datées de 3500 avant J.-C. Les agriculteurs-éleveurs sont venus de cette région par les cols du Grand et du Petit-Saint-Bernard.

A l'âge du Bronze ancien, entre 1800 et 1600 avant J.-C. des métallurgistes arrivés du Valais suisse exploitent des mines de cuivre.

Dès l'âge du Bronze moyen, (de 1500 à 1250 avant J.-C.) on a l'influence de l'est de la France et de l'Allemagne qui se poursuivra tout au long de l'âge du Bronze final. De nombreuses tombes gauloises apparaissent au IV^e siècle avant J.-C.

Le trafic, avec des échanges dans les deux sens, est attesté dès le début du Bronze final (XIII^e siècle avant J.-C.) par une épée italique à Aime, puis tout au long du Bronze final et de l'âge du Fer où on a vu le rôle joué par les Alpains dans le commerce transalpin.

Les Romains feront de la vallée un grand axe de circulation en faisant de Aime (*Axima*) la capitale de la région. Au Moyen-Âge et plus tard, la vallée et le col auront des vicissitudes variées, au gré des changements commerciaux et politiques.

A l'époque contemporaine, la houille blanche transformera complètement l'économie et les traditions par la création d'usines électrochimiques et électrométallurgiques surtout entre Albertville et Moûtiers. Plus en amont, c'est l'or blanc du ski qui modifiera le paysage et le peuplement. Ces deux mutations ont entraîné des aménagements gigantesques et en 1992, les jeux olympiques d'Albertville ont dû créer des infrastructures routières qui ont complètement bouleversé les paysages.

Il est de plus en plus difficile de reconnaître une Tarentaise « authentique », même celle d'il y a 150 ans, agricole, pastorale, à l'habitat concentré sur les cônes de déjection comme en témoigne encore quelques rares villages ignorés du touriste et quelques portions bien tranquilles des anciennes routes, quand elles existent encore...

Pour suivre Hannibal et reconstituer les conditions de vie antiques, il faut beaucoup d'imagination. C'est pour cela que j'ai eu recours au maximum à des vieux documents pour illustrer au mieux mes propos.

Hannibal

roule beaucoup d'eau, même en automne : il faut seulement franchir l'Arly⁵⁶ mais ce n'est pas un gros obstacle car le torrent a toute la place pour s'étaler dans la plaine de l'Isère, à la sortie de ses gorges et avant son confluent.

Au débouché dans la Combe de Savoie, il faut monter à Conflans⁵⁷ puis redescendre pour court-circuiter l'étranglement du lit au-dessous de ce bourg : cela représente des pentes de 10 à 15 %, mais seulement sur une distance inférieure à un kilomètre. En effet le contournement de Conflans (Fig. 107) par une voie établie dans la plaine ne date que de la fin du XVIII^e siècle.

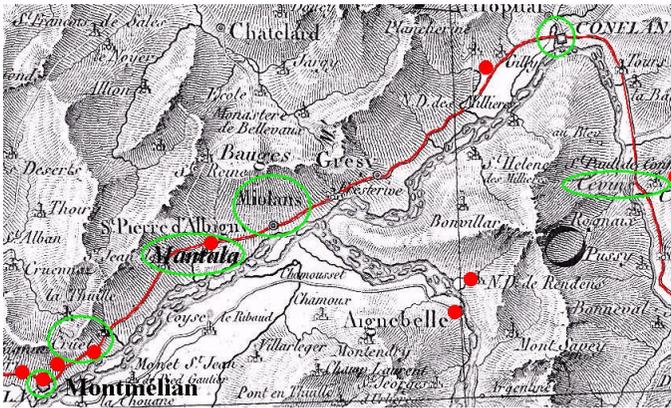


Fig. 106- La route dans la Combe de Savoie vers la Tarentaise.

L'Isère, non endiguée, étale largement ses bras tout au long de son cours et le chemin antique suit la base des coteaux, au-dessus du fond de la vallée.

Au confluent de l'Isère et de l'Arly, elle passe par le bourg perché de Conflans en 1800, car la rivière, au pied de ce bourg, ne permet pas son installation dans la vallée étroite.

On arrive chez les Alpes

En Tarentaise, on n'est plus chez des Gaulois, les Allobroges, mais chez le peuple indépendant des Ceutrons : le parcours ne sera pas aussi tranquille qu'en Combe de Savoie, bien « qu'ils connaissaient parfaitement la prise de la

⁵⁶ Bien que roulant de fortes eaux en début d'été (régime alpin) il est peu alimenté l'automne et l'hiver.

⁵⁷ Cette hauteur qui domine le confluent de l'Isère et de l'Arly était peut-être un oppidum gaulois sur la frontière avec les Ceutrons mais nous n'avons pas la preuve.

Hannibal dans les Alpes

ville et la destruction de ceux qui avaient entrepris de lui faire tort [à Hannibal] (Polybe, III, 52) ». A partir de maintenant, le chemin entre dans la haute vallée de l'Isère, encaissée entre des montagnes aux pentes abruptes (Fig. 111). Les chemins seront plus mauvais où la marche deviendra plus lente avec des étapes plus courtes.

Au début de la Tarentaise, la route ne présente pas de grosses difficultés pour serpenter sur les éboulis en bas des pentes, encore utilisée aujourd'hui pour la circulation locale entre les villages ; l'ancienne voie romaine suit le tracé protohistorique (Fig. 109 et 110).

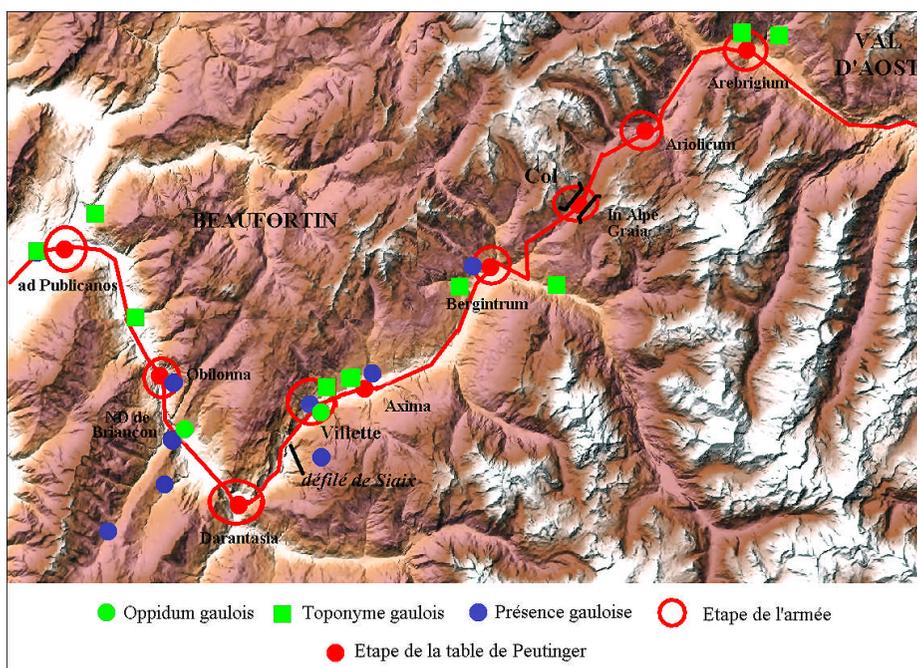
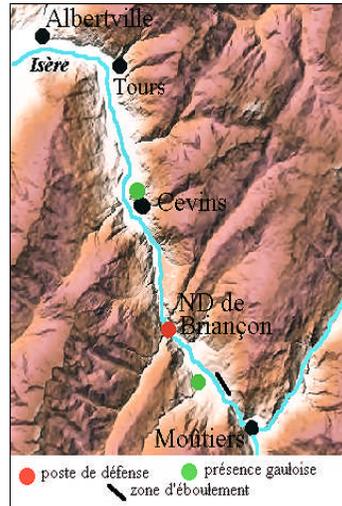


Fig. 108 - Itinéraire d'Hannibal en Tarentaise



Fig. 109 – Voie romaine au lieu-dit la Maladière à Albertville, là où passait le chemin protobistorique, sur l'éboulis de bas de pente, à quelques mètres au-dessus du fond de la vallée.

Fig. 110 - La vallée de l'Isère est encore large entre Albertville et Cevins. Ce n'est qu'en amont de Cevins que débutent les étroits, contrôlés par le poste gaulois du Pas de Briançon.



Les Ceutrons cachent bien leur jeu !

Polybe nous raconte : « ... *Aucun incident marquant ne se produisit ensuite, jusqu'au moment où, le quatrième jour, il se trouva à nouveau en grand péril* [quatre jours après les combats de Vimines].

Les gens établis au voisinage de la route qu'il suivait se concertèrent et, pour lui tendre un piège, vinrent le trouver, portant rameaux et couronnes ce qui, chez presque tous les barbares, constitue un symbole de bon vouloir, comme le caducée chez les Grecs.

Hannibal, qui avait garde de se fier à de telles manifestations, s'enquit soigneusement de leurs intentions, afin de savoir où ils voulaient en venir. Ses interlocuteurs lui déclarèrent qu'ils étaient au courant de la prise du bourg et du désastre subi par ceux qui avaient cherché à lui faire du mal. Ils lui expliquèrent que c'était justement là la raison pour laquelle

Hannibal dans les Alpes

ils étaient venus, car ils souhaitaient que, de part et d'autre, on s'abstienne de tout acte d'hostilité.

Ils offrirent même de livrer quelques-uns des leurs comme otages. Hannibal, qui se méfiait de ces promesses, hésita longtemps, puis, réfléchissant que, s'il acceptait leurs propositions, il les amènerait peut-être à se montrer plus prudents et accommodants, tandis que s'il les repoussait il s'en ferait à coup sûr des ennemis déclarés, il leur donna son accord et feignit de leur offrir son amitié.

Voyant alors les Barbares lui remettre des otages, lui fournir du bétail en abondance et se mettre, sans prendre la moindre précaution, entre ses mains, il commença à leur faire confiance dans une certaine mesure et se servit d'eux comme guides dans le parcours difficile qu'il lui restait à faire. (III, 52) ».

Cette péripétie avec les habitants de la vallée, les Ceutrons, eut lieu entre Albertville et Cevins ; en effet elle se place le quatrième jour après l'accrochage de Vimines et deux jours avant qu'Hannibal soit attaqué plus en amont, d'après la séquence des neuf jours dans les Alpes établie par Polybe.



Tours-en-Savoie sur un cône de déjection. A l'entrée de la Tarentaise, la vallée est encore large mais se rétrécit dans le lointain.

Sur un plan purement militaire, les Ceutrons, peuple indépendant chez qui il n'a jamais trouvé d'armes, avaient tout intérêt à ne pas affronter, en ter-

Hannibal

rain ouvert et plat, les redoutables guerriers puniques : « *Les gens établis au voisinage de la route qu'il suivait se concertèrent pour lui tendre un piège* ». Il leur fallait donc temporiser par tous les moyens pour inciter l'armée poursuivre sa route dans les montagnes où les attendent un chemin étroit sur les flancs abrupts d'une vallée profonde. Polybe ne manque pas de détailler tout ce qu'ils ont proposé pour convaincre Hannibal de leur désir de paix, après la défaite des Gaulois à Chambéry : manifestations chaleureuses d'amitié, otages livrés, bestiaux offerts en abondance. L'énumération des cadeaux et des garanties proposées montre leur volonté de ne pas en découdre ici, en rase campagne.

Car ils savaient où ils pourraient combattre et anéantir la puissante armée, là où la configuration des lieux leur sera favorable. Le Carthaginois, malgré ses hésitations et ses doutes, soulignés par le narrateur, s'est laissé prendre à leur ruse et cela aurait pu mettre fin à ses projets vers l'Italie. Il commit l'erreur de ne pas les combattre et de les vaincre sur place, dans la large vallée où ses troupes pouvaient se déployer et maîtriser ces paysans peu aguerris et sans armes. Il a voulu tenter sa chance pour ne pas perdre ici des hommes et du temps, ce qui semble son souci constant tellement il a hâte de quitter ces redoutables montagnes.

La marche se poursuit

En aval de Cevins, le passage est difficile, sur 100 à 200 m, car le mont de Notre-Dame-des-Neiges barre la vallée et se rapproche du lit étroit de l'Isère. Cette position était occupée à l'époque gauloise comme en témoigne la récente découverte de deux pièces allobroges en argent. Doit-on y voir une poste de défense allobroge sur cette montagne abrupte qui domine le fond de vallée de 250 m ?

C'est autour, sur le cône de déjection du ruisseau de Bornand (*borna*, la rivière, le cours d'eau en gaulois) que bivouaqua l'armée carthaginoise après une marche de moins de 20 km depuis la Combe de Savoie (Fig. 111).



Fig. 111 - Cevins sur le cône de déjection du Bornand. Au fond, la vallée sera très étroite jusqu'à la Léchère.

Le lendemain les troupes entrent dans des gorges bien plus resserrées, contrôlées par la citadelle du Pas de Briançon (de *briga*, la place forte) à la Léchère (Fig. 112) puis pénètrent dans l'élargissement de la Léchère-Bellecombe-Aigueblanche (Fig. 113 et 114).

Fig. 112 - Le rocher de Notre-Dame de Briançon barre complètement la vallée, ne laissant qu'un étroit passage pour l'Isère et la route.

Le site était parfait pour établir un poste de défense ou de contrôle.



Fig. 113 - L'élargissement de la Léchère-Bellecombe-Aigueblanche. La vallée est très resserrée vers l'aval.

Hannibal

Fig. 114 - Bellecombe-Tarentaise. Emplacement du lieu-dit Verdun avant l'urbanisation.
A Saint-Oyen il y avait des tombes gauloises.



Sur la rive droite, il y a un passage très étroit, un col peu en pente, à un moment de long chemin entre des montagnes abruptes avant d'atteindre le carrefour de vallées à Moutiers (*Darantasia*). Le flanc de la montagne est très en pente mais y accrocher un sentier au-dessus de la rivière est possible, là où passait la N 90 qui dominait d'une quarantaine de mètres le cours d'eau : aujourd'hui qui reconnaîtrait un site bouleversé par les aménagements routiers.



Fig. 115 – Aigueblanche et Bellecombe-Tarentaise.

Les pentes sont fortes et instables, avec des éboulements, en rive droite de l'Isère, au-dessus de la voie gauloise (en vert), dans ce qui était appelé « les Echelles d'Hannibal ».

Les Romains sont passés en rive gauche où les risques étaient moindres (en rouge).

⁵⁸ Ce défilé est nommé depuis longtemps les « Echelles d'Hannibal », peut-être depuis les historiens locaux du XIX^e siècle dont beaucoup avaient adopté la thèse du passage dans la Tarentaise.

La qualité et la nature des roches sous la crête de Roche-Plate sont telles que chutes de blocs et couloirs d'éboulis rendaient cette portion de route dangereuse : on voit encore aujourd'hui la marque de nombreux éboulements (Fig. 115).

Je citerai, pour être complet, car la question a été évoquée par certains, la présence de la voie romaine sur la rive gauche que l'on suit à Bellecombe-Tarentaise au lieu-dit l'Etrat⁵⁹ ; au début du défilé de Ponserand les Romains ont taillé le roc sur 23 m de long, 5,30 m de large et à 16 m au-dessus de la rivière⁶⁰. Pourtant je ne pense pas que le chemin gaulois passait là car il eut fallu traverser la rivière deux fois, en amont et en aval

La rive gauche était pourtant occupée à cette époque car un hameau portant le nom de Verdun était au centre de l'agglomération de Bellecombe⁶¹ avant son urbanisation, à 600 m du début du resserrement de la gorge : ceci n'a rien d'étonnant car des tombes contenant du mobilier gaulois témoignent d'une présence au village de Saint-Oyen, situé au-dessus de Bellecombe (Fig. 114).

Quand on voit les travaux de génie civil que les Romains ont été obligés d'entreprendre pour viabiliser le passage en rocher, il est peu envisageable de le voir emprunté par les Gaulois. Si les Romains ont changé de rive c'est probablement que le chemin gaulois ne pouvait pas être rendu carrossable sur un kilomètre au-dessous de pentes soumises à de fréquents éboulements (Fig. 115) ; un changement radical du tracé rendait moins dangereux cette portion de la grande route Vienne-Milan que l'art des ingénieurs rendait possible. C'est d'ailleurs le seul endroit où la route romaine ne suit pas le chemin gaulois.

Depuis Cevins, une étape de seulement 15 km montre bien que les difficultés s'accroissent, on n'est plus dans la plaine avec une bonne route ! En effet, il semble que l'étroitesse du chemin ou sa mauvaise qualité ralentit autant la marche que les grandes pentes car depuis la Combe de Savoie la déclivité n'est que de 1,5 % mais les étroits, deux kilomètres à Conflans, deux kilomètres

⁵⁹ Etrat est un toponyme venant de *strata*, la route en latin.

⁶⁰ A l'extrémité nord, la voie romaine est soutenue par un grand mur bâti avec des pierres de taille.

⁶¹ Ce hameau n'est pas placé sur un site remarquable de défense donc je ne le donne que pour mémoire, sans pourtant lui dénier toute valeur.

Hannibal

sur la commune de la Léchère et un kilomètre dans les Echelles d'Hannibal, ont bien diminué les allures.

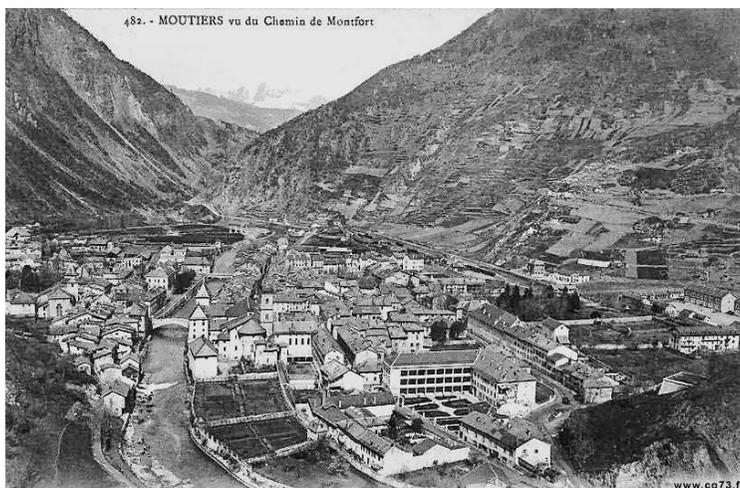


Fig. 116 - En amont de Moûtiers, la vallée devient très

On peut s'étonner que la Table de Peutinger n'indique qu'une distance de 3 milles entre *Ad Publicanos* et *Obilonna* et de 13 milles d'*Obilonna* à *Darantasia*. La raison me semble être une erreur de copiste sur la distance entre deux étapes dont le total s'élève à un peu plus de 30 km (car on ignore où se place exactement *Ad Publicanos*). Soit le III devrait être lu IX qui ajouté au XIII d'*Obilonna-Darantasia* font XXII milles (32,5 km), soit il doit être lu VIII ce qui donne XXI milles (31 km).

La station d'*Obilonna* se situe donc en réalité près de Cevins où il y a une présence gauloise, à 8 ou 9 milles environ d'Albertville, et non à la Bathie (comme admis par bien des auteurs) qui n'est qu'à 5 ou 6 milles (7 ou 9 km) d'Albertville...

Examinons en détail le développement de cet itinéraire⁶² sur la rive droite de l'Isère qui va se poursuivre jusqu'à Bourg-Saint-Maurice, dans une vallée très étroite (Fig. 116). Moûtiers ou Pomblière ont pu recevoir les bivouacs dans des plats bien dégagés, sur la rive de l'Isère.

Une journée terrible : l'embuscade dans l'Étroit du Siaix

Entre Moûtiers et Aime vont se dérouler les affrontements les plus meurtriers de la traversée des Alpes, qui mettront en péril l'armée tout entière et l'avenir de l'expédition. Je situe là cet événement majeur car dans cette partie de l'itinéraire se trouvent réunis quatre points essentiels du deuxième combat que le texte de Polybe explicite très clairement : - un chemin court au-dessus d'un précipice avec possibilité de recevoir des pierres et des rochers depuis les hauteurs surplombantes,

- peu après ce passage, se trouve une aire de repos assez vaste pour l'armée, proche d'un « rocher blanc », - après ce « rocher blanc » suit un chemin difficile, - cette péripétie se place durant la deuxième journée avant l'arrivée au col. Ces quatre dispositions précises se trouvent rassemblées ici.

Au départ de Moûtiers le chemin suit les bords de la rivière puis peu après Pomblière, il monte lentement sur une série de replats latéraux avant de buter contre le Rocher du Siaix qui barre complètement la vallée⁶³, ne laissant à l'Isère qu'un étroit ravin (Fig. 117). Là, les grosses difficultés du parcours vont commencer dans ce paysage grandiose de l'Étroit du Siaix où les rochers verticaux dominant de 120 m la rivière enfoncée dans la gorge.

⁶² Un chemin sur la rive gauche à partir de Moûtiers n'est pas envisageable : l'Isère est trop puissante pour être traversée facilement et le passage serait très difficile en face de Saint-Marcel dans l'Étroit du Siaix et, plus en amont au niveau de Centron, le Ravin de Côte Lancelin était lui, infranchissable par sa profondeur et ses bords abrupts.

⁶³ A la fin du XIXe siècle, un tunnel de 150 m permettait d'améliorer la route antique puis, il y a peu, un large tunnel de près de deux kilomètres était devenu nécessaire à la circulation accrue de cette région à vocation touristique.

Hannibal



Fig. 117 - Voie antique avant le défilé du Siaix que l'on aperçoit à droite et au fond les éminences de Villette-Centron.
Vue en B sur la carte.

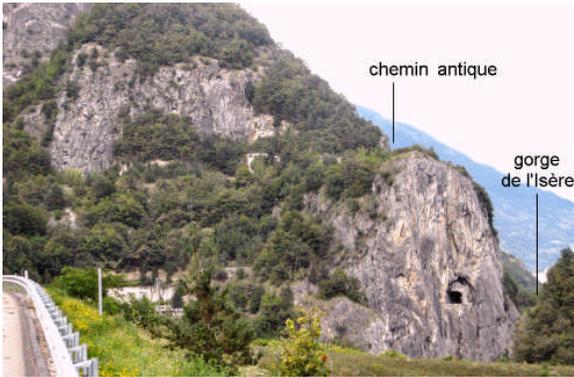


Fig. 118 – C'est devant un véritable mur qu'on se trouve en arrivant devant le Rocher du Siaix...



Fig. 119 – La voie antique en flanc de falaise dans le défilé du Siaix. Au fond, les éminences de Villette-Centron.
Vue en A sur la carte.

Actuellement l'ancien chemin court d'abord contre la falaise à pic en profitant des fissures et des vires du rocher : là, la voie romaine ne faisait que 3 m de large et il en subsiste un mur de soutènement de 16 m de long et de 3, 60 m de haut, en moellons très bien taillés, posés en assises régulières. Ces agencements romains ont beaucoup amélioré le passage que les Gaulois avaient mis en place avec probablement moins d'infrastructures que nécessiteront plus tard le passage des chars.

Cette portion délicate du parcours se poursuit, d'abord en profitant des accidents du rocher sur une centaine de mètres puis le chemin est taillé dans le flanc très en pente de la montagne, ce qui le rend encore vertigineux. Il domine la rive droite de l'Isère de 50 à 100 m sur près de deux kilomètres par une inclinaison jamais inférieure à 70 % et qui atteint souvent 100 %. En dessous, c'est un véritable précipice où toute chute est quasi-mortelle (Fig. 118 à 120).

A l'étroitesse du passage vont se rajouter ici les attaques que les Ceutrons mijotaient depuis deux jours en faisant rouler pierres et rochers que la montagne leur offrait en abondance sur plusieurs centaines de mètres au-dessus du chemin.

Polybe décrit l'attaque :

« Mais après deux jours de marche [après l'épisode avec les Ceutrons], les Barbares se rassemblèrent et, s'élançant à la suite des troupes carthaginoises, les assaillirent au moment où elles franchissaient un défilé malaisé et encaissé. (une autre traduction dit : «les Carthaginois qui s'étaient engagés dans une gorge escarpée et difficile ».)

L'armée carthaginoise eût péri tout entière en cette occasion si Hannibal, encore un peu inquiet et pressentant vaguement ce qui allait se passer, n'avait placé les équipages et la cavalerie en tête et l'infanterie lourde en arrière-garde.

Cette dernière, en couvrant la marche des troupes, lui permit d'éviter la pire, car ce fut elle qui eut à soutenir le choc des assaillants. Malgré cela les pertes en hommes, en bêtes de somme et en chevaux furent lourdes. Les Barbares se déplaçaient sur les flancs de la montagne et faisaient rouler des rochers le long des pentes ou, en s'approchant, jetaient des pierres sur les Carthaginois qui, avec la confusion qui s'en suivit parmi eux, se trouvèrent dans une situation tellement critique qu'Hannibal dut s'arrêter auprès d'un "rocher blanc" (leukoPETRON) qui le protégeait et passer la nuit là avec la moitié de son armée, séparé de ses cavaliers et de ses

Hannibal

équipages dont il couvrit ainsi la marche, jusqu'au moment où, après avoir peiné jusqu'à l'aube, ceux-ci parvinrent à sortir du défilé.

Le lendemain, l'ennemi s'étant retiré, il rejoignit la cavalerie et les équipages et poursuivit sa route vers le col le plus élevé des Alpes. (III, 52) ».

La bataille

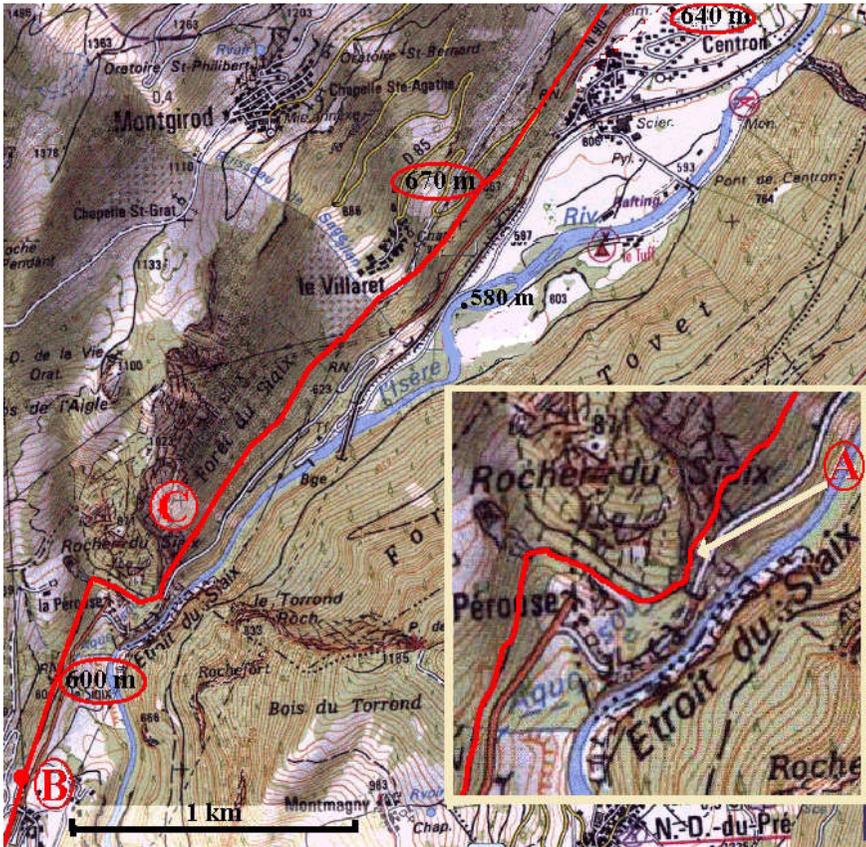
« *Et prévoyant ce qui allait arriver, ils [Hannibal et les siens] avaient placé les bagages et les cavaliers à l'avant-garde, les fantassins à l'arrière-garde* », ainsi le Carthaginois a pu faire passer en début de journée la cavalerie et les bêtes de charge sans qu'elles soient attaquées car les Gaulois n'étaient probablement pas encore arrivés à leurs postes de combat. Si les premières troupes montées sont parties au lever du jour de Moutiers ou de Pomblière, seules zones où un campement était possible, elles ont dû atteindre le Rocher du Siaix une heure à l'heure et demi plus tard et mettre plusieurs heures pour franchir ce passage très délicat. C'est après seulement que les affrontements ont commencé, quand l'infanterie était engagée sur la voie, moment placé en milieu de journée ou en début d'après midi ; on imagine que les combats ont duré jusqu'à la nuit tombée.

D'où venaient les assaillants ? Certains combattants de la basse Tarentaise avaient-ils suivi des sentiers de montagne pour atteindre les hauteurs au-dessus du Siaix, les occupants des hameaux élevés alentours avaient-ils été avertis de ce qu'ils avaient à faire quand Hannibal serait dans l'Étroit ? C'est possible mais la rudesse des pentes et des sentiers, les énormes dénivelés à franchir rendent ces hypothèses peu vraisemblables. Plus probablement, c'est aux habitants de la vallée en amont, dans les villages de Centron, Villette, Aime et autres, qu'il fut demandé de venir prendre position au-dessus de la route en marchant facilement depuis Centron sur la ligne des 700/750 m d'altitude. Partis le matin de chez eux, ils ont mis plusieurs heures pour atteindre leurs postes, ce qui laissa le temps aux premiers éléments de la troupe de passer sans encombre. Sachant prochaine l'arrivée de l'armée punique, ils avaient dû préparer depuis quelques jours leurs réserves de projectiles, judicieusement réparties au-dessus du chemin car ils connaissaient tous les endroits où leurs embuscades seraient les plus efficaces...

Fig. 120 - L'ancien chemin dans le défilé de Siaïx est un sentier encore bien fréquenté par les randonneurs. En C sur la carte.



Fig. 121 - Le défilé du Siaïx. En rouge, la voie antique



Hannibal

Ici, la configuration des lieux est bien différente de celle des gorges de Vimines en Chartreuse ; un combat y est forcément beaucoup plus meurtrier. Pour précipiter hommes et bêtes dans l'abîme, il suffit de faire rouler pierres ou rochers depuis des positions très dominantes au-dessus du chemin. En outre, la grande pente ne permettait pas à Hannibal de faire monter des soldats pour déloger les Ceutrons : ceux-ci étaient donc en bien meilleure position pour se défendre. Et il n'y avait pas, comme à Vimines, la possibilité de court-circuiter les assaillants par un sentier latéral. C'était la nasse, le piège d'où on ne peut sortir que par l'avant.

Rien ne pouvant arrêter les projectiles, on imagine les dégâts qu'ils ont dû causer à la colonne qui n'avait ni possibilité de protection ni de repli sur un chemin encombré⁶⁴ peu à peu par les rochers, les arbres, les blessés et ceux qui s'immobilisaient pour se plaquer contre la pente afin d'éviter d'être atteints (Fig. 120).

On imagine aussi sans mal les heures qu'ont passées la plupart des fantassins sur ces quelques centaines de mètres d'enfer avant de parvenir à l'ombilic de Centron-Villette. Enfin à l'abri des chutes de pierres, ils eurent toute la place pour s'éparpiller sur de faibles pentes herbeuses (Fig. 123). On comprend mieux qu'après cet accrochage sanglant Hannibal ait décidé un repos réparateur dans une zone facile à protéger d'attaques éventuelles.

On remarquera que Polybe ne signale aucun corps à corps entre les belligérants, seulement le « bombardement » des troupes carthaginoises par les Ceutrons depuis les hauteurs où les roches affleurent au-dessus du chemin, soit sur moins d'un kilomètre. C'était tout différent au défilé de Vimines, sans chute de pierres mais avec engagement direct ce qui amène à distinguer pillage avec volonté de récupérer des biens ou du matériel et combat pour tuer et détruire.

⁶⁴ Comme je l'ai souvent écrit dans mes articles sur l'âge du Fer, à l'intérieur des Alpes on n'a jamais retrouvé d'armes, ni dans les tombes, ni dans les habitats. Polybe le confirme, des rochers et des pierres suffisent pour se défendre !

Après les combats, une nuit de repos près du « rocher blanc »

Entre Centron et Villette, deux hautes éminences abruptes et contiguës forment un verrou qui barre la vallée. Les Crêtes sont en "pierre marbrière" blanche, le rocher de Sainte-Anne est en marbre blanc exploité depuis les Romains⁶⁵ et qui l'est encore aujourd'hui⁶⁶ (Fig. 122 à 124). Ce sont les seules grosses buttes "blanches" visibles dans la haute vallée de l'Isère et il n'y en a pas de semblables en Maurienne ou ailleurs...

Deux énormes verrous rocheux de marbre blanc homogène et compact émergent au centre d'une vallée creusée dans des schistes sombres, voilà une chose qui attire l'œil et étonne un voyageur... Cela a frappé Polybe qui cite le *leucopetron* ! Je m'étonne donc de n'avoir trouvé aucune mention de cette curiosité géologique si ce n'est dans l'ouvrage de F. de Conink. Pourtant c'est un point de repère fondamental pour jalonner l'itinéraire d'Hannibal, détail toujours évoqué mais interprété avec des accommodements ou des arguties de traduction tirés par les cheveux. A ceux qui cherchent désespérément le "*leucopetron*" de Polybe, qu'ils nomment soit "rocher blanc", soit "rocher nu", à Villette la querelle sémantique devient stérile car ici le rocher est blanc et aussi nu puisqu'il n'est recouvert que d'herbe ou d'arbustes, là où ils ont assez de terre pour pousser (Fig. 123 et 124)...

A Villette, on a tout ce qu'il faut pour expliquer ce terme, la couleur de la roche, la situation abritée et l'espace nécessaire aux campements, ceci juste avant un défilé difficile à suivre.

Le chemin protohistorique, comme la route romaine, passait au nord par le col entre les deux villages puis sur le coteau en faible pente (Fig. 124).

⁶⁵ Un bracelet du Xe siècle avant J.-C. a été sorti d'une fissure de rocher sur Sainte-Anne, témoignant d'une ancienne occupation du site.

⁶⁶ Extrait des "Gisements de roches ornementales de l'Europe méditerranéenne" : 4 - La France Les marbres vrais sont en nombre restreint et de faible production : jaune violacé de St Pons-de-Thomières (Hérault), rose et vert de Campan (Hautes-Pyrénées), blanc-bleuté de Villette en Savoie.

Hannibal



Fig. 122 – Village de Centron dans l'ombilic de Centron-Villette, barré par le verrou des éminences des Crêtes et de Sainte-Anne.

C'est le « leukopetron », le rocher blanc où il ne pousse aucune végétation et où la couleur blanche apparaît à gauche, dans la carrière de marbre en exploitation



Fig. 123 - Rocher de Sainte-Anne avec sa carrière de marbre blanc en exploitation, entre la gorge de l'Isère et le village de Villette.

L'infanterie avait toute la place pour camper sur les vastes replats au nord de Villette.



Fig. 124 – Omphalic de Centron-Villette.. La voie protohistorique serpente à flanc de coteau, passe au col derrière les Crêtes et descend sur Villette. L'oppidum se trouvait sur une des deux éminences qui dominent l'Isère, Sainte Anne ou les Crêtes.

Les fantassins fatigués par cette rude et périlleuse journée, vont panser leurs plaies et se reposer auprès⁶⁷ de l'oppidum, comme le dit Polybe « *contraint de passer la nuit avec la moitié de ses troupes près d'un rocher blanc fortement situé d'où il surveillait et protégeait le passage des chevaux et des bêtes de somme (III, 53)* ». Ils ont de vastes prairies ouvertes à côté de l'oppidum, près du village gaulois qui existait depuis 200 ans⁶⁸. Hannibal peut aisément arrêter des attaques éventuelles des Ceutrons en défendant le col étroit, entre les deux villages derrière le rocher des Crêtes (Fig. 123 et 124). Les soldats occupent donc les coteaux de Villette et non ceux de Centron et n'ont pas dû passer une bonne nuit dans le froid, n'étant pas protégés par leurs tentes car les bêtes de charge qui les portaient n'étaient pas avec eux.

Pendant ce temps, les bagages et les cavaliers, partis les premiers suivant une bonne précaution d'Hannibal, ont continué leur lente progression durant un jour et une nuit, sans vraiment s'arrêter, couverts par l'infanterie qui a

⁶⁷ Suivant les traducteurs il a été proposé, auprès, sur ou à l'abri du rocher blanc mais je n'ai aucune compétence pour me référer au texte d'origine et cela ne change rien au déroulement des événements.

⁶⁸ Attesté par des tombes bien datées par des bijoux gaulois.

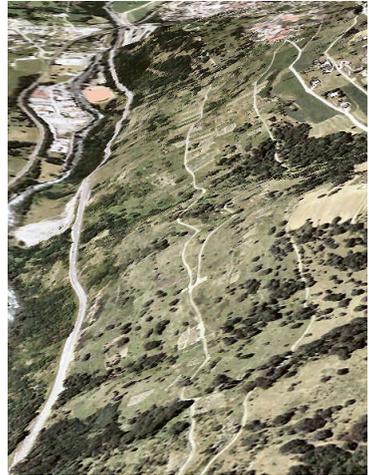
seule subi les assauts à l'arrière de la colonne : « *jusqu'à ce que, au cours de toute la nuit, il les [les chevaux et les bêtes] eût fait à grand-peine avancer par le défilé.* (III, 53) ».

Jusqu'au pied du col

Après les durs moments passés dans le défilé du Siaix et une nuit plus ou moins réparatrice dans les prairies de Villette, les fantassins reprennent leur marche sans problème, les ennemis n'étant plus là. Au fil de la route sont récupérées les bêtes de charge et la cavalerie qui avait mis toute la nuit pour sortir à « *grand peine* » du défilé et dont la file devait s'étirer sur une bonne longueur. Voilà encore un détail révélateur : en amont de Villette, la route est accrochée sur les pentes (Fig. 125) qui dominent l'Isère⁶⁹, ceci sur 15 km jusqu'à Bourg-Saint-Maurice (mis à part sur deux cônes de déjection, soit 2 km dans le bassin d'Aime et 1 km dans celui de Bellentre⁷⁰).

Fig. 125 – Le cours de l'Isère en amont de Villette-d'Aime.

La pente en rive droite est très forte. Le chemin était accroché au-dessus de la rivière probablement où court aujourd'hui le sentier, à mi-pente.



⁶⁹ Entre Bourg-Saint-Maurice et Moûtiers se déroulent les entraînements et des épreuves de canoë-kayak, comme les championnats internationaux, avec un dénivelé de 320 m sur 20 km, ce qui fait une pente de 13%, énorme pour un cours d'eau.

⁷⁰ Aime possède une occupation continue depuis le IVE millénaire avant J.-C. Sur la colline de Saint-Sigismond, du matériel gaulois puis romain a pu faire penser à la présence d'un « oppidum ». Le bassin de Bellentre a dû aussi abriter des communautés, mais nous n'avons aucun témoin archéologique.

On conçoit que des bêtes chargées aient eu de grosses difficultés sur ce chemin qui ne devait pas être large et, en plus, en pleine nuit. La précision de Polybe se comprend aisément quand on connaît la configuration du terrain.

La table de Peutinger place entre Mouâtiers (*Darantasia*) et Bourg-Saint-Maurice (*Bergintrum. Bergo*, la hauteur en gaulois qu'on retrouve au lieu-dit la Bourgeat près du bourg) la station d'*Axima* (Aime) à 9 milles (13 km) de *Bergintrum*, une étape courte qui traduit bien les difficultés de la route au temps des Romains. Les Carthaginois « *après avoir peiné jusqu'à l'aube, ceux-ci parvinrent à sortir du défilé* » ce qui traduit une longue et pénible marche nocturne sur un mauvais chemin, mauvais chemin qui l'était encore des siècles plus tard. Là encore le récit de Polybe est en parfaite concordance avec le terrain.

Cavaliers, bêtes de somme et éléphants ont marché un jour et une nuit pour sortir du défilé et une journée pour atteindre Bourg-Saint-Maurice : en deux jours ils avaient couvert 27 km. On peut penser qu'ils ont fait quelques haltes dans les deux bassins élargis de la vallée où ils pouvaient trouver de la place et des pâturages⁷¹.

Ces deux jours, de Mouâtiers au pied du col, ont certainement été parmi les plus rudes, autant pour ceux qui ont été écrasés de rochers que pour les autres car la voie était semée d'embûches et les ennemis pleins de détermination et d'ardeur.

⁷¹ Le site de Bourg-Saint-Maurice, en particulier l'éminence du Châtelard, et toute la région de haute Tarentaise sont occupés depuis le XVIIIe siècle avant J.-C., au début de l'âge du Bronze, avec l'exploitation des mines de cuivre sous l'influence ou sous la conduite des métallurgistes du Valais suisse et de la civilisation du Rhône.

LA MONTEE AU COL DU PETIT-SAINT-BERNARD

Au-dessus de Bourg-Saint-Maurice, l'éminence du Châtelard a livré de nombreux vestiges protohistoriques, dont des céramiques de l'âge du Fer et des tombes gallo-romaines, témoignant d'une occupation du site.

Toute la haute Tarentaise est fréquentée depuis le XVIII^e siècle avant J.-C., au début de l'âge du Bronze, avec l'exploitation des mines de cuivre sous l'influence ou sous la conduite des métallurgistes du Valais suisse et de la civilisation du Rhône.

Près du village de Bourg-Saint-Maurice, une nuit de repos bien méritée prépare à la pénible et longue montée vers le col. On imagine sans peine qu'après les efforts et les souffrances de ces trois derniers jours, la troupe arrivera épuisée et qu'il lui faudra deux jours pour se remettre. Tous les traînants et les retardataires, et il devait y en avoir pas mal le long de la route depuis Villette, auront ainsi le temps de rejoindre l'armée.

Dans la montée, la colonne a subi quelques attaques isolées sans conséquences, comme l'indique Polybe : « *Tombant à bon escient sur la colonne, ils enlevaient des bagages tantôt à l'arrière-garde, tantôt à l'avant-garde. Ses éléphants lui furent d'une grande utilité. En effet, à l'endroit de la colonne où ils se trouvaient, les ennemis n'osaient pas attaquer de ce côté, effrayés qu'ils étaient par le spectacle insolite offert par ces animaux.* (III, 53) ».

La route du col

Pour atteindre le col, le chemin antique passe sur la rive droite du torrent du Reclus et la route moderne qui l'a remplacé en 1858, serpente sur l'autre rive. Seul le tracé ancien nous intéresse qui comporte deux parties bien différentes : entre Séez et un coude au-dessus des Chavonnes, vers 1500 m d'altitude, la déclivité est forte (Fig. 126). Puis à partir de 1500 m, la voie monte avec une pente assez régulière inférieure à 10 %, surtout dans la dernière partie.

A vol d'oiseau, les 2/5 de la distance, au début de la montée, vont de 850 m à 1550 m soit 700 m de dénivelé ; les 3/5 restant avant le col vont de 1550 m à 2200 m soit 650 m de dénivelé seulement.

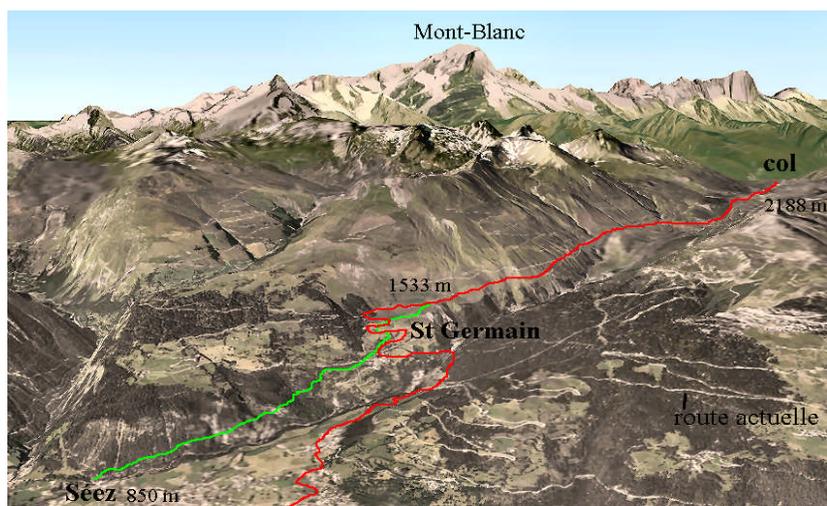


Fig. 126 – Tracé de la route entre Séez et le col du Petit-Saint-Bernard.

La première partie (en vert) est la portion du chemin gaulois que les Romains ont doublé d'une route carrossable comportant de nombreux lacets (en rouge) pour en diminuer la déclivité. A partir de 1550 m d'altitude les deux tracés se rejoignent.

Dans la première partie, la plus en pente, entre Séez et Saint-Germain, les Romains ont tracé de nombreux lacets pour rendre la route carrossable ; on la suit très facilement, d'autant que certaines portions desservent encore de petits hameaux. On peut supposer que là elle n'empruntait pas le chemin gaulois car, à pied ou pour des animaux de charge, le tracé pouvait être plus en pente donc plus direct comme celui qui existe encore sur le flanc de la montagne au-dessus de Séez et qui présente des passages atteignant 20% de pente (entre 1100 et 1200 m ou entre 1300 et 1500 m : en vert sur la Fig. 126). Aujourd'hui, ce sentier rejoint vers 1550 m, la voie romaine moins en pente, jusqu'au col (en rouge sur la Fig.). A partir de 1600 m d'altitude il est certain que la voie romaine suivait le chemin gaulois car la déclivité, de 10% en moyenne, est compatible avec le passage des chars. C'est le sentier de Grande Randonnée « Tour de haute Tarentaise » qui recoupe des chemins récents menant à différentes bergeries (Fig. 127). Sur la Table de Peutinger, la distance totale entre

Hannibal

l'Isère et le col est de 17 km (12 milles). La portion terminale, sans lacet, couvre 9,5 km (6,5 milles romains) donc la première portion en forte pente mesure 8 km soit 5,5 milles. Avec un dénivelé de 700 m depuis Séez, sa pente moyenne, grâce aux lacets, est inférieure à 10 % (avec des pointes à 12%) : c'est la voie de l'époque romaine⁷² utilisée pendant deux millénaires (Fig. 129).

Selon toute vraisemblance, le chemin gaulois comme la route romaine devait grimper en forêt sur la plus grande partie du parcours (Fig. 128) ; actuellement elle atteint 1850 m au-dessus de Bourg-Saint-Maurice.

Revenons à l'armée carthaginoise. La vue des sommets blanchis de neige était peu encourageante, le froid de plus en plus vif en cette fin octobre raidissait les muscles, la faim tenaillait, les ennemis harcelaient la colonne au point de faire fuir chevaux et mules, voilà comment il faut imaginer hommes, bêtes de charge et éléphants dans cette pénible ascension pour passer de 850 m d'altitude à 2200 m sur moins de 15 km.

Deux jours de repos sur les plats du col seront bienvenus pour le physique comme pour le moral !



Fig. 127 - La route antique vers le col, bien visible au-dessus du torrent du Reclus. D'autres tracés, modernes, desservent des bergeries. Ici, c'est la portion terminale où la pente est plus faible.

A l'époque, la forêt devait être beaucoup plus dense jusqu'à 1800/2000 m d'altitude. Les vestiges au-dessus de Séez (à gauche de la photo) peuvent nous donner une idée du paysage antique de la haute montagne.

⁷² Une borne milliaire a été trouvée à Saint-Germain.

Fig. 128 – Un chemin à flanc de coteau et en forte pente semblable à celui qui montait en forêt au-dessus de Sééz, à l'époque gauloise.



*Fig. 129 – Montée au col en dessus de Saint-Germain.
Cette route était encore utilisée il y a 150 ans pour relier la France et l'Italie.
D'abord avec une assez forte pente à flanc de coteau,*

Ensuite elle vient se raccorder peu avant le col à la route moderne d'où est prise la photo.



AU COL

« Après neuf jours de marche, il arriva enfin au sommet des montagnes. Il y demeura deux jours, tant pour faire reprendre haleine à ceux qui y étaient parvenus heureusement, que pour donner aux traînards le temps de rejoindre le gros de l'armée. Pendant ce séjour, on fut agréablement surpris de voir, contre toute espérance, paraître la plupart des chevaux et des bêtes de charge qui sur la route s'étaient débarrassés de leurs fardeaux, et qui, sur les traces de l'armée, étaient venus droit au camp. (Polybe, III, 53) ».

Ainsi la troupe campa un jour au col pour se reposer, attendre les traînards et les bêtes qui revenaient toutes seules (Fig. 130 et 131). Le séjour n'a pas dû être agréable dans le froid, le vent, sur un sol où la neige cachait l'herbe aux animaux, avec plus ou moins de bois pour se réchauffer car la forêt de résineux était-elle encore assez proche⁷³ à cette altitude pour entretenir des feux?

Les espaces ouverts sont suffisamment vastes pour que les hommes puissent installer les tentes et les bêtes s'éparpiller en terrain plat. Certains ont évoqué l'absence d'eau pour s'abreuver mais les ruisseaux sont nombreux même s'ils débitent peu et au col arrive le déversoir du lac Longet.



⁷³ Au-dessus de la Thuile, à l'ubac sur le versant italien, la forêt persiste aujourd'hui jusqu' 2100 m d'altitude.

Fig. 130 - La route antique au col ; à gauche la route moderne. Il y a une vaste zone plate apte aux bivouacs d'une armée, bien que le centre soit un peu marécageux.

cavaliers avec les chevaux un jour de plus que les fantassins et les éléphants avec leurs cornacs deux jours, afin de laisser le temps aux Numides de refaire le chemin effondré.

Fig. 131 - Cromlech du col du Petit-Saint-Bernard au milieu duquel passe la frontière et la ligne de partage des eaux .

Sur 2 km, de vastes replats, même enneigés, peuvent recevoir l'armée d'Hannibal.



La fameuse harangue au passage du col, naissance d'une erreur...

« C'était le temps du coucher des Pléiades, et déjà la neige avait couvert le sommet des montagnes. Les soldats, consternés par le souvenir des maux qu'ils avaient soufferts, et ne se figurant qu'avec effroi ceux qu'ils avaient encore à endurer, semblaient perdre courage, Hannibal les assemble, et comme du haut des Alpes, qui semblent être la citadelle de l'Italie, on voit à découvert toutes ces vastes plaines que le Pô arrose de ses eaux, il se servit de ce beau spectacle, unique ressource qui lui restait, pour remettre ses soldats de leur frayeur.

En même temps il leur montra du doigt le point où Rome était située, et leur rappela quelle était pour eux la bonne volonté des peuples, qui habitaient le pays qu'ils avaient sous les yeux. (Polybe, III, 54) ».

Ces paroles ne peuvent pas avoir été rapportées à Polybe par des témoins, officiers ou soldats, qui les auraient entendues, car il n'aurait pu les recueillir que 50 à 60 ans après les événements⁷⁴. Cette harangue a été simple-

⁷⁴ L'historien n'a pu refaire le trajet d'Hannibal et rédiger son Histoire qu'à partir de 168 av J.-C., soit 50 ans après les faits.

Hannibal

ment consignée par les historiographes, évidemment dans le but hagiographique de magnifier le héros pour qui ils travaillaient. Ces propos ont été repris ensuite, dans les mêmes termes par Polybe aussi bien que par Tite-Live qui, comme on l'a vu, fait passer le Carthaginois au Montgenèvre d'où on ne voit pas la plaine du Pô...

L'envolée d'Hannibal à partir d'un col, si elle a été prononcée dans ces termes, ne portait pas à conséquence pour la troupe car les lointains devaient être bien difficiles à distinguer à travers les brumes d'automne.

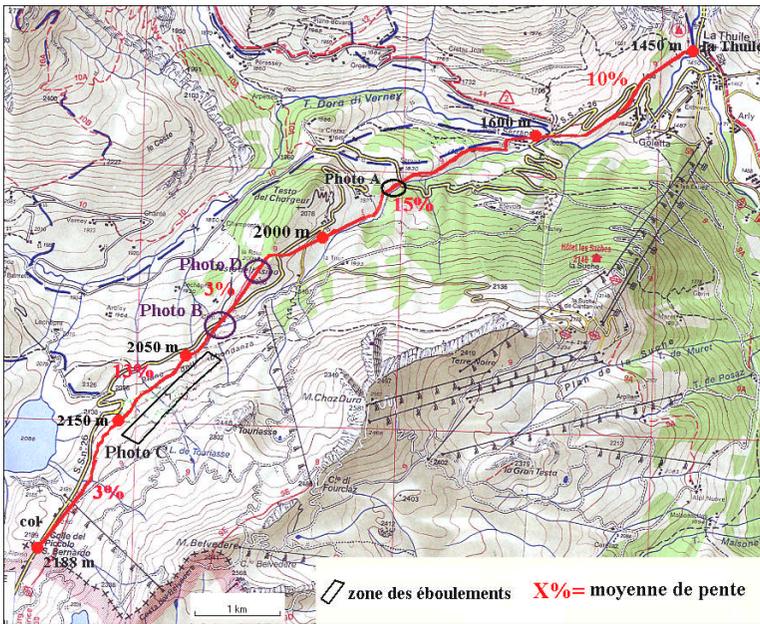


Fig. 132 - La route antique (en rouge) entre le col et la Thuile. Un sentier de Grande Randonnée la suit en grande partie encore aujourd'hui. La table de Peutinger indiquant une distance de 6 milles (9 km), la pente moyenne est de 8% avec des bassaves à 15% entre 2000m et 1600 m.

On peut aussi se demander si les propos de Polybe signifient ce que beaucoup ont voulu y trouver : "Hannibal les réunit et s'efforça de les encourager, en profitant de la seule ressource qui s'offrait pour cela, à savoir la vue de l'Italie, laquelle était située au pied des montagnes, de telle façon que, pour qui regarde des deux côtés, les Alpes

paraissent jouer le rôle d'Acropole pour l'Italie entière " dit une autre traduction. Ici, il n'est plus fait mention "des plaines padanes" mais la vue de l'Italie...

Mais que ces phrases pompeuses et un peu obscures, quelque en soit la traduction, aient servi d'argument majeur pour fixer l'emplacement d'un col me semble assez léger. Comme je l'ai exposé, bien des commentateurs s'y sont laissés prendre, contrairement à beaucoup d'érudits du XIX^e siècle que ce détail littéraire n'avait pas émus.

Je vais évoquer une partie de l'itinéraire rarement traitée par les chercheurs français et c'est bien regrettable car il comporte nombre d'indications capitales, topographiques et climatologiques, utiles pour reconnaître le col (Fig. 132). Des conditions très défavorables firent du passage le moment le plus terrible pour les troupes où éboulement du chemin, neige et grand froid, manque de nourriture et de fourrage se sont conjuguées pour accumuler des retards et démoraliser les hommes devant tant d'adversité et de périls. Les pertes furent importantes « *et les difficultés du terrain lui firent perdre presque autant de monde qu'il en avait déjà perdu à la montée.* » comme le souligne Polybe, peut-être avec une certaine exagération pour bien marquer les périls encourus. Celui-ci décrit longuement et avec force détails tous les avatars advenus à des soldats épuisés à qui rien ne fut épargné. Hannibal et son armée ont passé de très mauvais moments au tout début de la descente, où quatre jours ont été nécessaires à l'ensemble de l'armée pour parcourir une étape de moins de dix kilomètres... Ce chiffre résume tout des difficultés rencontrées.

Voici le récit de Polybe, à analyser avec attention pour bien saisir tous les événements et toutes les péripéties qu'il décrit et dont l'interprétation est lourde de conséquences :

« Le lendemain il fit lever le camp pour commencer la descente. Il n'y rencontra plus d'autres ennemis que quelques malfaiteurs embusqués, mais la neige et les difficultés du terrain lui firent perdre presque autant de monde qu'il en avait déjà perdu à la montée. La pente était si raide et le sentier si étroit que, pour peu qu'on manquât le chemin, on glissait dans un précipice ; et la neige rendait la piste extrêmement difficile à discerner.

Cependant les troupes supportaient bien ces misères, auxquelles elles étaient maintenant aguerries. Mais on finit par arriver à un endroit où le défilé se resserrait tellement que ni les éléphants ni les autres animaux ne pouvaient passer ; en outre, sur une longueur de près d'un stade et demi, la pente, qui était déjà auparavant des plus abruptes, l'était devenue encore plus à la suite d'un récent éboulement. Le découragement et la frayeur saisirent de

Hannibal

nouveau les soldats. Le général songea d'abord à éviter ce mauvais pas en faisant un détour ; mais la neige qui tombait rendait la chose impossible et il y renonça.

Ils se trouvèrent fort gênés en cet endroit par un phénomène assez étrange et particulier à cette région. Sur la neige qui restait de l'hiver précédent, d'autre neige était fraîchement tombée ; la couche récente était molle, encore peu épaisse, et par conséquent on y enfonçait aisément ; mais une fois qu'on l'avait traversée et que le pied portait sur la couche inférieure, qui était plus compacte et qui résistait, on patinait et on glissait des deux jambes à la fois, comme il arrive quand on marche dans un terrain fangeux. Le plus fâcheux, c'était les conséquences de ces chutes : quand les soldats, incapables de planter leurs pieds dans cette neige, tombaient et s'efforçaient de se redresser en s'appuyant sur les genoux ou sur les mains, ils recommençaient à glisser et entraînaient avec eux, tant la pente était raide, tout ce à quoi ils s'accrochaient.

Quand c'était les bêtes de charge qui tombaient, elles trouaient la croûte de neige en essayant de se relever, et elles restaient là, avec leur fardeau, comme congelées, tant à cause de leur poids que parce que cette vieille neige s'était condensée en glace.

Désespérant de passer dans ces conditions, Hannibal campa sur la croupe même, après l'avoir fait déblayer ; puis, par ses ordres, les soldats creusèrent un chemin sur les flancs du précipice. Ce fut un travail extrêmement pénible ; néanmoins, en un jour, le sentier fut assez bien tracé pour qu'on pût l'employer au passage de la cavalerie et des bagages.

Dès que cette besogne fut achevée, on s'empessa de camper en dehors de la zone des neiges et d'envoyer tous les animaux au pâturage. Cependant, Hannibal faisait élargir le chemin par les Numides, qui, travaillant par équipes, parvinrent à grand peine, en trois jours, à le rendre praticable aux éléphants. Ces pauvres bêtes étaient presque mortes de faim ; car sur les cimes et dans les hautes régions des Alpes on ne trouve absolument aucun arbre, aucune végétation, parce que la neige n'y fond jamais et y persiste été comme hiver ; au contraire, les deux flancs du massif sont boisés, plantés d'arbres et parfaitement habitables.

Quand Hannibal eut concentré toutes ses troupes, il descendit dans la plaine, où il arriva trois jours après avoir franchi le précipice en question. (III, 54) ».

LA DESCENTE VERS L'ITALIE

Les éboulements, la neige et les congères causent de gros soucis...

Les troupes n'ont pas trouvé de neige à la montée, cela se déduit du texte de Polybe : il n'en parle pas et une seule journée pour parcourir 17 km en forte pente, cela n'est pas compatible avec une marche dans la neige. N'oublions pas non plus que les bêtes égarées ont rejoint la colonne et que les lois de la nature poussent toujours les animaux à rechercher les endroits où ils espèrent trouver leur subsistance. Ces bêtes sans guide n'allaient pas abandonner les chemins sur lesquels il y a encore un peu d'herbe pour s'engager vers des hauteurs enneigées, leur cachant le sol et une éventuelle nourriture.

Jusqu'au col, le terrain était donc sec et dégagé alors qu'au sommet la route était recouverte par la neige. « *Le passage étant étroit et en pente, et la neige rendant invisible pour chacun le chemin* ». La présence d'un manteau neigeux est confirmée car « *Hannibal campa sur la croupe même, après l'avoir fait déblayer* » ; il fallait que l'épaisseur fut grande pour être obligé de la déblayer avant d'établir un campement⁷⁵.

De la neige au col et sur le versant nord, cela arrive encore de nos jours bien avant le début novembre, date souvent proche de la fermeture de la route. Coté français les pentes restent sèches mais sur le versant italien, situé à l'ubac, se dépose un manteau neigeux plus ou moins épais et le faible ensoleillement suffira à en ramollir la surface dans la journée (Fig. 133).



*Fig. 133 - Différence de climat
entre les deux versants
Montée au col sur le versant
français : soleil et pas de neige.
Sur les neiges, on n'y parvint
pas et difficile à remuer »*

Hannibal

Descente du col côté italien : la neige est fraîche.

Photos prises le même jour, le 20 octobre 1990, par F. de Conink



Pour comprendre : bien lire Polybe, bien connaître le col, sa géologie et le climat à cette époque

Beaucoup de neige au col car trop tard en saison

Polybe nous donne une indication précieuse sur l'ambiance climatique de cet hiver 218-217 avant J.-C. : après la bataille de la Trébie, à la fin décembre, dans la plaine lombarde, « *ils [les Carthaginois] souffrirent beaucoup de la pluie et de la neige : de tous les éléphants il n'en resta qu'un seul, sans compter tous les hommes et les chevaux qui moururent de froid.* (III, 74) ». Les éléphants qui avaient survécu quatre jours à la neige et au froid du col périssent dans la plaine du Pô deux ou trois mois plus tard. Imagine-t-on des hommes sous tente et des chevaux, mourir de froid près de Milan où, aujourd'hui, en hiver, le thermomètre descend très rarement en dessous de zéro et où la neige est rare... C'est assez dire le temps et les températures en cette fin du III^e siècle et que les conditions climatiques actuelles n'ont rien à voir avec celles de cette époque.

De plus, le col du Petit-Saint-Bernard est donné par les météorologues comme très venteux, parmi les plus enneigés des Alpes où il n'est pas rare d'en mesurer de hauteurs de 5 à 8 m qui forment d'énormes congères. Ajoutons qu'au début novembre on est, même aujourd'hui, pas loin de sa fermeture hi-

vernale qui intervient entre la fin octobre et le début juin, suivant les années, alors que nous disposons de chasse-neige puissants ! Hannibal est arrivé bien trop tard au col pour éviter les premières intempéries de l'hiver alpestre...



La neige est épaisse au col dès la fin octobre.

Le col a un adret largement ensoleillé du côté français tandis que le versant italien est au Nord/Nord-Est. Si le réchauffement actuel a pratiquement fait disparaître ces neiges éternelles, il y a encore quelques décennies il subsistait des congères plus ou moins épaisses suivant les années, accumulées dans des combes privées de soleil (Fig. 134 et 135). Ces couches de neige hivernale se transforment en un amas de plus en plus dur et compact au cours de l'été et de l'automne avec la succession des pluies et des gels nocturnes.

A partir de fin août/début septembre, la surface en devient glissante et aussi difficile à entamer que la glace. Dans de pareilles conditions, on comprend bien l'observation de Polybe : « Mais, quand, après l'avoir foulée, ils en venaient à marcher sur la couche inférieure, qui, elle, était gelée, ils ne pouvaient l'entamer, ils patinaient, glissant des deux pieds en même temps, comme il arrive à ceux qui sur la terre marchent en terrain fangeux. ». Il insiste sur l'état de la couche neigeuse qui persistait au début de la descente et précise bien que : « Sur la neige qui restait de l'hiver précédent, d'autre neige était fraîchement tombée ; la couche récente était molle, encore peu épaisse, et par conséquent on y enfonçait aisément ». Ces remarques peuvent sembler sans intérêt mais elles prouvent l'authenticité de la narration qui concorde parfaitement, une fois de plus, avec le climat, la météorologie et l'orientation au nord du col où il subsistait des neiges éternelles.

La route ne peut pas suivre le fond du talweg

Hannibal

Autre indice important, devant la route effondrée « *le général songea d'abord à éviter ce mauvais pas en faisant un détour ; mais la neige qui tombait rendait la chose impossible et il y renonça* ». S'il a eu l'intention de faire un détour, c'est que la topographie des lieux lui en offrait la possibilité ; voyons donc cela de près. La route actuelle, 500 m après le col, plonge dans une dépression qui lui fait perdre 60 mètres d'altitude sur moins de 500 m. On peut se demander pourquoi le chemin antique ne suivait ce tracé alors qu'il s'accroche longtemps au flanc d'un versant assez abrupt et surtout au sol instable et sujet à des éboulements (Fig. 136 à 139).

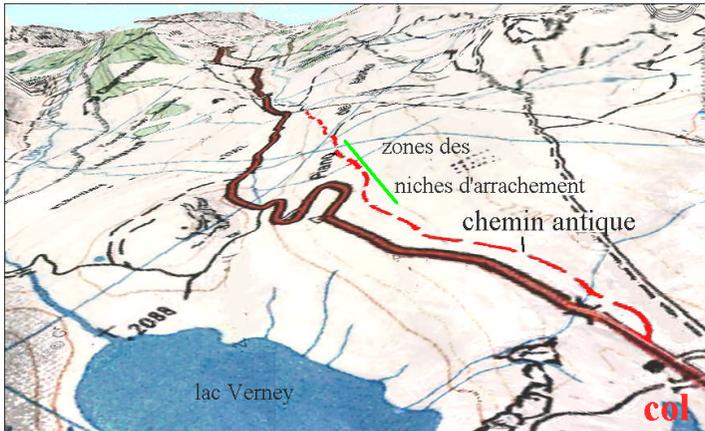


Fig. 134 – Le chemin antique (en tireté rouge) longe le flanc du coteau et ne descend pas, comme la route moderne avec ses lacets vers le fond du talweg. En effet dans cette zone la neige devait persister toute l'année à cause du climat et en plus elle recevait encore moins de soleil dans l'ombre d'une éminence à l'ouest.

Sur une longueur de 600 m le chemin perd près de 100 m d'altitude, soit 15 % de pente. Il court sur un flanc de montagne dont la déclivité dépasse 50 %, tourmenté par des éboulements fréquents à cause d'un terrain géologiquement instable. Voir les photos 136 à 138.

Pendant des siècles, les ingénieurs romains puis ceux du Moyen-Âge ont pourtant maintenu ce parcours nécessitant de fréquentes réparations suite à des glissements. La raison en est que le chemin devait éviter des accumulations de neige au fond de ce talweg, accumulations permanentes d'autant qu'il était mal ensoleillé, dans l'ombre d'une éminence voisine (Fig. 134).

Hannibal dans les Alpes

Polybe ne décrit-il pas ce qu'il arrive quand on essaie de passer sur ces amas neigeux : « *Quand c'était les bêtes de charge qui tombaient, elles trouaient la croûte de neige en essayant de se relever, et elles restaient là, avec leur fardeau, comme congelées, tant à cause de leur poids que parce que cette vieille neige s'était condensée en glace. (III, 55)* ». On comprend bien que le détour par le fond ait été impossible comme n'était pas envisageable un autre tracé au flanc de la pente recouvert de neige dont certaines couches persistaient de l'année précédente : « *Sur la neige qui restait de l'hiver précédent, d'autre neige était fraîchement tombée ; la couche récente était molle, encore peu épaisse, et par conséquent on y enfonçait aisément ; mais une fois qu'on l'avait traversée et que le pied portait sur la couche inférieure, qui était plus compacte et qui résistait, on patinait et on glissait des deux jambes à la fois. (III, 55)* ». Une seule solution restait, celle de retailler le chemin existant...

Toutes ces observations précises nous aident à mieux comprendre l'état des lieux et ses conséquences pour l'armée. Terrain instable, neige, vent, tout s'est ligué contre Hannibal. et malgré les efforts faits pour ne pas traîner en chemin, la période était trop tardive pour franchir le col. Les troupes sont tout de même passées mais au prix de quelles difficultés et de quelles souffrances.



Fig. 135 - Sous un éboulement, des congères se conservaient en plein nord, même en été, il y a vingt ans (un personnage sur la neige donne l'échelle).

On distingue la nature de la roche friable formant un éboulis instable.



Fig. 136 - On aperçoit des congères et au-dessus une niche d'arrachement. La route passait en-dessous pour rejoindre le tronçon au premier plan. Le chemin frôle l'extrémité d'un glissement de terrain.

Il faut passer malgré les éboulements...

Si les 38 000 fantassins ont pu, plus ou moins facilement, suivre ce qui restait du chemin éboulé, il n'en fut pas de même pour les bêtes. N'ayant pas pu passer sur les congères glacées voisines, leur surface glissante les rendant infranchissables aux animaux ni au fond du talweg où ils s'enfonçaient sans pouvoir se dégager, Hannibal fut donc obligé de tailler un nouveau chemin sur trois demi-stades (env. 280 m) pour les chevaux et les éléphants ; trois jours ont été consacrés à ce travail.

La relation qu'en fait le citadin Polybe traduit son étonnement et son admiration pour ceux qui ont pu surmonter de telles conditions : il a dû en retrouver les circonstances et les traces lors de son passage, quelques décennies plus tard. La topographie du col, les conditions climatiques et météorologiques expliquent facilement les difficiles problèmes et les dangers que l'armée a trouvé du col : il n'est nul besoin de rechercher ailleurs de mythiques précipices vertigineux, comme beaucoup ont tenté de le faire.

Parmi tous les cols, c'est le seul où la nature géologique friable et instable du terrain permet la formation de ces effondrements sur une telle longueur. Hannibal a bien emprunté le col du Petit-Saint-Bernard...



Fig. 137 et 138 - La route passe au pied d'éboulements plus ou moins récents, marqués par de nombreuses niches d'arrachement en creux.

Hannibal dans les Alpes



Fig. 139 - La route descend dans la zone des éboulements où le terrain est moutonné sur plus d'un kilomètre.

Dans le carré, il y avait une grosse niche d'arrachement il y a 30 ans, comme me montre l'autre vue.



Fig. 140 – Sur 2 km après les « précipices », le chemin descend régulièrement et lentement dans les prairies d'alpages avant de retrouver des pentes plus fortes au-dessus de la Thuile

Photo prise vers le sud, en D sur le carte.

Fig. 141 - L'ancienne route monte au goulet d'arrachement avec une pente assez forte (photo prise en B de la carte, vers le sud).



Fig. 142 - Le chemin au-dessus de la Thuile, dans une zone en forte pente, près de la Tête du chargeur.

Après ce début de la descente du col, que l'on a vu si difficile, le chemin serpente avec une déclivité variable, parfois faible (Fig. 140) et parfois plus forte mais qui ne dépasse jamais 15% (Fig. 141 et 142) en particulier au-dessus de la Thuile. Ce village est atteint 9 km en bas du col (Fig. 143) : « on s'empresse de camper en dehors de la zone des neiges et d'envoyer tous les animaux au pâturage. ». Le calvaire prend fin !

Des descriptions saisissantes

Il faut admirer ce morceau d'anthologie qui décrit cette armée de près de 40 000 hommes, campant sur les vastes replats du col avant de franchir une pente où le chemin a disparu et ceci dans des conditions que Polybe énonce avec une simplicité tragique.

En imaginant le cantonnement dans la neige, sans beaucoup de bois pour se chauffer⁷⁶, on comprend mieux la désolation de ceux, dont les Numides chargés de refaire la voie et les cornacs des éléphants, obligés de rester trois jours sur place. Polybe en fut conscient « *A la vue [de la neige] ses soldats, découragés à la fois par leurs malheurs passés et les souffrances attendues, Hannibal les réunit et s'efforça de les encourager... Plus d'un parmi eux, accablé par les privations et les souffrances ininterrompues, se laissait aller à un complet découragement.* (III, 54) ».

Songons aux soldats frigorifiés qui attendent en regardant ceux qui s'acharnent à creuser le sol, pas encore gelé en profondeur, après avoir déblayé la neige, à leur joie quand ils ont pu passer et descendre avec les chevaux et les mules vers des pâturages et une température plus douce. Représentons-nous les éléphants attendant pendant trois jours dans le vent et le froid... Quel art possède Polybe pour évoquer, en toute objectivité mais avec beaucoup de sensibilité, ces événements éprouvants physiquement et moralement. Imaginons la peur et l'angoisse de ces gens du soleil que sont les Africains et les Espagnols, perdus dans les neiges au sommet des Alpes !



⁷⁶ On envisage l'époque romaine, l'effet de ces bois chauds, n'aurait disparu qu'avec les grands incendies qui ont créé des pâturages. Le climat s'étant dégradé aucun boisement naturel n'a pu se remettre en place par la suite.

jusqu'à 2500 m à
il en reste encore. En
périodes plus
pâturages.

Hannibal

Et Fig. 143 - La Thuile et ses larges espaces accueillants au pied du col.
problème.

«*pice* ». Comme il y eut un jour de repos au col et que trois jours ont été nécessaires pour regrouper tout le monde à la Thuile après la découverte de l'éboulement au précipice, quatre jours se sont écoulés.

Polybe a bien précisé que les troupes avaient mis six jours pour atteindre la sortie de Alpes à partir du col, alors il restait deux jours pour atteindre Aoste.

Un critère utilisé par certains auteurs pour préférer un col à d'autres est la présence ou non de précipices. C'est sans valeur car Polybe lui-même, d'après Strabon (IV, 6, 12), dit que tous en présentaient : « *Il nomme [en parlant de Polybe] ensuite leurs principaux cols ou passages, au nombre de quatre seulement, un premier col chez les Ligures (c'est le plus rapproché de la mer Tyrrhénienne) ; un autre chez les Taurins, qui est celui que franchit Hannibal ; puis le col où aboutit la vallée des Salasses ; et, en dernier lieu, celui qui traverse les Alpes Rhaetiennes; et tous les quatre, à l'entendre, sont bordés de précipices affreux.* ».

Remarquons que Strabon fait passer, d'après Polybe, Hannibal au Montgenèvre alors que cet auteur ne l'a jamais dit explicitement, comme on l'a vu plus haut. C'est simplement l'avis de Tite-Live.

Les itinéraires et les étapes après le col

La table de Peutinger nous indique des distances qu'il faut obligatoirement interpréter. En effet elle donne un total de 47 milles (6, 16 et 25) entre le col et Aoste soit 68 km : une erreur est manifeste puisqu'il y a, en réalité, 50 km par un itinéraire et près de 55 par un autre (par le col Saint-Charles). En

outre, ce chiffre de 68 km pour trois étapes de montagne afin de descendre du col, avec une moyenne de 23 km par jour, est totalement aberrant.

Tout le monde s'accorde pour identifier *Ariolicum* des itinéraires antiques à la Thuile à 6 milles du col, soit 9 km. Cette longueur, la même sur la table de Peutinger que celle de la voie antique encore existante, atteste que celle-ci est bien la route cartographiée au II^e siècle. Les distances indiquées pour les deux autres, 16 et 25 milles, sont donc fausses et à rectifier. Je vais proposer des corrections mais nous en sommes tous réduits aux hypothèses.

Où se place Arebrigium ?

Tentons de trouver où se trouve ce relais d'étape au nom gaulois. Morgex a été le pivot de l'administration de tout le territoire depuis la fin du Moyen-Âge, dépendant directement des comtes puis des ducs de Savoie, donc un bourg important, chef-lieu de la Valdigne ; il l'était probablement aussi dans l'antiquité. Ayons recours au sens du mot. Un hameau de Morge se trouve sur le bord d'un torrent qui descend à l'est de Morgex, en rive gauche de la Doire.



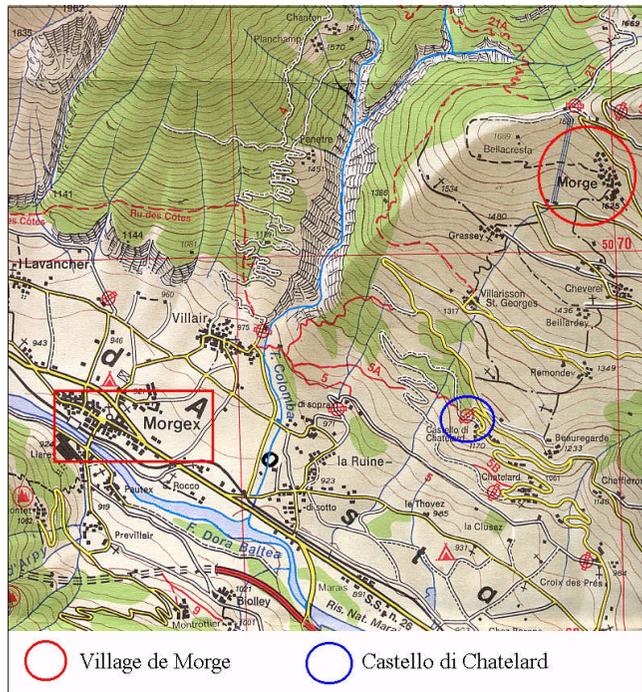
Fig. 144 - L'éminence du Chatelard et son château du XII^e siècle dominant de 200 m la Doire Baltée.

Suivant une pratique souvent constatée, comme on le verra plus loin, en pays allobroge les torrents portant le nom de Morge ou voisins de localités aujourd'hui nommées Morge, constituent une frontière : ici c'est celle, admise par bien des historiens, entre les Salasses du Val d'Aoste et les Ceutrons de Tarentaise qui tenaient le col.

Hannibal

Arebrigiium (are, à côté et *briga*, la citadelle) était donc une agglomération placée près d'un poste fortifié, poste que l'on peut localiser sur l'éminence du Chatelard qui supporte encore un château médiéval à la Salle (Fig. 144). Elle était en territoire salasse⁷⁷ car le ruisseau frontière passe à l'ouest de la place forte. La vallée de la Doire Baltée ne possède aucune autre éminence semblable qui aurait pu servir de citadelle entre Pré-Saint-Didier et Arvier.

Fig. 145 - Le village de Morge au bord du torrent (cercle rouge) et le Chatelard (cercle bleu) sur une éminence qui domine la vallée de 200 m.



Morgex est à deux kilomètres à l'ouest de cette citadelle (Fig. 145). Le bourg est un site de pont, là où la Doire est plaquée contre la montagne par des cônes de déjection. Son nom a dû lui être donné tardivement, justement à cause de sa position frontalière, à un moment où le terme de Morge, s'il gardait encore sa signification de « frontière », avait perdu celle de « cours d'eau », probablement après l'époque romaine (*Morgentia* au Moyen-Âge).

⁷⁷ Strabon (IV, 6, 7) indique que les Salasses possèdent des routes entretenues et des ponts (... soit à réparer leurs routes, soit à jeter des ponts sur les torrents des Alpes.) qui motivent le paiement de péages élevés, cela bien après le passage d'Hannibal.

Morgex est à 13,5 km de la Thuile, ce qui fait environ 9 milles romains : il faut donc corriger le XVI de la table de Peutinger en XI. De Morgex à Aoste il y a 26 km en bord de la Doire Baltée soit 18 milles : la correction du copiste de la Table passe de XXV en XVIII.

Pour rejoindre Aoste

Deux trajets sont possibles : en suivant la Doire de Verney ou en empruntant le col Saint-Charles.

- Envisageons tout de suite cette dernière hypothèse mais sans grande conviction. Par le col Saint-Charles, on évite la vallée de la Doire de Verney qui comportait de réelles difficultés surtout en fin de parcours. Ce tracé arrive directement à Morgex, l'antique *Arebrigium*, dont on vient de voir les caractéristiques très particulières.

En partant de 1450 m d'altitude à la Thuile, il faut monter vers le col à 1951 m, 7,5 km plus loin pour redescendre sur Morgex après 9,5 km. Si cette voie a un profil bien plus accidenté, elle a l'avantage de se développer sur des pentes pas trop fortes et surtout plus faciles à installer que sur les bords très encaissés de la Doire de Verney. Les déclivités de la route actuelle sont de 7,5 % pour monter au col et de 11 % pour en descendre avec une forte déclivité avant Morgex. C'est F. de Coninck qui a remis à l'honneur pour les chercheurs français, ce tracé depuis longtemps envisagé par des historiens italiens. Bien qu'intéressant, il est pourtant peu vraisemblable.

Comme Morgex est aujourd'hui à 17 km de la Thuile par le col Saint-Charles, par un tracé compatible avec celui d'une route antique, cela fait environ 11 milles romains : il faudrait donc corriger le XVI de Peutinger en XI.

- La route actuelle le long de la Doire de Verney, entre la Thuile et Pré-Saint-Didier, a été entièrement viabilisée en 1861-72. Pré-Saint-Didier possède des vestiges romains de tombes, de murs, de pont et des monnaies ainsi qu'un reste de voie antique. Des thermes aux eaux curatives, au-dessus du bourg, étaient exploités à l'époque romaine ce qui explique la nécessité de cette agglomération qui a dû disparaître après leur abandon car elle ne figure plus sur une

Hannibal

carte du XVIII^e siècle. Ceci témoigne de la présence d'un village mais n'en fait pas obligatoirement un lieu d'étape.

Voyons la table de Peutinger. *Arebrigium* est marqué à XVI milles à partir de *Ariolicum* que certains corrigent en VI : on tombe ainsi à Pré-Saint-Didier en empruntant le fond étroit de la vallée de la Doire de Verney.

Cette option est aussi partagée par des historiens italiens. Les XXV milles (37 km) entre *Arebrigium* et *Augusta pretoria*, indiqués aussi sur l'Itinéraire d'Antonin, couvrent en réalité une étape de 33 km environ, soit XXIII milles. Dans ce cas, la dernière étape pour accéder à Aoste est, à mon sens bien trop longue pour être crédible. Donc *Arebrigium* ne peut pas être Pré-Saint-Didier.

Si on conserve les XVI milles de la Table depuis la Thuile, on arrive vers Arvier distant de 26 km aujourd'hui ; cela correspond à une bien longue étape dans les gorges de la Doire de Verney et de la Doire Baltée. Ensuite pour atteindre Aoste, seuls 15 km soit X milles, sont nécessaires ce qui fait bien peu car la morphologie de la vallée ne présente pas d'obstacles évidents. L'étape *Arebrigium* – Aoste semble ainsi trop mal partagée pour être vraisemblable... En Val d'Aoste, Pré-Saint-Didier et Arvier se disputent l'honneur d'avoir été *Arebrigium* mais sans arguments bien déterminants.

Entre la Thuile et Pré-Saint-Didier on descend de 450 m avec une déclivité moyenne de 5 % qui s'accroît avant de rejoindre la Doire Baltée. Les cartes anciennes nous apprennent que le chemin passe 100 m au-dessus des gorges qui précèdent l'arrivée à Pré-Saint-Didier. A partir de là, la pente vers Aoste est de 1 à 2 %.

- Je pense avoir démontré l'importance de Morgex que l'on a souvent oublié et qui est très vraisemblablement l'*Arebrigium* antique.

En aval de Pré-Saint-Didier, la vallée est souvent assez étroite mais à partir de Morgex et jusqu'à Villair, elle s'élargit sur trois kilomètres avant de se rétrécir à nouveau. C'est une zone propice à un campement car la rive gauche de la rivière comporte des pentes légères sur près d'un kilomètre de large. L'armée pouvait profiter, autour des villages, de bois, de place et de pâturages, toutes choses si rarement rassemblées dans ces vallées généralement peu hospitalières (Fig. 146). Depuis le pied du col, à la Thuile, il y a environ 13,5 km qui ne partagent pas équitablement la distance entre le pied du col et Aoste mais la

Hannibal dans les Alpes

qualité des chemins ne devait pas être la même : 13,5 km sur un chemin difficile mais 26 km bien plus aisés au bord de la Doire Baltée.

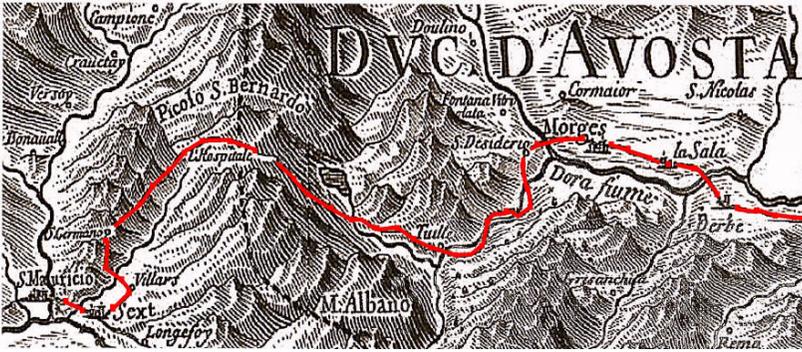


Fig. 146 - Après Morgex, la route traverse des villages bien exposés (ici celui de la Salle)..

De l'utilité des anciens documents

Il est intéressant de voir où passait la route du col à l'aide d'anciennes cartes. Une carte italienne de 1692, celle de Giacomo Cantelli da Vignola, nous montre le tracé de ce qui était la voie antique.

Hannibal



HANNIBAL A FRANCHI LES ALPES

«Hannibal, ayant concentré toutes ses forces, continuait à descendre et, le troisième jour après son départ des précipices dont nous parlions, ce fut achevé et il aborda la plaine. (Polybe, III, 56) ».

Traiter en une ligne et sans aucun commentaire, la descente après les « précipices » pleins de périls prouve que tout se passa normalement, sans incident tant par la qualité du chemin que par l'absence des « brigands » qui avaient harcelé la colonne à la montée. Mais, sans détails il nous est difficile de déterminer l'itinéraire suivi pendant ces trois jours et j'ai jugé bon d'envisager toutes les solutions pour finir de traverser les Alpes mais ma préférence va pour le cours de la Doire de Verney.

L'armée est arrivée chez les Salasses, peuple indépendant puissant, enrichi par ses exploitations d'or, souvent cité dans la littérature antique. La vallée de la Doire Baltée, bien peuplée, a été parcourue en trois jours⁷⁸, ce qui montre assez que les chemins sont bons quand on arrive à couvrir 26 km par jour. Arrivé à Aoste, Hannibal trouve une large vallée alluviale plane, sans relief ni accident de terrain où, si les montagnes sont encore présentes, elles s'éloignent de plus en plus de la rivière.

Avant Aoste c'est la montagne, après Aoste c'est la plaine. La traversée des Alpes se termine là et les Carthaginois retrouveront les Insubres à la sortie de la vallée. La table de Peutinger indique deux étapes pour arriver dans la plaine du Pô à Ivree, soit 49 milles (71 km) : ces distances élevées ont-elles été parcourues en deux jours par des troupes fatiguées ?

L'armée carthaginoise après la traversée des Alpes

Polybe décrit rapidement, mais sans rien cacher, l'état de l'armée à son arrivée au pied des Alpes : *« Une fois entré dans le pays [l'Italie], il commença par camper au pied même des Alpes, pour faire reposer ses troupes. Tous les soldats étaient épuisés, non seulement par les difficultés de la montée, de la descente et de la rude traversée des cimes, mais encore par la rareté des vivres et le manque de soins corporels, qui les avaient mis dans un état lamentable. Plus d'un parmi eux, accablé par les privations et les souffrances ininterrompues, se laissait aller à un complet découragement. Il n'avait pas été possible de transporter, dans un pareil trajet, des approvisionnements en quantité suffisante pour tant de milliers d'hommes ; et ceux qu'on avait emportés avaient été détruits, en majeure partie, quand on avait perdu les bêtes de charge. Après le passage du Rhône, Hannibal avait encore*

⁷⁸ Dont la première étape de 9 km pour arriver à la Thuile, au pied du col.

Hannibal

trente-huit mille fantassins et plus de huit mille cavaliers ; or la traversée des Alpes lui avait coûté, comme je l'ai dit plus haut, près de la moitié de son armée. Encore les survivants étaient-ils si changés, au physique et au moral, par cette continuité de fatigues dont je parlais, qu'on les eût pris pour une horde de sauvages. (III, 60) ».

Si on suit les évaluations successives données par Polybe, l'armée aurait perdu 20 000 hommes entre le passage du Rhône et l'arrivée dans la plaine du Pô, ce qui semble énorme, si éprouvante qu'ait pu être la traversée des Alpes. Et c'est ce chiffre pourtant qui doit être retenu parce qu'il est porté sur l'inscription du promontoire de *Lacinium* comme le dit Polybe : « *Mes informations proviennent d'un mémoire que j'ai découvert moi-même au cap Lacinium, sur une table de bronze où Hannibal l'avait fait graver pendant son séjour en Italie; j'ai considéré comme certaine l'authenticité des faits qu'il contient et j'ai cru pouvoir me fier à ce document.* » (III, 33).

« Il y avait cinq mois et demi qu'Hannibal était parti de la nouvelle Carthage, en comptant les quinze jours que lui avait coûtés le passage des Alpes, lorsqu'il planta ses étendards dans les plaines du Pô et parmi les Insubres, sans que la diminution de son armée eût ralenti en rien son audace. Cependant il ne lui restait plus que douze mille Africains et huit mille Espagnols d'infanterie, et six mille chevaux. (Polybe, III, 56).

Polybe dresse-t-il un tableau trop sombre de cette traversée des Alpes ? On a vu qu'il insistait sur les difficultés de la route, la faim et la fatigue des hommes, sur les pertes subies durant les attaques ou les dangers des chemins :

- au passage du Rhône il y avait 38 000 hommes et 8 000 chevaux,
- à l'arrivée en Italie il restait 20 000 hommes et 6 000 chevaux...
- mais les 37 éléphants sont toujours là, c'est dire la qualité des soins qui leur ont été prodigués dans toutes les circonstances difficiles du parcours alpestre !

Le sort des éléphants change avec les auteurs. Pour Polybe, le plus fiable, ils ont participé encore nombreux à la bataille de la Trébie vraisemblablement en décembre 218, mais au printemps 217 il n'en serait resté qu'un seul, les autres n'ayant pas supporté le froid, la neige et l'humidité, comme d'ailleurs bien des hommes et des chevaux (III, 74). Cette bataille fut la première victoire

d'Hannibal sur les Romains, suivie par beaucoup d'autres. Pour Tite-Live, il en restait sept dans la traversée des Apennins.

La Trebbia

*L'aube d'un jour sinistre a blanchi les hauteurs.
Le camp s'éveille. En bas roule et gronde le fleuve
Où l'escadron léger des Numides s'abreuve.
Partout sonne l'appel clair des buccinateurs.*

*Car malgré Scipion, les augures menteurs,
La Trebbia débordée, et qu'il vente et qu'il pleuve,
Sempronius Consul, fier de sa gloire neuve,
A fait lever la hache et marcher les licteurs.*

*Rougeant le ciel noir de flamboiements lugubres,
A l'horizon, brûlaient les villages Insubres ;
On entendait au loin barrir un éléphant.*

*Et là-bas, sous le pont, adossé contre une arche,
Hannibal écoutait, pensif et triomphant,
Le piétinement sourd des légions en marche.*

(José-Maria de Heredia, Les Trophées)

J'ai déjà évoqué la possibilité d'une estimation exagérée des effectifs par les historiographes suivis par Polybe ainsi que par Tite-Live car, avec la qualité médiocre des chemins dans les Alpes, on imagine mal le déplacement de 38 000 hommes et de 8 000 cavaliers sur plus de 100 km avec des étapes de 10 à 15 km par jour ? On verra, au sujet des armées allobroges, que les chiffres avancés par les historiens antiques variaient dans de fortes proportions et qu'ils semblent surestimés, c'est vraisemblablement aussi le cas ici. Polybe dit par deux fois que des armées gauloises avaient déjà traversé les Alpes mais n'indique pas les effectifs et rien ne permet de penser qu'elles avaient l'importance des troupes carthaginoises.

Il n'en demeure pas moins que l'armée punique a affronté et vaincu, à plusieurs reprises, de fortes légions romaines en Italie. Pour disposer de forces suffisantes, Hannibal a recruté de nombreux mercenaires chez les peuples gau-

Hannibal

lois de la plaine du Pô, heureux souvent, semble-t-il, de prendre une revanche sur leurs conquérants après leur cruelle défaite de Télamon en 225 avant J.-C. où ils perdirent leur autonomie.

Cette nécessité, le Carthaginois l'avait prévu longtemps à l'avance, bien avant de décider de l'expédition : en effet « *Hannibal ... voulait surtout savoir s'ils [les Gaulois de la plaine du Pô] avaient gardé contre les Romains quelque rancune de leurs défaites Il comptait beaucoup sur leur appui et ne ménageait pas les promesses ; ... il pensait en effet qu'il ne lui serait possible de faire la guerre aux Romains en Italie que... s'il s'assurait l'alliance et le concours des Gaulois. Ses messagers, de retour, l'informèrent des dispositions favorables et de l'impatience des Gaulois* (Polybe, III, 34) ».

L'historien grec, dans les chapitres 63 à 68 du livre III de son Histoire, détaille longuement les différentes péripéties des premiers combats dans la plaine padane devant Scipion et les efforts qu'Hannibal déploya pour s'allier aux Gaulois et en incorporer à son armée : « *Tous les Gaulois de la région s'étaient empressés de donner suite à leur premier projet, c'est-à-dire de s'allier aux Carthaginois, de leur fournir des vivres et de se joindre à eux. Il leur fit l'accueil le plus cordial. (III, 66)* » ou encore « *les peuplades gauloises qui habitaient la plaine, et qui étaient de cœur avec les Carthaginois, leur apportaient des vivres en abondance et étaient prêtes à seconder Hannibal dans toutes les opérations qu'il entreprendrait. (III, 68)* ». On est tenté d'imaginer une armée carthaginoise composée de gros contingents gaulois encadrés par plusieurs milliers de vétérans aguerris, venus de Numidie et d'Espagne. Ce sont ces troupes d'origines diverses qui ont fait vaciller la puissance romaine pendant 15 ans.

Les Allobroges se sont souvenus longtemps de l'armée d'Hannibal !

On est en droit de se demander ce qu'a laissé cette grande armée vue pendant quinze jours dans les Alpes. Des morts, des armes, des accessoires que l'on retrouvera peut-être un jour. Mais il est forcément resté des choses moins tangibles qui n'ont pas laissé de traces. Les hommes étant ce qu'ils sont, il reste toujours le souvenir des peurs, des commentaires, des mythes qui se sont transmis de génération en génération.

Une piste existe pour saisir un souvenir de cette tradition orale des

événements. En effet, certains émettent l'hypothèse que les plus anciennes monnaies allobroges, au buste de cheval frappées à la fin du II^e siècle, seraient inspirées par un type de monnaies puniques frappées en Sicile vers 300 avant J.-C. Quand on sait la durée d'utilisation très longue qu'avaient les pièces dans l'antiquité, il est très vraisemblable qu'elles servaient encore 100 ans après et que les soldats en avaient dans leurs poches ; certaines ont pu être données ou perdues. Il est indiscutable que la ressemblance du motif est frappante entre les pièces puniques et les allobroges comme le montre les figures 147 et 148 : port de la tête, bouche ouverte, joues marquées, base concave du cou et crinière bouclée. Autant de détails semblables, cela ne peut pas être fortuit.

Que déduire de cette convergence monétaire ? Que l'épopée des Carthaginois qui s'est déroulée sous les yeux des Gaulois et des Alpains, a dû terriblement frappé les esprits. Il est évident aussi qu'elle ne s'est pas effacée rapidement des mémoires : des pièces puniques ont été conservées pendant longtemps en témoignage de ces événements exceptionnels. Nous aurions là un témoignage d'une mythologie fabuleuse si cette hypothèse est exacte, et pourquoi pas ? Ce serait la preuve du profond impact laissé dans la mémoire collective par les soldats, cavaliers, mules et éléphants aperçus ou combattus le long de la route.



Fig. 147 - 1 tetradrachme sicuto-punique émise vers 300 avant J.-C. Remarquer le palmier dattier derrière la tête du cheval. (Diam. 25 mm)



Fig. 148 - Monnaies allobroges au buste de cheval.

Elles appartiennent aux plus anciennes monnaies allobroges. (130/120 avant J.-C.). (Diam. 15 mm). Celle de droite provient d'Arbin, Savoie.

Comme Polybe l'a bien montré dans le bassin de Chambéry « *il tomba sur les Allobroges et en tua un grand nombre, mais perdit autant d'hommes qu'eux* (III, 51) ». Figurer, en le copiant fidèlement, le cheval monté par les envahisseurs 100 ans plus tôt, sur les premières monnaies que les Allobroges ont été capables d'émettre, n'est-ce pas là

l'évidence de la profonde et durable empreinte laissée dans les esprits par ces combats et ces pertes.

SYNTHESE DE LA TRAVERSEE DES ALPES

J'ai pu me rendre compte au fil de cette étude, et je l'ai souvent souligné, de l'exceptionnelle qualité du texte de Polybe. Rigueur, exactitude, synthèse en quelques mots quand des précisions superflues n'auraient rien apporté à l'essentiel, réflexions pertinentes sur les paysages, les événements et les hommes ; en un mot un talent d'historien pour les faits, de romancier pour les descriptions, de psychologue aussi pour les situations.

Je reviens, parce que c'est très important dans le choix de l'itinéraire, sur les auteurs de toute époque, qui font arriver Hannibal chez les *Taurini*, mais Polybe, on l'a vu, ne dit rien de tel car il précise au contraire l'entrée chez les Insubres : « *Il y avait cinq mois et demi qu'Hannibal était parti de la nouvelle Carthage, en comptant les quinze jours que lui avait coûté le passage des Alpes, lorsqu'il planta ses étendards dans les plaines du Pô parmi les Insubriens.* ». Je pense que la relation de l'historien grec est assez claire pour lever tous les doutes et clore la discussion, d'autant plus que le tracé par la Tarentaise ouvrant sur les Salasses se démontre sans difficulté comme on l'a vu.

Sur la source littéraire de Polybe

Polybe est un admirateur du Carthaginois tant pour sa stratégie que pour sa tactique dont il ne manque jamais de souligner la pertinence et l'efficacité. Il semble ne pas faire état de ce qui nuirait à la gloire du général, telles les négociations très probables avec les Allobroges afin de passer sans encombre à côté de leurs places fortes sur la basse Isère. Il ne cache pas non plus les difficultés dues à la nature du terrain, aux privations, aux intempéries ou aux attaques.

Celles-ci se conçoivent bien dans des montagnes et chez des indigènes hostiles mais on peut se demander si, parfois, il ne cède pas à des exagérations favorables à son héros. En indiquant le nombre des soldats qui ont traversé le Rhône (38 000 hommes et 8 000 cavaliers) et ceux arrivés en Italie (20 000 et 6

000), il démontre la gravité des dangers encourus, le courage des survivants et celui de leur chef. Tous les historiens s'accordent là dessus même si les contingents ont été un peu surévalués !

J'ai souvent exprimé les raisons de ma confiance dans le texte de l'historien et pourquoi je l'ai suivi à la lettre. J'ai fait ressortir l'authenticité de son récit par de multiples explications et de concordances avec des détails de terrain. J'ai voulu ignorer les remarques, commentaires ou interprétations contraires énoncées par d'autres historiens, anciens ou modernes. J'ai évité les considérations subjectives ou les extrapolations mais je suis conscient des très rares problèmes restés en suspens tout en ayant tenté de les comprendre et de les expliquer. Ceux-ci, d'ailleurs n'affectent en rien la continuité et la logique de la démonstration.

Jours de marche, difficultés du terrain, emplacement des lieux d'étape et de combats, éboulements, enneigement permanent et chutes de neige au col s'incorporent tous sans problème dans l'itinéraire proposé, sans rajout ni omission. Dans la gorge de Vignes et dans le défilé du Siaix comme dans la descente du col, les accidents de parcours et leurs conséquences correspondent tous à des détails topographiques, géologiques ou climatiques précis, faciles à retrouver sur place. C'est une preuve d'exactitude de la relation.

La nature et la précision de certaines remarques, qui n'ont jamais été relevées ni prises en compte par personne, permettent de comprendre aussi l'organisation du pays traversé comme, par exemple, la présence de territoires tribaux indépendants, soumis à des chefs différents, ce que la toponymie m'avait montré.

Récapitulation du déroulement du parcours (Fig. 149 et 150)

Si de rares auteurs discutent encore pour situer "l'Isle" décrite par Polybe, la plupart la place au nord du confluent de l'Isère et du Rhône.

Hannibal

"Hannibal, ayant marché pendant dix jours le long de la rivière, et ayant parcouru une distance de huit cents stades, commença l'ascension des Alpes. C'est alors qu'il fut exposé à de très grands dangers." (Polybe, III, 50).

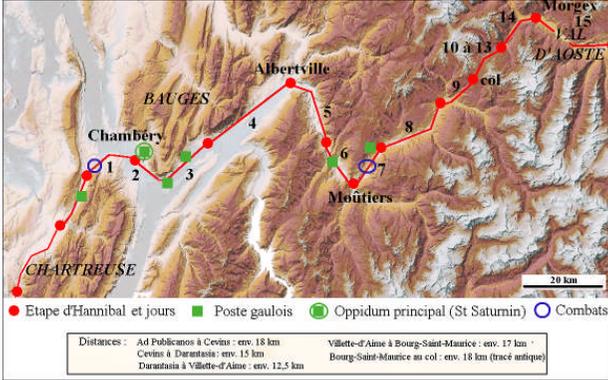
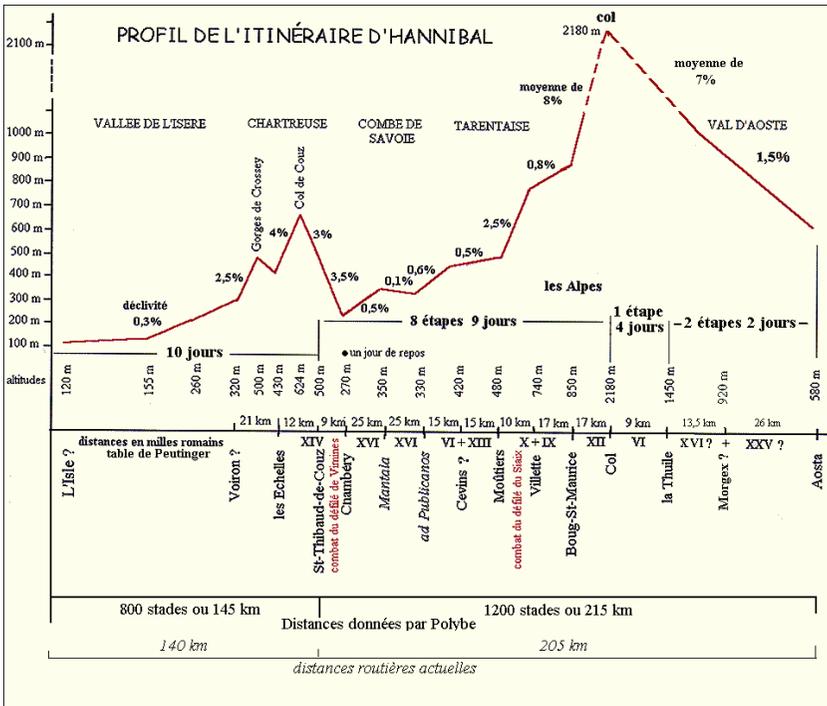


Fig. 149 - Itinéraire 'Hannibal durant neuf jours dans les Alpes, côté France, et six jours, côté Italie

Fig. 150 – Synthèse du parcours



jusqu'aux bœufs, doivent être considérés comme cours d'eau par notre historien car c'est la signification de "potamos" en grec, d'après les meilleurs spécialistes.

Les étapes possibles entre le Rhône et les Alpes

Le confluent Rhône-Isère est à environ 135/140 km du défilé de Viminis, début de l'entrée dans les Alpes où eurent les premiers affrontements, distance bien voisine des 800 stades, chiffre rond annoncé, soit 145 km. C'est donc bien là le repère donné par Polybe qui a partagé la route entre Rhône et col en deux parties : avant les Alpes et dans les Alpes, c'est à dire dans les montagnes.

Reste le problème du temps mis pour faire ce parcours : 10 jours donc des étapes journalières de 15 km environ si on marche tous les jours. Ce seraient de trop courtes marches dans une large vallée bien aménagée. C'est un paradoxe gênant dans le texte de Polybe.

Entre Rhône et cluse de Voreppe plusieurs lieux d'étapes peuvent être envisagés, compte tenu des capacités d'accueil et des distances :

- l'Isère ayant été traversée à Beaumont-Montoux, un camp a dû s'établir près de la rive nord car après cette délicate opération dont Polybe ne parle pas parce qu'elle a du se dérouler sans problème, on imagine aisément que les hommes mouillés par le passage du gué ont pris le temps de se sécher et de se reposer.

C'est probablement là, ou à proximité, que se place aussi l'intervention d'Hannibal pour rétablir l'autorité de Brancus mis en difficulté par son frère et où l'armée a renouvelé ses vivres et ses équipements en armes, vêtements et chaussures. Comme on peut supposer que cela ne s'est pas fait en un jour, quel temps cela a-t-il pris et ce délai entre-t-il dans les dix jours décomptés par Polybe ? A mon sens, je ne pense pas, car il dit bien qu'Hannibal a « remonté » la rivière pendant dix jours, pourtant le doute subsiste, ce qui ne change pas grand chose car il dispose de dix jours pour faire 70 ou 80 km.

- près de Saint-Paul-les-Romans, juste avant le poste gaulois de Saint-Lattier, une terrasse vaste et plane à 25 km de Beaumont a pu recevoir le campement.

Hannibal

- la plaine de Saint-Marcellin est à 15 km de Saint-Lattier et encore 15 km plus loin, au sud-est de l'oppidum de Verdun, la plaine de l'Albenc a pu servir d'aire de repos après une marche de 30 km.

- un arrêt peut être envisagé près de Moirans, sur les terrasses de l'Isère ou dans le bassin de Voiron sur la Morge, à 20 ou 30 km de l'Albenc.

Toutes ces étapes ne sont, bien sûr, qu'hypothétiques et déterminées d'après la topographie, les possibilités d'accueil et des marches de 20 à 30 km ; de plus elles sont toutes placées dans des régions très habitées.

Avec de bonnes étapes, il faut donc trois à quatre jours pour aller du Rhône à la cluse de Voreppe ce qui laisse donc six à sept jours pour autre chose : peut-être remise en état de l'armée chez Brancus et plus probablement pour parler avec les responsables allobroges afin d'obtenir le droit de passer sans encombre dans leur pays.

Les étapes assurées dans les Alpes jusqu'au col

- Sur le Guiers, un camp d'étape est installé près des Echelles avant d'entrer dans la vallée de l'Hières (ou vallée de Couz) en Chartreuse.

- La présence de troupes allobroges sur le chemin dans les gorges de Vimines obligea de passer une nuit près de Saint-Thibaud-de-Couz. Un commando réoccupe de nuit le défilé mais, le jour venu, la colonne se désorganise dans le très mauvais chemin, ce qui incite les Gaulois au pillage.

C'est à partir de là que Polybe commence le décompte des neuf jours de la traversée des Alpes.

- Jour 1 : après la lutte dans le défilé de Vimines et après la prise de la « ville », occupation du bassin de Chambéry défendu par l'oppidum de Saint-Saturnin.

- Jour 2 : consacré au repos, au regroupement des troupes et des bêtes éparpillées.

- Jour 3 : étape Chambéry-*Montala* (près de Saint-Pierre-d'Albigny) de 25 km environ ; passant sans encombre sous l'oppidum de Verdun à Cruet, trajet tranquille sur bonne route dans la Combe de Savoie.

- Jour 4 : étape *Montala-ad Publicanos* (près d'Albertville) de 25 km environ ; trajet tranquille.

Hannibal dans les Alpes

- Jour 5 : étape *ad Publicanos-Obilonna* (près de Cevins) ; montée à Conflans. Contacts « provisoirement amicaux » avec les Ceutrons dans la vallée de l'Isère. Arrêt à Cevins après 15 km de marche.

- Jour 6 : étape Cevins-Moùtiers (*Darantasia*) : 15 km sur une route en faible pente mais rendue difficile par l'étroitesse et la mauvaise qualité du chemin.

- Jour 7 : étape Moûtiers –Villette-d'Aime. Embuscade meurtrière dans le défilé du Siaix. A Villette-d'Aime, après un parcours de moins de 10 km, l'infanterie se regroupe à l'abri des attaques et se remet des fatigues du combat.

- Jour 8 : Villette-Bourg-Saint-Maurice. Infanterie, chevaux et bêtes de somme se rejoignent. 17 km sur un chemin étroit qui a nécessité un temps très long avec marche de nuit pour la cavalerie et les mules. Quelques escarmouches sans gravité avec les Alpines.

- Jour 9 : de Bourg-Saint-Maurice au col du Petit-Saint-Bernard : 17 km de montée pénible avec 1 350 m de dénivelé. Quelques escarmouches sans conséquences.

Certaines troupes passent quatre jours au col avant de descendre vers le Val d'Aoste

- Un jour au col enneigé pour attendre les traîneurs, les animaux dispersés et se reposer. Descente à 9 % de moyenne sur 9 km vers la Thuile, avec un passage très difficile causé par un éboulement de terrain et par la neige, ayant occasionné des pertes. Il fallut trois jours pour réaménager le chemin et faire descendre les fantassins (le premier jour), les bêtes et les cavaliers (le deuxième jour) puis les éléphants le troisième jour.

Un jour de repos et trois jours pour descendre, on a les quatre jours de Polybe confirmés par Tite-Live : « *On fut arrêté quatre jours près de ce roc (XXI, 37)* ». Ce n'est pas la difficulté du chemin lui-même qui est la cause de la durée de cette étape mais les conditions exceptionnelles avec l'éboulement de la route, les congères glacées et les chutes de neige.

- Un jour : depuis La Thuile, parcours de 13,5 km avec arrêt à Morgex, l'*Arebrigium* de la Table de Peutinger car très proche du seul "*Castello*" de la région. La faible distance de cette étape montre que le chemin n'était pas facile, le long de la Doire de Verney.

Hannibal

- Un jour : pour aller de Morgex vers Aoste par la vallée de la Doire Baltée. Environ 26 km sur une route certainement plus aisée.

Les temps et les distances du parcours confirment l'itinéraire

Dix jours ont été nécessaires depuis le Rhône jusqu'au point que Polybe considère comme l'entrée dans les Alpes, neuf jours pour monter au col, six jours pour en descendre, cela fait 25 jours au total dont 15 pour la traversée de la montagne.

Encore une vérification aux conséquences importantes. Si on reprend la distance donnée par Polybe (« *il avait parcouru environ huit cents stades.* » III, 50) entre le Rhône et l'entrée dans les Alpes, soit 145 km, ce point peut se placer aux environs de Vimines, localité à 135 km du Rhône actuellement.

Pour la suite du parcours, Polybe dit au début de sa narration : « *La traversée des Alpes fait encore à peu près douze cents stades ; c'est ainsi qu'on arrive en Italie, dans la plaine du Pô.* (III, 39) ». Les distances routières modernes mettent Vimines, à l'entrée des Alpes, à environ 210 km d'Aoste ce qui fait 1140 stades, donc bien proches des 1200 annoncés « *à peu près* » par Polybe.

Cela confirme encore que Vimines est bien au départ du décompte alpin et qu'Aoste voit se terminer la traversée des Alpes. En plus, cela signifie que le trajet proposé est bien le bon...

Pour conclure

Je pense avoir mené au mieux le projet que je m'étais fixé, de satisfaire aux caractéristiques des bonnes hypothèses énoncées par les théoriciens anglo-saxons et dont j'ai fait état plus haut. Car cet itinéraire trouve son originalité dans la cohérence complète de tous les événements contés par Polybe : depuis le Rhône jusqu'en Italie, rien n'est laissé dans l'ombre, tout a été expliqué et commenté au fil des chapitres de la narration de l'historien grec.

L'archéologie, la topographie, la climatologie, entre autres, permettent de comprendre de multiples épisodes non élucidés, ou qu'on disait vagues, du texte fondamental de Polybe. Cette relation historique retrouve ainsi toute sa

matérialité et elle s'extrait de l'aura un peu fabuleuse qui entoure ce voyage, atmosphère mythique que beaucoup se plaisent à entretenir pour atténuer leur impuissance à en maîtriser les paramètres concrets. Les propositions antérieures pouvaient être vraisemblables sur un ou plusieurs points particuliers, un combat, un col, un défilé, etc. mais aucune n'aborde la séquence totale des 2000 stades du parcours total entre Rhône et Doire Baltée. C'est un aspect très important sur lequel j'insiste.

Pour établir un itinéraire vraisemblable de la traversée des Alpes, il fallait trouver un tracé où peuvent s'expliquer des événements majeurs et des situations très particulières :

- le pillage de l'armée (et non son attaque), au pied des montagnes, dans un chemin difficile mais pas trop dangereux, près d'une ville qui avait l'intention de résister : ces dispositions clairement énoncées dans le texte ne se retrouvent qu'en passant par la Chartreuse et dans le bassin de Chambéry. Car Polybe dit bien *polis* et Tite-Live parle d'un fort, chef-lieu de région et de ses villages voisins.

- le lieu du combat meurtrier, à trois étapes du col, devait être proche d'un « rocher blanc » à côté duquel l'infanterie devait pouvoir se reposer pendant une nuit, ce qu'on trouve dans le défilé de Siaix et près de l'oppidum gaulois de Vilette en Tarentaise.

- la descente comportait des glissements de terrain et des dépôts de neige abondants : la topographie, la climatologie, la géologie et le tracé de la voie antique permettent d'en retrouver l'explication au col du Petit-Saint-Bernard.

- c'est chez les Salasses qu'on devait arriver au pied des montagnes puisqu'il fallait atteindre le pays des Insubres, suivant les indications claires de Polybe.

- en plus, tous les événements narrés devaient respecter une chronologie et des distances précises, dans un contexte topographique parfois bien décrit en tenant compte de l'impossibilité de franchir les cours d'eaux, de monter des pentes trop fortes, de cheminer sur des sentiers trop étroits, sur l'obligation de disposer d'espace ouvert pour les haltes d'étapes d'une troupe nombreuse donc de traverser des régions habitées.

Hannibal

Cet itinéraire n'a été retrouvé que par la confrontation minutieuse du texte et de toutes les données matérielles archéologiques, complétée pour bien des détails par la géographie, la géologie et par l'environnement naturel et humain. La connaissance des places fortes a fait tomber une énigme, sur laquelle buttaient les historiens : celle des dix jours mis pour parcourir 145 km avant d'entrer dans les Alpes quand on sait qu'Hannibal aurait pu rencontrer, au bord de l'Isère, une forte résistance dans des passages difficiles bien défendus et qu'il a dû prendre le temps de négocier pour avancer sans risque.

Je pense avoir démontré l'absence de valeur topographique du discours d'Hannibal à l'arrivée au col et la théorie qui a abusé tant de gens depuis 50 ans avec la thèse du col du Clapier.

Un doute subsiste pour moi, celui du nombre de soldats et de chevaux donné par Polybe ; il me paraît trop élevé compte tenu des chemins de l'époque, ce qui aurait fait s'allonger la colonne dans bien des passages plus ou moins étroits. Il est difficile, bien sûr, de préciser un chiffre mais je diminuerai volontiers celui des 38 000 soldats.

Quelle que soit l'importance des effectifs, l'expédition d'Hannibal qui fit traverser les Alpes par une armée, fut la gageure folle d'un général intrépide, de ceux à qui sourit la chance. Il en fallait de l'audace et de la détermination pour affronter de tels périls dans de telles conditions : un chemin plus ou moins étroit souvent accroché le long de reliefs hostiles, un col élevé à franchir chez des ennemis déterminés, une saison trop avancée où la neige perturbe le passage du col, la faim prévue pour les hommes et les bêtes... Pari pourtant gagné mais à quel prix ?

Précipices, combats périlleux, troupes démoralisées, nombreuses pertes... Polybe n'exagère-t-il pas les obstacles et les dangers subis par son héros afin que ses victoires ultérieures en soit plus belles ? Rien n'est sûr car tout est vraisemblable quand on connaît les lieux. Mais cela peut venir à l'esprit, tout en reconnaissant la valeur de l'exploit réalisé dans les Alpes par une armée entière, il y a plus de deux millénaires.

Voilà terminés mes efforts pour rendre vraisemblable et crédible l'itinéraire qu'aurait suivi Hannibal entre le Rhône et la plaine du Pô, en suivant pas à pas Polybe, le premier à faire la relation de cette intrépide

Hannibal dans les Alpes

prouesse. Bien sûr, ce n'est encore qu'une thèse mais peut-il en être autrement ?

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Hannibal

- BARRUOL G. 1969 et 1999. *Les peuples préromains du sud-est de la Gaule. Etude de géographie historique*. Revue Archéologique de Narbonnaise. Suppl. n°1. 408 p., 8 pl., 1 carte. h.t.
- BARTHELEMY H. – 2006. L'agglomération gallo-romaine de Gilly. *Bull. Soc. Savoisienne d'histoire et d'archéologie*. 11 p. 10 Fig.
- BOCQUET A. - 1983 - Evolution de la forêt dans les Alpes du Nord depuis 10.000 ans. *LA FORET DE SAVOIE*. Rencontres Univ. Savoie, p. 109-114, 2 fig.
- BOCQUET A. 1991. L'archéologie de l'Age du Fer dans les Alpes occidentales françaises. 10e Coll. A.F.E.A.F. Yenne-Chambéry. Les Alpes à L'Age du Fer. 1986. *Revue Archéologique de Narbonnaise*. Suppl. 22. p. 91-155, 28 fig., 4 tab.
- BOCQUET A. 1997. Archéologie et peuplement des Alpes françaises du Nord, du Néolithique aux Ages des Métaux. *L'Anthropologie*. t. 101, n°2. p. 291-393, 41 fig.
- BOCQUET A. 2004. Une nouvelle approche des Allobroges et de leur territoire. Archéologie et toponymie. *Bull. Etudes Préhistoriques et Archéologiques Alpines*. t. 15, n° spécial. Xe Coll. Intern. sur les Alpes dans l'Antiquité. Cogne, Vallée d'Aoste, 12-14 sept. 2003. p. 207-228, 10 Fig. h.t.
- BOCQUET A. 2006. Une nouvelle connaissance des Allobroges. Archéologie, toponymie et hydronymie. *Bull. de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*. Décembre 2006. p. 29-48.
- CHAPOTAT G. 1970. *Vienne gauloise. Le matériel de La Tène III trouvé sur la colline de Sainte-Blandine à Vienne, Isère*. Centre Etudes Romaines et Gallo-romaines Fac. Lett. et Sc. humaines Lyon. fasc. 2. 2 vol. Texte et planches.
- CHAPOTAT G. 1981. Le camp de César à Plan en Bas-Dauphiné. *Evocations*. n°2, 37e année, Nouvelle série. p. 39-48, 1 carte, 3 fig.
- CONINCK (de) F. avec coll. MARCHANDISE B. et MARCHANDISE G. 1992 . *La traversée des Alpes par Hannibal (selon les écrits de Polybe)* . Coll. "Les Grands Itinéraires de l'Histoire". vol. 1. Ed. Ediculture, Montélimar. 128 p., fig., cartes, tab., biblio.
- CONINCK (de) F. avec coll. MARCHANDISE B. et MARCHANDISE G. 1994 . *A la recherche des cols alpins franchis par Hannibal en -218 av. J.C. et par Hasdrubal au printemps -206.* , Ed. F. de Coninck. vol. 2. 132 p., fig., tab., cartes, biblio.
- CONINCK (de) F. 1999. *Hannibal, la traversée des Alpes.* , Ed. Armine-Ediculture. Montélimar , Coll. "Les Grands Itinéraires de l'Histoire". 192 p.
- DEBELMAS J. 1998. Nouveaux regards sur la traversée des Alpes par Hannibal en 218 av. J.C. , *Bull. Acad. Delphinale*. 10e série, 11e année, n°6. p. 109-122. - -
- DHENIN M. et JOSPIN J.P. - 2002 - Le trésor de Poliénas (Isère). *Les Allobroges*. Musée Dauphinois. Grenoble. p. 48-51.
- GOUDINEAU Ch. - 1998 - *Regard sur la Gaule*. Editions Errance.
- GUILLAUME A.- 1967 - *Annibal franchit les Alpes*, Edition de l'Alpe.
- HARPE de la, Frédéric-César. – 1818 - *Histoire du passage des Alpes par Annibal*, J-J Paschoud, Genève.
- JOURDAIN-ANNEQUIN C. - 1999 - L'image de la - montagne ou la géographie à l'épreuve du mythe et de l'Histoire: l'exemple de la traversée des Alpes par Hannibal. *Dialogues d'histoire ancienne*. n°25, fasc. 1. p. 101-127.

Bibliographie

- LANCEL S. 2005 - *Hannibal*. Editions Fayard. 396 p.
- LAVIS -TRAFFORD A. (de) - 1956 - L'identification topographique du col alpin franchi par Hannibal, *Travaux de la soc. d'Hist. et d'arc. de Maurienne*, XIII, p. 110-200.
- PEROUSE G. – 1993 – *Les environs de Chambéry. Guide historique et archéologique*. Ed. La fontaine de Siloë, Montmélian.
- PRIEUR J. - 1978 - L'épopée d'Hannibal à travers les Alpes. *Archéologia*. n°121. p. 59-63, 6 fig., biblio.
- PRIEUR J. - 1986 - L'itinéraire transalpin d'Hannibal. *Les Celtes et les Alpes*. Musée savoisien, Chambéry, 9 mai-31 oct. 1986. p. 11-12, 1 Fig.
- VIVIAN R. (Sous la direction de) – 1991 – *Paléoenvironnement holocène et archéologie dans les Alpes du Nord et leur piémont*. Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques. 184 p. fig., Pl., biblio.
- WEGMULLER S. – 1977- *Pollenanalytische Untersuchungen zur spät- und postglazialen Vegetationsgeschichte der französischen Alpen (Dauphiné-Savoie)*. Verlag Paul Haupt, Bern. 185 p., 8 diagr., 4 cartes.
- WILLIGENS M.P. - 1987 - *Bibliographie des sites de l'Âge du Fer (Alpes-de-Haute-Provence, Hautes-Alpes, Drôme, Isère)*. Mémoire de D.E.A. Université de Besançon. 52 p.
- WILLIGENS M.P. - 1991 - L'Âge du Fer en Savoie et Haute-Savoie. 10e Coll. Ass. Franç. Etudes Âge du Fer. Yenne-Chambéry, Les Alpes à L'Age du Fer.1986. *Revue Archéologique de Narbonnaise*. Suppl. 22. p. 157-226.

Grâce à Internet j'ai eu accès aux traductions des auteurs antiques :

- AMMIEN MARCELLIN (IVe siècle) – *Histoire de Rome* (<http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/intro.htm#amm>)
- APPIEN (IIe Siècle) – *Celtique* (<http://remacle.org/bloodwolf/historiens/appien/celtique.htm>)
- CESAR (Ier siècle avant J.-C.) - *De la guerre des Gaules.*(<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/CAES/BGI.html>)
- DION CASSIUS (IIe/IIIe siècle) – *Histoire romaine.* (<http://users.skynet.be/remacle2/Dion/table.htm>)
- PLINE L'ANCIEN (Ier siècle après J.-C.) – *Histoire naturelle* (<http://remacle.org/bloodwolf/erudits/plineancien/index.htm>)
- POLYBE (IIe siècle avant J.-C.) - *Histoires.* (<http://remacle.org/bloodwolf/historiens/polybe/index.htm>)
- STRABON (57 avant J.-C. à 25 après J.-C.) – *Géographie* (<http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/sommaire.html>)
- TITE-LIVE (59 avant J.-C. à 17 après J.-C.) – *Histoire romaine.* (<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/LIV/Intro.html>).